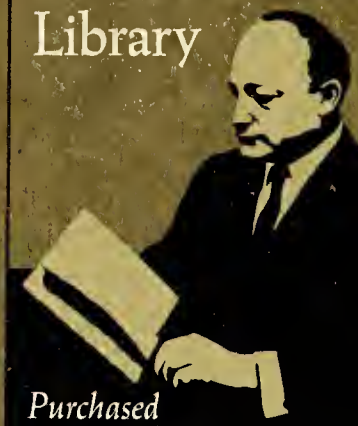
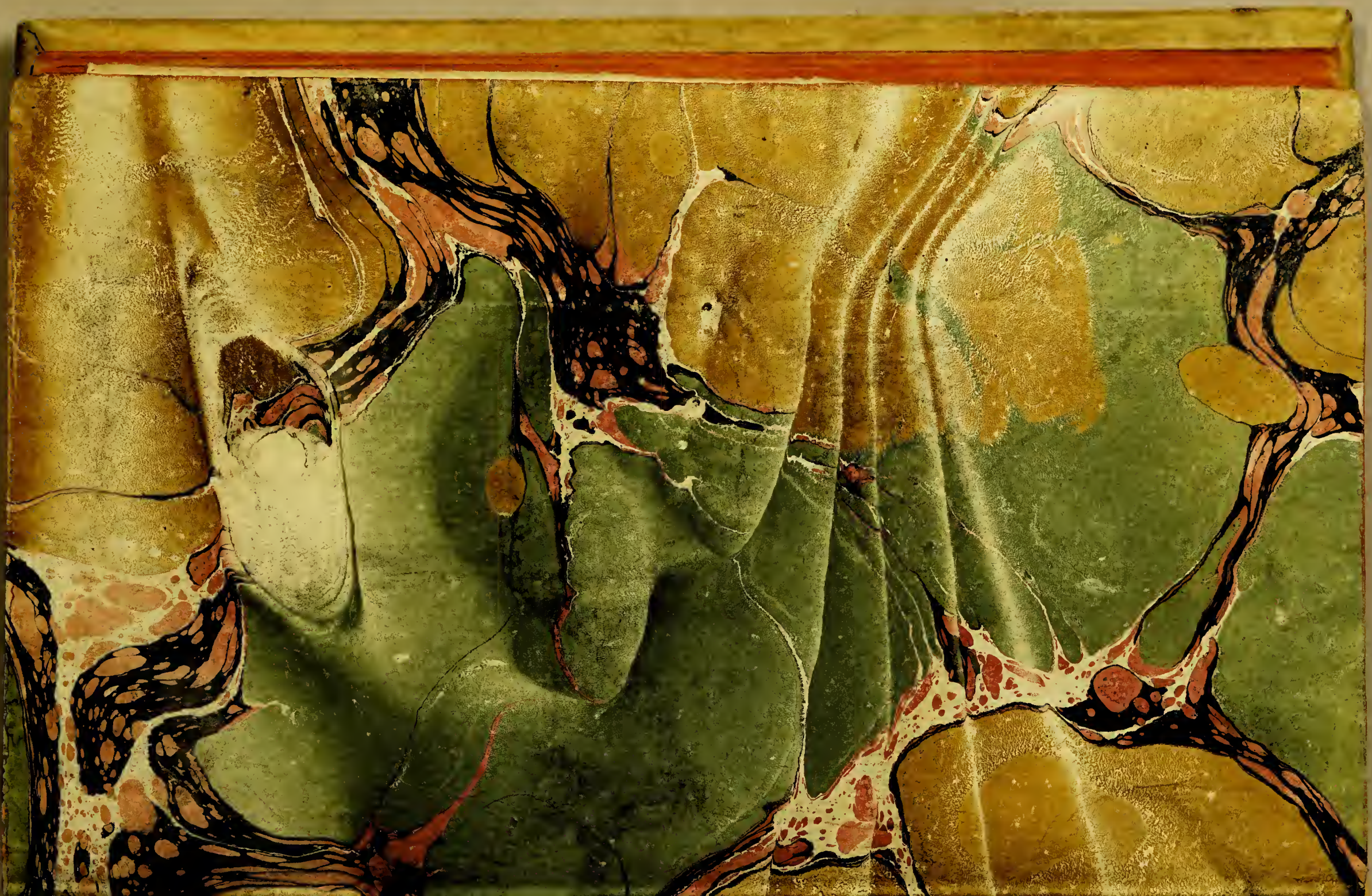
The
John Carter Brown
Library



Purchased
with the assistance of the

MAURY A. BROMSEN
ACQUISITIONS FUND



VOYAGE

A LA PARTIE ORIENTALE

DE

LA TERRE-FERME,

DANS L'AMERIQUE MÉRIDIONALE.

T. III.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN ET C.e

RPJCB

VOYAGE

A LA PARTIE ORIENTALE

DE LA TERRE-FERME,

DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,

FAIT PENDANT LES ANNÉES 1801, 1802, 1803 et 1804:

Contenant la Description de la Capitainerie générale de Caracas, composée des Provinces de Venezuela, Maracaïbo, Varinas, la Guiane Espagnole, Cumana, et de l'Ile de la Marguerite;

Et renfermant tout ce qui a rapport à la Découverte, à la Conquête, à la Topographie, à la Législation, au Commerce, aux Finances, aux Habitans et aux Productions de ces Provinces; avec un aperçu des Mœurs et Usages des Espagnols, et des Indiens sauvages et civilisés:

PAR F. DEPONS,

EX-AGENT DU GOUVERNEMENT FRANÇOIS A CARACAS;

AVEC UNE CARTE GÉOGRAPHIQUE, ET LES PLANS DE LA VILLE CAPITALE ET DES PORTS PRINCIPAUX.

Bonus historicus est, qui de iis scribit rebus, quibus ipse interfuit. POLIB. Hist. lib. 12.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez COLNET, libraire, quai Voltaire, au coin de la rue du Bac;
FAIN et Compagnie, rue St.-Hyacinthe, n. 25;
DEBRAY, rue St.-Honoré, barrière des Sergens;
MONGIE, cour des Fontaines, palais du Tribunat;
Et F. BUISSON, rue Haute-Feuille, n. 23.

1806.

RP JCb

VOYAGE

A LA PARTIE ORIENTALE

DE LA TERRE-FERME,

DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

CHAPITRE IX.

De l'administration des finances et des contributions.

Précis sur les finances des provinces de Caracas. Établissement d'une intendance à Caracas. Les gouverneurs particuliers sont ses délégués. Fonctions et prérogatives des intendans. — Officiers supérieurs des douanes. Tribunal des comptes. Assemblée supérieure des finances. — Impôts. Droit d'alcavala. Almoxarifazgo. Armada et armadilla. Droit de consulat et d'avarie. Aprovechamientos. Tafias. Aduanas de la laguna. Pulperias. — Composition des terres. Confirmation des terres. Fermage des terres. — Canot de passage de la rivière Apure. Lances. Demi-annates des emplois. Neuvièmes royaux. Tribut des Indiens. Charges vénales. Papier timbré. Épaves. Quint des mines. Hospitalités. Salines. Restitu-

tions. Confiscations. Dîmes au compte du roi. — Corso. Guarapo et coqs. Penas de camara. — Successions vacantes. — Mesadas ecclésiasticas. Demi-annates ecclésiastiques. — Vacantes mayores y menores. — Bulles. Bulle commune des vivans. Bulle de laitage. Bulle des morts. Bulle de composition. Prix des bulles. — Vente exclusive du tabac. — Résultat.

PRECIS SUR LES FINANCES DES PROVINCES DE CARACAS.

J'AI eu occasion, dans le chapitre précédent, de donner assez de détails sur l'état languissant des provinces de Caracas jusqu'au milieu du dernier siècle, pour que le lecteur ne s'attende pas à voir remonter à une époque bien reculée l'histoire de leurs finances.

Le Mexique et le Pérou sont les seuls des vastes domaines espagnols qui, depuis leur découverte, aient fourni des trésors immenses. L'Espagne a toujours disposé d'une partie de l'excédant de leurs dépenses intérieures en faveur des gouvernemens de la même Amérique dont les ressources locales sont insuffisantes pour en payer les dépenses. Les provinces de la Terre-Ferme ont été à la solde du Mexique, jusqu'à ce que la culture plus active, et l'habitant moins contrebandier, aient permis au fisc de trouver sur les lieux assez de moyens pour se passer du

Mexique. Si cette révolution fiscale n'est pas due à la compagnie de Guipuscoa, c'est du moins pendant son exercice qu'elle s'est opérée; car, avant son établissement, Maracaïbo, Caracas et Cumana, recevoient du Mexique une somme équivalente aux deux tiers de leurs dépenses.

Établissement d'une intendance à Caracas.

L'administration des finances ne pouvoit être que simple, dans des pays où elles étoient encores naissantes : aussi y avoit-il beaucoup moins d'employés, beaucoup moins de prétendans; et le capitaine général réunissoit les pouvoirs administratifs aux pouvoirs militaires. L'accroissement des recettes avertit qu'il étoit temps de donner à la régie des revenus publics, une organisation plus convenable à leur importance. On augmenta successivement le nombre des emplois. Enfin, en 1777, on mit un intendant à la tête des finances, dont l'autorité s'étendit sur tout le district du capitaine général.

Les gouverneurs particuliers sont ses délégués.

Les gouverneurs particuliers ont continué d'administrer les deniers publics de leur ressort, sous le titre de *délégués de l'intendant.* Ils ordonnent toutes les dépenses ordinaires;

mais ne peuvent en autoriser d'extraordinaires, sans le concours de l'intendant. Ils décident provisoirement toutes les difficultés qui s'élèvent dans leur arrondissement, sur la perception des droits, sous la faculté de l'appel devant l'intendant, et sous la condition, en cas qu'il n'y ait point d'appel, de soumettre la décision à la sanction de l'intendant. C'est aussi à l'intendant qu'ils envoient, à l'expiration de chaque année, les états généraux des recettes et des dépenses.

Fonctions et prérogatives de l'intendant.

L'intendant est en tout indépendant des autres autorités. Il peut rendre, sur le régime intérieur des finances dans son district, tous les réglemens qu'il croit convenables. Il passe tous les marchés de l'administration. Il ordonne tous les paiemens que fait le trésor de Caracas. Il nomme provisoirement à tous les emplois qui vaquent dans l'administration. Il interdit à volonté les employés qui se conduisent mal. Il leur fait le procès, et prononce définitivement sur les négligences et sur l'inassiduité. Mais, si la faute est de nature à mériter la révocation, il remplace par *interim* le sujet, et envoie les pièces au roi, pour qu'il décide. Son exercice dure cinq ans.

Les affaires litigieuses, sur quelque partie de

l'administration que ce soit, sont renvoyées à un homme de loi qui a le titre d'assesseur de *réal hacienda*, ou des finances. Il rend les sentences, sur les conclusions du fiscal des finances; mais elles n'ont de force qu'après qu'elles sont signées par l'intendant qui peut, sous sa responsabilité, rendre une sentence différente de celle de l'assesseur, ou faire passer les pièces à l'examen d'un autre homme de loi pour en avoir l'avis. La contrebande, les prises faites en mer sur les ennemis de l'état, sont aussi du ressort de l'intendant, et jugées de la même manière.

L'appel des sentences rendues par l'intendant, se fait à l'assemblée supérieure des finances dont il va être parlé. Alors elle est présidée par le régent de l'audience, au lieu de l'être, comme de coutume, par l'intendant.

L'agriculture, le commerce et la navigation sont sous la protection immédiate de l'intendant. C'est à ces trois grands ressorts de la prospérité publique qu'il doit tous ses soins et sa sollicitude.

Sur l'agriculture, il n'a point le droit de faire aucun réglement; mais seulement de transmettre au roi les observations sur les moyens à prendre pour son encouragement.

Il n'est pas si gêné sur le commerce et sur la

navigation ; car il peut, sauf à en rendre compte, réprimer les abus qu'il aperçoit, ou donner des règles pour en perfectionner le régime.

En le constituant président né de l'assemblée générale du consulat, et juge d'appel de ses sentences, on voit que le roi entend qu'il ait une influence marquée sur les matières qui forment les attributions de ce tribunal, uniquement créé pour imprimer aux transactions commerciales et maritimes, un mouvement qui excite l'industrie et qui anime la culture.

La place fournit à l'hôtel de l'intendance une garde continuelle, et l'intendant reçoit du militaire les honneurs de maréchal de camp. Ses appointemens fixes sont, comme ceux du capitaine général, de 9,000 piastres fortes par an. Ses parts dans les captures de la contrebande et ses autres émolumens doublent cette somme.

OFFICIERS SUPÉRIEURS DES DOUANES.

Dans toutes les douanes principales il y a un contador ou payeur, et un trésorier, qui portent le titre d'officiers royaux, et dont les fonctions sont, à très-peu de différence près, égales.

Le contador tient un registre séparé, sur lequel le trésorier doit signer, et non le contador sur celui que tient aussi le trésorier. La loi don-

ne au trésorier la préférence du logement sur le contador. Il doit toujours demeurer dans la maison où est la caisse.

Ils signent ensemble tous les actes de leur administration. En cas de maladie, d'absence ou d'empêchement de l'un d'eux, l'autre signe seul, et sa signature fait foi, pourvu qu'il exprime le motif qui empêche son confrère de signer. Ils ont chacun la clef d'une serrure différente de la caisse. L'un ne peut point l'ouvrir sans le concours de l'autre. Ils fournissent caution avant d'exercer leurs emplois; et, tous les dix ans, on examine de nouveau la fortune de la caution. Si l'on reconnoît qu'elle ait diminué au point de laisser des doutes sur sa solidité, on la fait renouveler.

Il leur est défendu, de même qu'à leurs femmes et à leurs enfans, d'avoir des mines, ou des habitations, ni de faire aucune sorte de commerce.

La loi a tellement prévu que l'intimité de leurs relations pouvoit compromettre leur délicatesse, qu'elle leur défend de se faire accompagner, dans les fêtes ou dans les cérémonies publiques, par qui que ce soit, excepté par leurs domestiques, sous peine de 15 écus d'or d'amende contre le particulier qui contrevient à la loi, et de

10,000 maravedis contre l'officier royal qui le permet

Pour éviter des connivences funestes à la comptabilité, tout officier royal qui se marie avec la parente de son collègue, encourt la destitution. La seule proposition verbale ou par écrit suffit pour rendre la peine applicable.

En même temps que la loi a pris les précautions qui dépendoient d'elle, pour gêner le penchant de l'officier royal à l'inexactitude ou à la dissipation, elle lui a assigné, dans la hiérarchie des autorités constituées, une place distinguée, capable de fixer sur lui la considération publique. Dans tous les actes de grandes cérémonies, les officiers royaux prennent rang immédiatement après les *contadores de cuentas*, qui marchent ou siégent après l'audience. Ils correspondent directement avec l'intendant, et lui soumettent tous leurs doutes. Ils lui font passer tous les mois un bref état de situation, et tous les ans les comptes généraux.

Tribunal des comptes.

Les comptes de toutes les douanes, de tous les receveurs, sont sujets à la révision et au contrôle d'un tribunal, qu'on appelle *de cuentas*, ou des comptes. Il est composé de deux officiers

qui ont le titre de *contadores mayores*, et 3000 piastres fortes d'appointemens chacun. Tous les comptes doivent être vérifiés par eux, avant d'être envoyés en Espagne. Ils forcent en recette les administrateurs qui ont payé sur des pièces insuffisantes, ou qui n'ont pas perçu les droits suivant les tarifs. Ils ordonnent aussi la restitution de ce qui a été perçu de trop; en un mot, ils régularisent la comptabilité dans tous ses points. Leur district est le même que celui de l'intendance.

Assemblée supérieure des finances.

On appelle des décisions du tribunal des comptes et de l'intendant, à une assemblée supérieure des finances, composée de l'intendant qui en est le président, du régent de l'audience, du fiscal des finances, du contador des comptes le plus ancien, et du trésorier ou contador de la trésorerie aussi le plus ancien. Les membres de cette assemblée qui ont rendu la sentence qui va se juger par appel, s'abstiennent d'y paroître. Ils sont remplacés par leurs collègues, et par ceux du grade au-dessous du leur.

D'après cette succincte description des autorités administratives des provinces de Caracas, on seroit naturellement porté à croire que le

régime fiscal y est simple, et dans les mains de peu de personnes; mais, qu'on ne s'y trompe pas, il est difficile qu'il y ait un pays au monde, s'il n'est espagnol, où les personnes employées au recouvrement des impôts soient plus nombreuses, proportionnellement à la masse des revenus publics.

IMPOTS.

L'espèce et la théorie des impôts sont, à peu près les mêmes dans l'Amérique espagnole que dans la métropole. La capitation et l'impôt territorial n'y sont point connus; mais le fisc s'y dédommage sous tant d'autres dénominations, qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou son habileté, ou la résignation des contribuables. L'affranchissement de l'impôt territorial ne peut pas être senti par les colons espagnols, parce que les lois ont éloigné d'eux le déchirant tableau que présentoit en France l'ancien mode de sa perception. Dans le gouvernement espagnol, les taxes ne portent que sur la production ou sur la rente.

Examinons la nature de ces droits, et commençons par celui d'alcavala, comme plus ancien et plus productif que tout autre.

Droit d'alcavala.

Le droit d'alcavala fut accordé aux rois d'Espagne en 1342, pour fournir aux frais de la guerre contre les Maures, et notamment pour prendre sur eux Algesiras. La concession fut d'abord limitée à trois ans, après lesquels elle fut prolongée, même depuis qu'Algesiras fut au pouvoir des Espagnols. Ce droit fut dans son principe de de cinq pour cent. Il fut décrété à Burgos en 1366 qu'il seroit de dix pour cent; mais concédé temporairement. Il n'y a jamais eu, du moins il ne m'est tombé sous les yeux, aucun titre national ni royal qui en ait ordonné la perception à perpétuité. Il n'a pour lui que le tacite consentement de la nation qui, n'ayant jamais réclamé contre son recouvrement, est censée l'avoir classé parmi les impôts que tout souverain est autorisé à lever pour la défense et la tranquillité de l'état. D'ailleurs, la question de savoir s'il est ou s'il n'est pas dû, seroit d'autant plus oiseuse, que cinq siècles d'existence lui donnent un caractère de légalité que les raisonnemens les plus subtils ne sauroient lui enlever. Il est donc aujourd'hui un droit royal vraiment uni au domaine du roi. Eh! quel est le droit un peu ancien qui ait une origine plus respectable? La gabelle ou

l'impôt du sel fut établi en France, pour un temps seulement, sous Philippe-le-Long : la taille ou l'impôt territorial n'eut pour cause que le projet d'une seconde croisade formé par Saint-Louis, et elle devoit cesser après l'expédition. Les aides n'étoient, dans le principe, qu'un tribut volontaire du sujet envers son roi, ou d'un vassal envers son seigneur, dans les circonstances d'un besoin urgent. Philippe de Valois fut le premier qui le rendit obligatoire à l'occasion d'une guerre à soutenir contre les Anglois. La capitation ou taxe par tête ne fut introduite en France, le 16 janvier 1695, que pour subvenir momentanément aux frais de la guerre qui se termina par le traité de Riswick. Elle fut abolie après la paix, mais rétablie en 1710, à cause de la guerre de succession, et n'éprouva plus de variation que dans la progression de sa quotité. Cette espèce de leurre dont les gouvernemens sont si souvent obligés de faire usage, n'est occasionné que par la tenacité du citoyen à se défaire d'une partie de sa propriété pour que la société lui garantisse l'autre. Et cette tenacité vient, à son tour, de ce qu'on voudroit jouir des avantages de la société sans en supporter les charges. Ainsi dès qu'une imposition, étayée d'une cause puissante que personne ne révoque en doute, est

accueillie par le contribuable, au lieu de faire cesser l'effet avec la cause, on trouve plus simple et plus politique de naturaliser l'imposition à laquelle le contribuable s'est soumis, que de lui en présenter une autre qu'il repousseroit peut-être, quelque légitime qu'en fût l'objet, ou qu'il paieroit à regret, sans considérer que le nouveau droit n'est que la compensation du droit supprimé. Mais je m'éloigne trop de l'alcavala.

Plusieurs auteurs ont examiné si ce droit, imposé pour faire la guerre aux Maures, pouvoit légitimement être établi en Amérique où cette cause n'existoit pas; mais, comme ils parloient d'une chose décidée par le fait et non projetée, ils ont opiné pour l'affirmative : « Car, dit Bal-» do, l'un de ces examinateurs, le droit d'alca-» vala, reconnu par les lois du royaume, peut » incontestablement, sans aucune concession » nouvelle ni prorogation, être établi dans tou-» tes les possessions postérieurement réunies à » l'empire espagnol ». Cependant les rois d'Espagne n'exigèrent, dans ces nouveaux domaines, le droit d'alcavala, que long-temps après en avoir fait la conquête. La cédule royale qui l'a établi au Mexique, est de 1574, et celle qui a étendu cette disposition au Pérou, est de 1591. On le fixa dabord à deux pour cent, afin d'en rendre

la perception plus facile. On l'a depuis augmenté en proportion des besoins de l'état et de la soumission du peuple.

A la Terre-Ferme, il fut pendant très-long-temps à deux pour cent ; il y a près de cinquante ans qu'on le porta à cinq. Cette augmentation eut pour cause un soulèvement snrvenu à Caracas, à cette époque, contre la compagnie de Guipuscoa. On jugea, par cet événement, qu'il étoit nécessaire de confier la garnison de Caracas à des troupes de ligne que le pays paieroit, au moyen de ce supplément du droit d'alcavala.

Ce droit se perçoit sur tout ce qui se vend, meuble ou immeuble, et il s'exige rigoureusement à chaque vente et revente. Un héritage quelconque qui change de maître par voie d'achat, doit cinq pour cent du prix de la vente. Un faisceau de bois destiné à être brûlé, paie ce même droit, mais en nature. Toutes les marchandises, les productions territoriales, les animaux, la volaille, les œufs, les légumes, les herbes pour les chevaux, etc., sont sujets au droit dès qu'ils sont exposés en vente. Les marchands en détail paient le droit d'alcavala par abonnement. On fait, chaque année, une estimation de la boutique, et l'on calcule les cinq pour cent.

sur la valeur de la vente présumée. Que le marchand vende peu ou beaucoup dans le cours de l'année, l'abonnement n'en a pas moins son effet.

Dans un pays où les transactions civiles seroient plus actives, le fisc engouffreroit en peu de temps toutes les richesses, et réduiroit les habitans à renoncer à tout commerce, à toute entreprise, à toute spéculation. Mais, grâces à l'indolence locale, le droit d'alcavala n'enlève chaque année aux provinces de Cacaras, qu'environ 400,000 piastres fortes.

On paie aussi, à l'entrée et à la sortie des ports, un droit qu'on appelle *alcavala de mer*. Il n'est que de quatre pour cent au lieu de cinq. Il produisit, dans ces provinces, en 1793, 150,862 piastres fortes; en 1794, 151,408; en 1795, 105,251; en 1796, 130,644; et en 1797, seulement 10,248, parce que le commerce maritime fut cette dernière année presqu'entièrement suspendu.

Almoxarifazgo.

Les Espagnols assimilent, avec raison, ce droit à celui que les Latins appeloient *portorium*, parce qu'il se perçoit uniquement sur ce qui s'embarque ou se débarque, c'est-à-dire à l'entrée

et à la sortie des ports. Chez les Romains, ce droit étoit de la huitième partie de la chose qui y étoit sujette. Au commencement de la découverte de l'Amérique, il fut fixé à quinze pour cent sur tout ce qui alloit d'Espagne aux Indes occidentales. Souvent on en exemptoit, pour un temps ou indéfiniment, les pays dont on alloit tenter la conquête. Mais, peu à peu, il a été établi partout. (*Voyez*, pour sa quotité comme pour son mode de perception, l'état des droits inséré à la fin du chapitre VIII.) Il produisit, en 1797, dans l'étendue du district de l'intendance de Caracas, 187,727 piastres fortes.

Armada et armadilla.

Ce mot qui, dans ce cas, signifie *marine militaire*, devint la dénomination d'un droit que l'on établit pour subvenir aux frais des bâtimens de l'état qu'il falloit tenir sur les côtes de l'Amérique espagnole, pour les protéger contre les insultes des pirates, qui y faisoient d'autant plus facilement des incursions, qu'ils ne rencontroient aucune opposition. Quelque temps après, on confia cette défense à de petits bâtimens armés, plus propres à se tenir sur les côtes, et à entrer dans tous les ports, dans tous les embarcadères : cela donna lieu à l'établissement du droit addition-

nel, connu sous le nom d'*armadilla*, diminutif d'*armada*. Il y a long-temps que les pirates ne fréquentent plus ces côtes, et cependant le droit destiné à les repousser existe et existera probablement jusqu'au bouleversement total du système fiscal actuel : ce qui peut bien durer encore des siècles.

La recette du premier de ces droits monta, en 1797, à 15,415 piastres fortes ; celui d'armadilla, à 25,288 piastres fortes ; mais ils s'élèvent ordinairement au double. Ils se perçoivent dans les douanes maritimes.

Droit de consulat et d'avarie.

L'on perçoit ce droit dans les douanes maritimes, et l'on en compte le produit au consulat, pour payer ses employés, et pour faire, avec le surplus, tout ce que peuvent exiger la culture et le commerce. (*Voyez* l'article *Consulat*, dans le chapitre VIII).

Aprovechamientos.

Cela signifie bonifications. On appelle *aprovechamientos*, les sommes qui excèdent l'estimation préalable faite avant la vente ou la consommation des objets appartenant au roi. On ouvre à cet effet, dans les trésoreries, un compte sur

lequel on porte au crédit tout ce qui a été produit au delà du prix de l'estimation ou de la valeur qu'on avoit assignée aux objets; et au débit, tout ce qui a été produit de moins. Par exemple, les objets de contrebande premièrement évalués, ensuite vendus, fournissent à ce compte la différence du produit de la vente avec la première estimation. Le papier timbré y entre pour ce qui reste, après les deux ans de sa validité, ou pour ce qu'on en a vendu de plus, etc. Il est visible que ce que l'administration espagnole entend par *aprovechamientos*, est ce que les négocians entendent par le compte ouvert *à profits et pertes*. La solde des aprovechamientos, en faveur de la caisse, fut, en 1797, de 1,970 piastres fortes. Il est rare qu'elle excède de 3,000 piastres fortes.

Tafias.

Le gouvernement espagnol impose à tous les fabricans de tafia l'obligation de payer une piastre forte par chaque baril de tafia, pesant un quintal. Il monta, en 1797, à 32,091 piastres fortes.

Aduanas de la laguna.

On entend, par cette dénomination, un droit mesquin qui se perçoit sur le lac de Maracaïbo.

En 1793, il produisit 3,867 piastres fortes ; en 1794, 21 ; et les trois années suivantes, rien.

Pulperias.

On appelle *pulperias* les boutiques dont les boissons énivrantes font la base de l'assortiment. La permission de cette branche de commerce se paie tant par an. Pour la première permission, les pulperias des grandes villes paient 30 piastres fortes ; celles des campagnes sont taxées selon leur vente présumée. Ce qu'elles paient ensuite annuellement est beaucoup moins ; mais cette taxe ne les dispense pas de l'alcavala ; elles s'abonnent en outre pour ce droit. La taxe des pulperias monta en 1797 à 29,989 piastres fortes ; son taux ordinaire est de 25 à 30 mille.

COMPOSITION DES TERRES.

Nous avons dit, au chapitre VII, que les concessions des terres, dans les Indes espagnoles, ne s'y font pas *gratis*, comme dans nos colonies. On les expose à l'enchère, et elles s'adjugent au plus offrant. C'est le produit de ces ventes qu'on appelle en finances *composicion de tierras*. Les terres qui, par leur situation, pourroient exciter la concurrence, étant depuis long-temps concédées, la recette provenant de

ces sortes de ventes doit être de peu d'importance. Elle ne fut en effet en 1797 que de 5,839 piastres fortes ; l'année précédente elle fut de 14,422.

Confirmation des terres.

Indépendamment du prix des terres, il faut, pour en être propriétaire légal, en obtenir la confirmation de l'intendant, qui en délivre les titres authentiques. On paie pour cela un droit qu'on appelle *confirmacion de tierras* ; en 1797, il produisit 3,566 piastres fortes.

Fermage des terres.

Cest le produit des fermages des terres appartenant au roi. Il ne s'en trouve dans les provinces de Caracas qu'aux environs de Varinas. Leur produit ordinaire est de 30 à 40 piastres fortes par an.

CANOT DE PASSAGE DE LA RIVIÈRE APURE.

La ferme de ce canot, dont le produit se verse dans les caisses du roi, est d'environ 300 piastres fortes par an.

Lances.

Les titres de marquis, de comte, vicomte ou baron s'accordent par le roi à tout Espagnol qui

veut sacrifier une partie de sa fortune pour donner à ses descendans un rang dans la société, qu'il a plus d'une fois rougi de n'avoir pas reçu de ses ancêtres. Outre les grandes protections qu'il faut employer à la cour et bien payer, le roi exige une finance directe de 10,000 piastres fortes. Il se contente de l'intérêt annuel, si le titulaire ne préfère s'en rédimer par le paiement du capital, et c'est cet intérêt qu'on appelle droit de *lances*. Son produit grossit annuellement les revenus publics de 3 à 4,000 piastres fortes.

Demi-annates des emplois.

On entend par demi-annates des emplois, la moitié de ce que produit, par an, un emploi quelconque que le titulaire est tenu de verser dans les caisses du roi. Dans la partie judiciaire et administrative, il ne se paie qu'une fois. Celui qui passe à un nouvel emploi plus lucratif, paie la demi-annate du surplus des appointemens; et, s'il y a des honoraires, on paie la moitié de ce qu'ils sont évalués pour un an. Les charges purement honorifiques paient également. Les alcades élus chaque année paient 6 $\frac{1}{4}$ piastres.

Les honneurs d'un emploi supérieur à celui qu'on occupe paient une demi-annate, qui est

taxée par le conseil des Indes. Tout emploi de nouvelle création en est exempt.

Neuvièmes royaux.

C'est la portion que le roi se réserve sur les dîmes. Par la bulle d'Alexandre VI, les rois d'Espagne ont acquis sur les Indes occidentales le domaine ecclésiastique, à la charge d'en faire la conquête, et d'y faire germer les semences de la foi. En vertu de cette concession, Ferdinand et Isabelle établirent, par cédule du 5 octobre 1501, les dîmes dans toutes leurs possessions d'Amérique. Leur produit fut d'abord destiné à construire des églises, à les entretenir, à payer les desservans, en un mot, à tout ce qui a rapport au culte catholique. Charles-Quint ordonna, le 3 février 1541, que les produits des dîmes se diviseroient en quatre parties, dont l'une seroit dévolue à l'évêque; l'autre au chapitre, partageable suivant les dignités; et que sur les deux autres parties on prélèveroit deux neuvièmes pour le roi, trois pour la fondation des églises et hôpitaux, et les quatre neuvièmes restans pour payer les curés et autres ecclésiastiques desservant les cures. Les temps n'ont apporté à cette disposition d'autre changement que celui d'avoir réuni aux quatre neuvièmes de la moitié des

dîmes, les trois neuvièmes réservés pour la construction des églises et des hôpitaux, parce que les temples étant assez nombreux, il ne s'agit plus que très-rarement d'en construire de nouveaux.

L'évêque et le chapitre ont l'administration des dîmes, lorsqu'elles suffisent pour leurs appointemens, et que le roi n'est pas obligé de fournir aucun supplément de sa caisse; mais elles ne peuvent être affermées qu'en présence des officiers royaux et d'un oidor dans les lieux où il réside une audience royale; et l'adjudication n'en est faite qu'à la charge par l'adjudicataire de payer, directement et personnellement, aux officiers royaux les deux neuvièmes revenant au roi.

La dîme se paie par toutes sortes de personnes, sur toutes les productions du pays. Elle n'est que de cinq pour cent sur les denrées qui exigent, en sortant de la terre, une préparation coûteuse pour prendre la forme de denrées commerciales, comme sont le sucre, l'indigo et le café; mais elle est rigoureusement de dix pour cent sur le cacao, le coton, les grains, les pois, les légumes, les semences, la cassave, les agneaux, les chevreaux, les cochons-de-lait, les poulets, les oisons, le lait, le beurre, le fromage, la laine, les veaux, les poulains, les mulets, les bourri-

ques, toutes sortes de fruits, excepté l'ananas, les raisins, les olives, le jardinage, le miel, la cire, les essaims, etc., etc.

Les produits des dîmes ont nécessairement suivi la progression des cultures. Ils ne prirent quelque consistance, dans les provinces de Caracas, qu'après l'établissement de la compagnie de Guipuscoa, parce qu'auparavant les denrées qu'on portoit aux Hollandois de Curaçao ou que ceux-ci venoient chercher, ne payoient pas plus de dîmes à l'église qu'elles ne payoient des droits au roi.

En 1734, les fermages des dîmes de l'évêché de Caracas, qui avoit un tiers plus d'étendue qu'il n'en a aujourd'hui, montèrent à 89,372 Piast. fort.

En 1735, à 92,872
En 1736, à 100,148
En 1737, à 96,734
En 1738, à 81,328

Mais dans toute l'étendue de l'intendance de Caracas, les dîmes se sont élevées:

En 1793, à . . . . . 309,942 Piast. fort.
En 1794, à . . . . . 323,307.
En 1795, à . . . . . 338,571.
En 1796, à . . . . . 308,682.
En 1797, à . . . . . 300,573.

Ce qui fait, année commune,	316,215	Piast. fort.
A laquelle somme on peut ajouter vingt-cinq pour cent, pour les frais de régie et bénéfices des fermiers, ci	79,053	
Ainsi les dîmes rendent annuellement.	395,268	Piast. fort.

Tribut des Indiens.

C'est une espèce de capitation imposée sur les Indiens civilisés, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de cinquante. J'ai eu occasion d'en parler au chapitre *Indiens ;* je ne puis qu'y renvoyer le lecteur. Cet impôt, mal perçu et plus mal payé, ne monte annuellement, dans tout le district de l'intendance de Caracas, que de 25 à 30,000 piastres fortes, les frais de perception prélevés. Cet impôt est applicable au salaire des doctrinaires. Le trésor royal en fait recette, paie les doctrinaires et garde le surplus, ou supplée au déficit.

Charges vénales.

En Amérique, comme en Espagne, le roi vend tous les emplois des cabildos, excepté ceux des deux alcades, qui se renouvellent chaque année par voie d'élection. Les notaires, les procureurs, les receveurs de l'audience, les taxateurs, etc.,

sont aussi obligés, pour obtenir leurs provisions, de financer proportionnellement à la valeur de l'emploi, que les officiers royaux ont le droit de fixer.

D'abord les emplois furent achetés pour la vie seulement des titulaires; mais par cédule du 14 décembre 1606, il fut permis aux titulaires de vendre leurs offices, pourvu que, dans la première démission, les acquéreurs remplissent les fonctions des emplois pour la moitié des émolumens qui y sont attachés, et que, dans les démissions ultérieures, les acquéreurs les exercent pour le tiers de leur valeur au temps de la vente.

Les conditions de la validité de la vente furent que les démissionnaires vivroient vingt jours après la vente; que l'acquéreur auroit les talens et les qualités nécessaires pour bien exercer l'emploi, et que, dans les soixante-dix jours de la vente, l'acquéreur en présenteroit le titre à l'audience ou au gouverneur politique, pour être mis en possession. Il faut en outre, dans les quatre premières années de l'exercice de l'emploi acheté, obtenir la confirmation du roi, pour laquelle on paie un droit qui entre dans la recette des charges vénales. Le produit de cette branche fiscale se réduit, dans les pro-

vinces de Caracas, de 6 à 8,000 piastres fortes par an.

Papier timbré.

Par cédule royale, du 28 décembre 1638, le papier timbré fut établi dans les possessions espagnoles, en Amérique, comme il l'étoit dans la métropole. Tout contrat, tout acte public, tout écrit judiciaire, dut dès lors être sur papier timbré.

Ce papier est d'une très-mauvaise qualité. Il diffère peu du papier de trace : on l'envoie d'Espagne tout timbré, avec une inscription en tête, qui désigne les deux années pendant lesquelles il est valide; car ensuite il est de nulle valeur. On le remplace par d'autre papier, que la métropole a le soin d'envoyer à l'avance. Lorsque la guerre, ou d'autres événemens, empêchent de recevoir, à temps, le nouveau papier timbré, les gouvernemens prolongent la validité de celui qui, sans cela, n'en auroit aucune.

Il y a quatre sortes de papier timbré, ou plutôt de timbres de différens prix. Sur le papier du premier timbre, on écrit les titres et les grâces accordés par les vice-rois, les présidens, les audiences, les tribunaux des comptes, les gouverneurs, les capitaines généraux, et quelqu'au-

tre ministre de justice que ce soit. Mais, si le titre ne peut pas entrer dans une seule feuille, le reste s'écrit sur papier du troisième timbre. La feuille du papier du premier timbre coûte 6 piastres fortes.

Le papier du second timbre sert à toutes sortes de contrats, de testamens, et généralement de tous les actes passés devant notaires. Il n'y a que la première feuille qui soit de rigueur : les autres feuilles peuvent être du troisième. Chaque feuille du second timbre coûte 1 $\frac{1}{2}$ piastre forte.

On se sert du papier du troisième timbre, pour tout ce qui se fait en justice, devant les vice-rois, chancelleries, audiences, et tous autres tribunaux et juges. Mais, pour les expéditions, on exige que la première feuille soit sur papier du second timbre, le reste peut-être en papier commun. Le prix de la feuille de papier de troisième timbre, est d'une demi-piastre forte.

Le papier du quatrième timbre est destiné à toutes les dépêches officielles, et aux écrits présentés par les pauvres ou par les Indiens. Chaque feuille de ce papier coûte le seizième d'une piastre forte.

La recette du papier timbré, dans le district de l'intendance de Caracas, monte annuelle-

ment de 20 à 25,000 piastres fortes. Elle étoit beaucoup plus forte antérieurement. C'est ce qui prouveroit que la passion des procès commence à diminuer.

Épaves.

Ce sont des choses mobiliaires, égarées ou perdues, dont on ignore le vrai propriétaire. Celui qui les trouve est obligé de les remettre au fisc, qui est chargé de les garder pendant un an, après lequel elles appartiennent au roi. Cependant le maître est admis, même après ce terme, à en faire la réclamation. Si elle est déclarée juste par les tribunaux, il rentre en possession de sa chose égarée, en payant tous les frais de garde, de nourriture et de justice. Les épaves consistent presque toujours en animaux ou en esclaves fugitifs, arrêtés par la force armée. Il paroît que, chez les Espagnols, le maître garde bien sa chose, ou que ce qui se perd est aussi bien perdu pour le fisc comme pour le propriétaire; car cette espèce de produit ne monte annuellement que de 3 à 400 piastres fortes.

Quint des mines.

Dans les provinces de Caracas, il n'y a aucune mine d'or ou d'argent exploitée; il n'y en a qu'une de cuivre à Aroa, dont on ne tire pas le parti

que l'on pourroit tirer. Elle donne au fisc un produit si mesquin, qu'il y a des années où il ne passe pas 40 piastres fortes.

Hospitalités.

C'est la retenue qu'on fait sur la paie des soldats, pendant qu'ils sont à l'hôpital. Ordinairement elle monte de 4 à 5,000 piastres fortes par an.

Salines.

Tout le sel qui provient des salines situées sur les côtes orientales de Caracas, paie au roi une piastre forte par chaque quintal qui s'introduit dans la province de Venezuela. Ce produit va annuellement de 13 à 14,000 piastres fortes.

Restitutions.

Les confesseurs espagnols font, de la restitution des droits fraudés au roi, une condition essentielle de l'absolution. Il y a pour cela, au trésor, un registre uniquement destiné à porter les sommes restituées. Il est vrai que, si l'on compare ce qui se restitue avec ce qui passe en fraude, on verra que ce moyen n'est pas infiniment efficace; car, sur plus de 400,000 piastres fortes de droits fraudés chaque année, il n'en rentre que de 4 à 500. Je dois pourtant, à la louange

des consciences espagnoles, dire qu'il n'y a point d'année où les confessions pascales n'opèrent, entre particuliers, des restitutions marquantes. Les confesseurs eux-mêmes sont le plus souvent le canal par où rentre la chose volée à son légitime maître. Le nom du pénitent et les circonstances du vol restent dans le silence. C'est à celui qui reçoit à deviner.

Confiscations.

Le roi perçoit, sur la contrebande confisquée, les droits que la marchandise auroit dû payer à l'entrée ou à la sortie. L'objet confisqué se partage ensuite entre le dénonciateur, s'il y en a, l'intendant, le conseil des Indes, les capteurs et le roi. La part qui revient au fisc, monte de 3 à 4,000 piastres fortes par an.

Dîmes au compte du roi.

C'est le produit total des dîmes de la Guiane et de Cumana, qui entre tout entier dans les caisses du roi, parce qu'elles sont chargées des dépenses que paient ailleurs les dîmes. On appelle les évêchés dont le roi perçoit les dîmes, *évêchés de caisse;* tel est celui de la Guiane. Ces dîmes montent de 20 à 25,000 piastres fortes par an.

CORSO.

On appelle ainsi le droit qui se paie à l'entrée et à la sortie des ports de mer, dont le produit est applicable à payer les bâtimens employés à empêcher la contrebande. Il donne, année commune, 150,000 piastres fortes.

Guarapos et coqs.

Le Guarapo est une boisson enivrante, résultat d'une fermentation du gros sucre avec de l'eau. Il est d'un usage général à la Terre-Ferme. Les Indiens et les noirs le préfèrent au meilleur vin. Ceux qui en vendent, ont besoin d'une permission du fermier, qui ne se donne qu'en payant.

Les combats des coqs, si en vogue parmi les Espagnols, forment aussi une branche des revenus publics. On afferme, pour le compte du roi, le privilége exclusif de l'arène destinée à ce spectacle. Il n'y en a qu'une dans chaque ville. Il est défendu, à qui que ce soit, de faire battre des coqs ailleurs que dans le lieu disposé à cet effet par le fermier. Les produits de la ferme du Guarapo et des coqs, sont pour l'hôpital de Saint-Lazare à Caracas.

Penas de camara.

Ce sont les amendes que prononcent les tribunaux. Malgré la multitude de procès, on voit très-peu d'amendes qui contribuent à grossir le trésor royal.

SUCCESSIONS VACANTES.

Dans nos colonies, les successions des personnes mortes *ab intestat*, et sans parens connus, étoient beaucoup plus nombreuses que parmi les Espagnols qui, établis de père en fils en Amérique, ont toujours sur les lieux des parens auxquels la loi défère les biens délaissés. D'un autre côté, la défense aux étrangers de se fixer dans les domaines espagnols, contribue à rendre très-rares les successions vacantes. Si, par événement, il en échoit quelqu'une, elle est toujours de très-peu d'importance, et ne peut provenir que de quelqu'Européen que la mort surprend dans le court séjour qu'il devoit faire en Amérique.

MESADAS ECCLESIASTICAS.

On comprend, sous cette dénomination, le produit du premier mois que paient les curés lorsqu'ils sont nommés. On évalue ce que peut rendre annuellement la cure, et le fisc reçoit du

pasteur la douzième partie comptant. Les évêques paient aussi ce droit, dont le roi réserve les sommes pour l'Espagne.

Demi-annates ecclésiastiques.

C'est la rente de six mois que les chanoines et les prébendiers paient du revenu de leurs bénéfices. Ce droit est aussi un de ceux dont le produit est destiné à être envoyé en Espagne, de même que celui qui suit.

VACANTES MAYORES Y MENORES.

Le trésor fait la recette des rentes des vacances des évêques et des chanoines, jusqu'à ce que les nouveaux titulaires soient en bonne et due possession. Ces fonds servent à payer les missionnaires, à secourir les veuves des employés qui n'ont pas droit à des pensions et à d'autres objets pieux; le surplus va en Espagne.

BULLES.

Il ne seroit nullement entré dans mon plan, de parler de la bulle de la sainte croisade, si elle n'étoit une branche assez importante des revenus de l'état. La variété de son prix, selon les personnes qui l'achètent, et selon l'objet auquel on l'applique, me force même d'en faire l'his-

torique que j'abrégerai pourtant le plus possible.

Les rois d'Espagne, favorisés de tout temps des papes, en obtinrent, dans les temps des croisades, des dispenses signalées pour les Espagnols qui se voueroient à l'extermination des infidèles. Les bulles qui contenoient ces dispenses, étoient taxées et distribuées par un commissaire espagnol. Leur produit devoit servir aux frais de l'expédition. La manie de faire entrer les gens à coup de fusil dans le paradis, subit enfin le sort de toutes les manies : la raison la fit disparoître. Cependant les bulles continuèrent à venir de Rome, et l'on continua, en Espagne, à les vendre. On considéra que les grâces qu'elles accordoient étoient trop précieuses, et le revenu que le fisc en tiroit trop utile, pour y renoncer.

Il est vrai que le temps, qui altère ou qui perfectionne tout, a fait donner par les papes à ces bulles des vertus qu'elles n'avoient pas dans leur principe, et une division analogue à leur objet. Suivant la concession primitive de la bulle, personne ne peut jouir de ses faveurs, s'il n'est actuellement sous les armes contre les infidèles, ou s'il ne paie quelqu'un qui le remplace. Mais, au moyen d'un tarif, on peut rester chez soi, et

jouir de la bulle. On reconnoît aujourd'hui quatre espèces de bulles : la bulle commune des vivans; la bulle de laitage; la bulle des morts; la bulle de composition.

Bulle commune des vivans.

La première, qui dure deux ans, doit être prise par tout chrétien espagnol, ou résidant dans les pays espagnols. Les grâces de cette bulle sont générales. Elles s'étendent aux objets particuliers des autres trois espèces de bulles, quoique d'une manière moins directe; mais elle a des vertus si éminentes, que je ne puis me dispenser d'en rapporter quelques-unes.

Toute personne qui a la bulle, peut être absoute, par quelque prêtre que ce soit, de tous les crimes, même réservés. Il n'y a que le cas d'une hérésie opiniâtre qu'on ne peut même guère supposer, parce que celui qui en seroit infecté mettroit fort peu de prix à l'absolution.

Les possesseurs de la bulle ont le droit, eux, leurs domestiques et leurs parens, d'entendre la messe pendant le temps de l'interdit des églises, de recevoir les sacremens, et d'être enterrés en terre sainte.

Avec la bulle, le prêtre peut dire la messe, et le séculier peut l'entendre une heure avant le

jour, et une heure après midi. Il y a cependant des auteurs qui prétendent que cet article ne peut s'accorder que par le commissaire général de la croisade.

Tout confesseur peut relever celui qui a la bulle, de toutes sortes de vœux, excepté de celui de chasteté, de celui de se faire prêtre, moine ou religieuse, et de celui de voyager à la Terre-Sainte.

Les juremens faits contre Dieu ne résistent pas plus au pouvoir de la bulle, qu'une tache d'huile sur le linge ne résiste au savon.

Par le moyen de la bulle on gagne, en Amérique, les indulgences qu'on obtient à Rome par les stations.

Un seul jour de jeûne, et quelques prières, valent au possesseur de la bulle la remise de quinze fois quinze quarantaines de la pénitence qui lui avoit été imposée.

Dans les jours d'abstinence, le séculier peut manger de tout, excepté de la viande, pourvu qu'il ait la bulle. Elle permet même la viande, pour peu que la foiblesse du tempérament ou autre légère indisposition, fassent craindre pour la santé. Depuis le 1.er janvier 1804, la bulle dispense de l'abstinence des vendredis et de presque tout le carême.

Quiconque prend et paie deux bulles des vivans, obtient le double des grâces que chaque bulle accorde.

Bulle de laitage.

Tous les fidèles ont la faculté, par la bulle commune des vivans, de manger de laitage et des œufs dans le carême, excepté les ecclésiastiques, desquels l'église a le droit d'attendre plus d'exactitude dans l'observation de ses lois. Il a donc fallu établir une autre bulle spéciale, pour les affranchir de la prohibition du laitage et des œufs, pendant le carême. C'est précisément l'unique objet de la bulle de laitage. Chaque ecclésiastique, au-dessous de soixante ans, doit la prendre indépendamment de celle des vivans, s'il ne veut exciter le courroux du ciel, par la transgression des lois de l'église sur les œufs et sur le lait.

Bulle des morts.

La bulle des morts est une espèce de billet d'entrée pour le paradis. Elle fait franchir le feu devorant du purgatoire, et conduit directement au séjour des bienheureux. Mais une de ces bulles ne peut servir que pour une seule âme. Aussi, au moment où un Espagnol expire, ses parens envoient au trésor acheter une bulle des morts, sur laquelle on écrit le nom du décédé. Lorsque

la famille du moribond est assez pauvre pour ne pouvoir acheter la bulle des morts, c'est-à-dire qu'elle est réduite à la plus affreuse misère, deux ou trois de ses membres se détachent, et vont mendier dans la ville de quoi acheter une bulle des morts. Si le succès ne couronne point leur zèle, ce sont des pleurs, des cris effroyables, qui expriment moins le regret de la mort du parent, que celui de ne pouvoir munir son âme de ce passe-port essentiel.

La vertu de cette bulle ne se borne pas à dispenser d'aller en purgatoire ; elle s'étend à en faire sortir l'âme qui, semblable à l'amiante, se blanchit dans ses flammes. On a même la faculté de désigner l'âme que l'on veut délivrer. Il suffit d'écrire sur la bulle le nom de la personne qu'elle animoit dans ce bas monde, et aussitôt les portes du paradis s'ouvrent pour elle. Il faut toujours une bulle pour chaque âme, et l'on peut prendre autant de bulles que l'on veut, pourvu qu'on les paie. Avec de la piété et des richesses, il est donc très-facile de vider le purgatoire, qui ne resteroit pas, il est vrai, longtemps inhabité, parce que la mort, qui ne cesse de moissonner, en renouvelle à chaque instant les habitans.

Bulle de composition.

La bulle de composition est sans doute celle dont les effets sont les plus sensibles, les plus prochains, les plus singuliers. Elle a l'inconcevable vertu de transmettre au détenteur du bien d'autrui, la propriété de tout ce qu'il a pu voler à l'insçu des lois. On n'exige pour sa validité qu'une condition, c'est celle que la perspective de la bulle de composition n'ait pas occasionné le vol. La pudeur a bien fait ajouter celle de ne point connoître à qui la chose appartient; mais, par les cas spécifiés pour son application, on voit que cette dernière condition est illusoire; car on trouve dans un volume imprimé à Tolede, en 1758, par ordre du commissaire général de la sainte croisade, sur les vertus des bulles, que la bulle de composition favorise ceux qui possèdent des biens qu'ils devoient restituer à l'église, ou employer à des œuvres pies, ou qu'ils n'ont pas légitimement gagnés par les prières dont ils étoient le prix. Elle favorise les débiteurs qui ne peuvent pas découvrir le créancier, ou lorsque les conditions du prêt sont onéreuses; elle favorise l'héritier qui retient la totalité d'une succession grevée d'un legs, fût-il en faveur d'un hôpital. Si la demande ne lui en

est pas faite dans l'année, la bulle de composition lui en adjuge la moitié; mais il doit payer l'autre. Elle favorise de plein droit ceux qui ne connoissent point le propriétaire de ce qu'on possède injustement. Ainsi, une montre, un diamant, une bourse pleine d'or, volés au milieu d'une foule, deviennent, par la bulle de composition, la propriété du filou qui les escamote; enfin, elle fait cesser les remords de la conscience du marchand, qui s'est enrichi par le faux aunage, par les fausses mesures, par les faux poids. La bulle de composition lui assure la propriété de tout ce qu'il a acquis par des moyens qui devoient le conduire à l'échafaud.

On évalue soi-même l'objet que l'on veut acquérir par le moyen de la bulle de composition, et l'on va acheter autant de bulles qu'il en faut, pour que leur prix, qui est fixé, soit l'équivalent de six pour cent du capital qu'on veut garder. On ne peut cependant prendre que cinquante de ces bulles par an. Si le total de ce qu'elles coûtent ne complète pas les six pour cent de ce que l'on retient, il faut recourir au très-illustre commissaire général de la sainte croisade. Il peut étendre tant qu'il lui plaît cette faculté, et même réduire la taxe.

Aucune bulle n'a de vertu qu'après avoir été

payée, et qu'après que le nom et le surnom de la personne au profit de qui elle est prise, ont été tout au long inscrits sur le blanc qui est ménagé dans le protocole.

Les bulles de la sainte croisade sont en espagnol, sur une feuille de papier très-commun, en caractères demi-gothiques, et d'une très-mauvaise impression.

On publie tous les deux ans la nouvelle bulle de la croisade, avec un grand apparat, avec une grande solennité. La cérémonie se fait à Caracas, le jour de la Saint-Jean : dans d'autres endroits, c'est le jour de la Saint-Michel.

Les bulles se déposent d'abord dans l'église des religieuses de la Conception. Tout le clergé, toutes les autorités, tout le peuple, vont les chercher triomphalement, pour les placer dans la cathédrale, sur une table richement décorée. Il y a une grand'messe et un sermon entièrement consacré à analyser les grâces infinies de la bulle. Le commissaire de la sainte croisade, qui ordinairement est un chanoine, occupe à cette fête la première place. Elle lui est tellement dévolue, que, dans l'embarras de décider s'il doit la céder à l'évêque, on a trouvé plus commode de recommander au prélat de ne point y assister.

Après la messe, tous les fidèles s'approchent de la table sur laquelle sont les bulles, pour en prendre une chacun analogue à ses facultés, et à son rang; car le prix des bulles varie selon les richesses et l'emploi de ceux qui les prennent. Elles ont cependant toutes la même vertu, malgré la différence du prix, pourvu toutefois qu'il n'y ait point de fraude. Celui qui prendroit une bulle d'un prix inférieur à celui que sa fortune ou son rang lui ordonne d'y mettre, ne jouiroit d'aucune des grâces qui y sont attachées.

Voici la taxe la plus récente qui ait été faite de la bulle de la croisade : « Les prix en sont un peu élevés, dit le commissaire général de la croide dans son *Mandement*, daté de Madrid, le 14 septembre 1801; mais c'est à raison des nouvelles charges de l'état et de la nécessité d'éteindre les bons royaux que la pénurie d'argent a fait émettre en temps de guerre ».

BULLE COMMUNE DES VIVANS.

Première classe.

Les vices-rois doivent payer 15 piastres fortes cette bulle, et leurs femmes autant.

Seconde classe.

Elle est payée 3 piastres fortes par les arche-

vêques, les évêques, les inquisiteurs, les abbés, les prieurs, les chanoines des églises cathédrales ou collégiales ; les ducs, marquis, comtes, vicomtes, seigneurs ; les capitaines généraux, les lieutenans généraux, les maréchaux de camp, les brigadiers, les colonels, quand même ils n'en auroient que le grade ; les présidens, les conseillers, les alcades et fiscaux, quoiqu'ils ne soient qu'honoraires ; les alguasils majors, les secrétaires et les rapporteurs des audiences royales ; les chevaliers de quelqu'ordre militaire qu'ils soient ; les secrétaires du roi, y compris ceux qui sont honoraires ; les officiers royaux, les gouverneurs, les corregidors, les alcades des forts et citadelles ; les hommes qui ont 12,000 piastres fortes de fortune, les alcades ordinaires et regidors des villages, ayant un capital de 1,200 piastres fortes. Les femmes de tous ceux qui viennent d'être désignés, sont sujettes à la même taxe que leurs maris.

Troisième classe.

La bulle est de 1 $\frac{1}{2}$ piastre forte, pour tout capitaliste de 6,000 piastres fortes.

Quatrième classe.

Toutes les autres personnes, de quelqu'état et

profession qu'elles soient, paient cette bulle 2 $\frac{1}{2}$ réaux de 8 à la piastre forte.

BULLE DE LAITAGE.

Première classe.

Les patriarches, les primats, les archevêques, les évêques et les abbés sont taxés, pour la bulle de laitage, à 6 piastres fortes chacun.

Seconde classe.

Les chanoines dignitaires des cathédrales et les inquisiteurs, la paient 3 piastres fortes.

Troisième classe.

Les prébendiers des cathédrales et les curés des paroisses, 1 $\frac{1}{2}$ piastre forte.

Quatrième classe.

Tous les autres prêtres séculiers doivent donner, pour cette bulle, 3 réaux de 8 à la piastre forte.

BULLE DE COMPOSITION.

Tout le monde indistinctement paie 2 $\frac{1}{4}$ piastres fortes chaque bulle de composition.

BULLE DES MORTS.

Première classe.

Toutes les personnes comprises dans les trois premières classes de la bulle des vivans, doivent

payer la bulle des morts, 6 réaux de 8 à la piastre forte.

Seconde classe.

Ceux de la quatrième classe de la bulle des vivans, paient 2 $\frac{1}{2}$ réaux la bulle des morts.

VENTE EXCLUSIVE DU TABAC.

De tous les impôts qu'on perçoit dans l'étendue de l'intendance de Caracas, le plus productif et le plus nouveau, est celui du tabac. Avant 1777, le tabac étoit, comme nous l'avons dit au chapitre VIII, à l'instar de toutes les autres denrées, cultivable et commerçable par tout le monde. Il ne figura pas plutôt avec quelque consistance, dans la culture et dans le commerce, qu'on le destina à grossir les revenus publics. On donna cependant aux provinces dépendantes de Caracas l'alternative de se soumettre à la vente exclusive du tabac, telle qu'elle existoit depuis long-temps au Mexique et au Pérou, ou de payer au roi une contribution équivalente à 12 piastres fortes par quintal, de tout le tabac récolté et préparé.

On ne peut qu'admirer une option que peu de gouvernemens auroient donnée, et qu'applaudir aux autres dispositions de la cédule du 24 juin 1777, qui tendoient toutes à rejeter cette

innovation fiscale sur les frais des préparatifs d'une guerre qui paroissoit alors prochaine, et sur la nécessité d'augmenter les frais de gouvernement et de défense, à mesure que ces provinces avoient pris de l'accroissement en population et en richesses. De leur côté, les habitans ne laissèrent échapper aucun murmure. Ainsi l'on peut dire que jamais impôt ne fut demandé avec plus de ménagement, ni consenti avec plus de soumission. Toutes les difficultés qui survinrent eurent plutôt pour cause le défaut de calcul de la part des habitans que leur résistance, et l'aspérité des suppôts du fisc que la rigueur du monarque, comme il est aisé de s'en convaincre par tout ce qui se passa.

Le commissaire chargé de mettre à exécution cette cédule, fut M. Avalos, premier intendant de Caracas. Il ne s'en occupa qu'au commencement de 1779. Les premiers renseignemens lui firent penser que les provinces préféreroient un impôt personnel à l'établissement de la vente exclusive du tabac; et, d'après cette opinion, il répartit sur toutes les villes, sur tous les bourgs, sur tous les villages, une imposition dont le total s'élevoit à 159,084 piastres fortes, dans lesquelles Caracas entra pour 11,470; la Victoria, pour 2,851; la Goayre, pour 862; Tulmero,

pour 3,550; Maracaïbo, pour 2,930; Valence, pour 3,114; Coro, pour 2,233; Porto-Cavello, pour 1,031; Barquisimeto, pour 5,927; Carora, pour 3,412; Goanare, pour 2,693; Saint-Philippe, pour 3,402, etc.

Il y avoit de remarquable dans cette imposition, qu'il ne paroissoit pas qu'elle dût suivre la progression de la culture du tabac. Le silence sur cet objet indiquoit même qu'elle devoit tenir lieu d'abonnement, au moyen duquel l'usage et le commerce du tabac, dans toutes les provinces de l'étendue de l'intendance de Caracas, devoient être libres de tout droit ultérieur, de toute entrave, de toute formalité. L'intendant ne remplit pas en cela le sens de la cédule, qui étoit de réserver aux caisses du roi 12 piastres fortes par quintal de tabac qui se récolteroit. Mais cette inadvertance, cette erreur ou cette omission de l'intendant, étoient tout à l'avantage des habitans qui, en tout temps, pouvoient réclamer, pour cette somme annuelle, la franchise entière du tabac.

Cet avantage ne fut pas aperçu. Le cabildo de Caracas, et, d'après lui, tous les cabildos des différentes provinces virent cette imposition sous la face hideuse d'un tribut qui assimiloit les Espagnols aux Indiens, ou d'une capitation qui les

confondoit tous dans la classe des roturiers. Des deux partis, on choisit le pire. On donna tout à l'amour-propre, rien à l'intérêt; tout au dépit, rien à la raison. On préféra hautement la vente exclusive du tabac à une contribution qu'on regarda comme le sceau du déshonneur et de la servitude.

L'intendant jugea de la détermination des autres cabildos par celle que le cabildo de Caracas, prit et lui envoya, le 26 avril 1779, et il jugea bien; sans perdre un temps inutile à les attendre, il prit, dès le lendemain, les dispositions définitives pour l'établissement de la vente exclusive du tabac.

Les plantations furent sur-le-champ interdites. Tous ceux qui avoient du tabac reçurent l'injonction de l'apporter aux magasins du roi pour y être livré à un prix très-modique. La vente et le débit du tabac, défendus sous des peines très-sévères, furent concentrés dans des *estancos* ou bureaux de tabac. On choisit des emplacemens pour les plantations de tabac dans les endroits où il parut plus facile d'empêcher la contrebande; et personne ne put en cultiver sans une permission expresse de l'administration et sous la condition de se soumettre à l'inspection de ses commis. Une nuée de gardes couvrit

le sol de ces provinces, comme les sauterelles couvrirent autrefois la surface de l'Egypte. La ressource qu'offroit la libre culture du tabac fut anéantie. Le malheureux qui, jusqu'alors avoit vécu de son produit, fut condamné à la plus affreuse misère. La partie nécessiteuse de la population des villes, que la facile manipulation et le débit peu pénible du tabac alimentoient, fut forcée de se diviser, selon l'âge et le sexe, entre l'exercice scandaleux du vice et celui de l'humiliante mendicité. Un résultat aussi funeste devoit exciter et excita en effet les plus fortes clameurs.

On comprit généralement qu'on avoit laissé échapper l'occasion. On chercha à la faire renaître. On s'adressa au roi, qu'on trouva disposé à concilier les besoins de l'état avec les convenances des contribuables. Une cédule royale du 31 octobre 1792, ordonna l'abolition de la vente exclusive du tabac dans les provinces de l'intendance de Caracas, « pourvu que les habitans » payassent, par voie de contribution, la même » somme que la régie du tabac produisoit alors ». Cette condition différoit de celle de la cédule du 24 juin 1777 qui ne faisoit élever l'impôt de remplacement qu'au taux de 3 piastres fortes par arrobe, ou 12 piastres fortes par quintal;

mais il paroissoit devoir suivre la progression des cultures du tabac, quoique l'intendant Avalos l'eût considéré à peu près comme fixé : au lieu que la condition du 31 octobre 1792, déterminoit invariablement la somme de la nouvelle imposition à celle que rendoit alors la vente exclusive.

Cette nouvelle disposition du roi fournit matière à beaucoup de débats, à beaucoup d'écrits et à très-peu d'éclaircissemens. On s'agita beaucoup pour ne point sortir du point où l'on se trouvoit.

L'intendant D. Estevan de Léon envoya officiellement cette dernière cédule au cabildo de Caracas, le 15 janvier 1793, en l'invitant à commettre sur-le-champ des personnes pour assister à la liquidation de ce que produisoit la vente du tabac, afin qu'on pût recouvrer des habitans pareille somme, pour être versée par quartier, par semestre ou par année, dans les caisses royales. Il le prévint qu'il lui paroissoit convenable de prendre pour cette fixation l'année commune des cinq dernières années de 1788 à 1792.

Le cabildo de Caracas répondit, le 19 du même mois, ce qu'il auroit dû répondre le 26 avril 1779, que, cette affaire étant commune à toutes les autres villes et villages du ressort de

l'intendance de Caracas, il alloit les inviter à nommer des députés qui pussent concourir avec le cabildo de Caracas à prendre une détermination uniforme.

Presque tous les cabildos envoyèrent, sur cette invitation, des députés. Quelques-uns demandèrent des renseignemens pour éclairer leur délibération; mais tous ne formoient qu'une voix pour l'abolition de la vente exclusive du tabac, ne différant que sur le mode du remplacement de l'impôt.

Le seul cabildo de Varinas vota, le 3 avril 1793, pour le maintien de la vente exclusive du tabac. Il soutint que, dans son principe, cet établissement avoit tous les caractères de la vexation, mais qu'il s'étoit tellement amélioré qu'à cette époque il faisoit le bonheur de la province de Varinas; que sa suppression seroit la ruine des cultures et des habitans, parce que les avances que l'administration faisoit pour la culture du tabac, en étoient l'unique nerf, l'unique soutien; qu'à cet encouragement ne pouvoit succéder que la misère générale; qu'ainsi le cabildo de Varinas se croyoit dispensé de concourir à une opération qu'il n'approuvoit pas.

Il est donc vrai que la même mesure ne conviendra jamais à chaque individu! Quelle est

donc la loi qui pourra réunir les suffrages de tout un peuple, puisque celle qui a pour objet de briser les liens du monopole et de rendre la liberté à l'industrie et au commerce, rencontre des détracteurs ? Heureusement que, pour le repos de l'imagination, on trouve l'explication de ce vœu bizarre du cabildo de Varinas dans un mémoire très-méthodique, très-détaillé, très-instructif, daté de Caracas, le 7 octobre 1794, signé de La Torre, Sanz et Escalon, députés des cabildos de Valence et du Tocuyo, où l'on voit que les membres du cabildo de Varinas votèrent pour le maintien de l'administration du tabac, moins à cause des avantages qu'en retiroit la province, que pour les bénéfices personnels qui leur en revenoient à eux-mêmes. Hommes vils, hommes sordides, que vos noms passent à la postérité avec toutes les épithètes du mépris !

Les députés des autres cabildos se réunirent à Caracas. Il s'établit une lutte entr'eux et l'intendant, dans laquelle on employa beaucoup de papier et beaucoup trop de temps.

Les premiers demandoient que la vente exclusive fût abolie, afin que chacun recouvrât la liberté de cultiver le tabac, et que son commerce et sa consommation sortissent du cercle des combinaisons ficales. Les raisons dont on appuyoit

ces prétentions étoient péremptoires ; mais on ne vouloit pas admettre pour quotité de l'impôt en remplacement, le montant de ce que la vente exclusive avoit produit année commune de 1788 à 1792, mais sur ce qu'elle avoit rendu depuis l'époque de son établissement; et, pour le paiement de cette somme, on consentoit à une imposition de 12 piastres fortes par quintal, dont la perception se feroit comme celle des autres droits.

L'intendant objectoit que la quotité de la somme à imposer, pour tenir lieu du produit de la vente exclusive du tabac, ne pouvoit être plus judicieusement fixée que sur l'année commune de 1788 à 1792, qui ne ressortoit qu'à 428,000 piastres fortes ; tandis qu'à suivre littéralement l'ordre du roi du 31 octobre 1792, elle devoit l'être sur ce que la vente produisit cette même année, laquelle fut de 494,654 piastres fortes au lieu de 428,000. Mais il prétendoit que ce nouvel impôt devoit augmenter chaque année en proportion de la culture du tabac ; ce qui n'étoit pas juste, parce que l'ordre du roi porte qu'on paiera une somme équivalente à celle que produit maintenant la régie du tabac : *la misma cantidad que ora produce la mencionada renta.*

Quant aux 12 piastres fortes par quintal

que l'on proposoit d'imposer sur le tabac pour faire la somme exigée, l'intendant trouvoit ce moyen insuffisant à raison de la grande facilité que chacun auroit à le frauder. Il proposa de joindre à cette imposition un droit de cinq pour cent d'entrée et de sortie sur tout ce qui s'expédieroit dans les douanes maritimes, afin de couvrir le déficit, s'il y en avoit.

De part et d'autre on écrivit des rames de papier, et les points de difficulté restèrent les mêmes. Les quinze années d'existence de la vente exclusive du tabac en avoient trop fait connoître les avantages, pour pouvoir s'y soustraire par les mêmes moyens qu'on l'auroit pu avant qu'elle ne fût établie. Tous les raisonnemens, toutes les hypothèses, toutes les conjectures échouoient contre l'évidence des calculs du fisc. On jugea que, ne pouvant le convaincre, il falloit le rendre odieux. Le cabildo de Caracas assura que l'administration malversoit dans la préparation du tabac. Le syndic général D. Louis-Lopez Mendez provoqua, au commencement de décembre 1794, une information sur la mauvaise qualité des tabacs qui se vendoient dans les bureaux. Vingt-six témoins furent entendus, tous affirmèrent que le tabac de la régie étoit très-mauvais et nuisible à la santé.

La guerre, dit-on, obligea de laisser les choses dans cet état; mais la paix d'Amiens, qui l'a terminée, ne leur a imprimé aucun nouveau mouvement. En attendant, le tabac se cultive à la Terre-Ferme, par les seuls particuliers qui en ont la permission du directeur de la régie ou de ses préposés, et seulement dans l'étendue désignée par l'administration. Le tabac est livré au roi par les cultivateurs, et il leur est payé, suivant sa qualité, aux prix portés au chapitre VII, article *Tabac*. La régie le vend dans les bureaux, savoir :

Tout le tabac en rame, sans distinction de qualité, c'est-à-dire celui qu'elle a payé 11 piastres fortes le quintal, comme celui qu'elle n'a payé que 3, à raison de (le quintal). . . . . 50 p. f.
Le jus du tabac moo et urao. 100
chimoo. 200
Tabac en poudre fine, qui vient de la Havane. 500
Le tabac rapé. 200

Je doute que, dans l'histoire fiscale, il se trouve un impôt qui ait fait d'aussi rapides progrès que la vente exclusive du tabac dans les provinces de Caracas. Dans les huit derniers mois de 1779, époque de son établissement, elle ne laissa net

que 77,139 piastres fortes; en 1781, 154,235 $\frac{1}{2}$; en 1782, 300,519; en 1788, 368,922; en 1791, 405,103; en 1793, 526,353, et en 1802, 724,430. Ces sommes ne proviennent précisément pas du seul tabac qui se consomme dans les provinces de la direction de Caracas, dont le district est le même que celui de l'intendant, mais de tout celui qui se récolte dans les plantations de l'administration. Quoique la consommation du tabac soit très-forte chez les Espagnols, car il n'y a personne qui ne fume, elle laisse annuellement un excédant considérable, que la régie vend à des étrangers avec lesquels elle passe des marchés. On paie le tabac en marchandises sèches ou en noirs, à raison de 20 à 22 piastres fortes le quintal de première qualité.

Avant la guerre, terminée par le traité d'Amiens, l'administration espagnole envoyoit à Amsterdam tout le tabac qui formoit l'excédant de la consommation des provinces. On l'y vendoit pour le compte du roi, et l'on en faisoit passer les fonds en Espagne. Tout annonce qu'on reprendra la même voie, aussitôt que les marchés existans en ce moment (1804) par contrat, seront remplis, à moins que la guerre n'oblige à les renouveler.

Tous les fonds provenant du tabac consom-

mé dans les provinces, ou exporté, doivent être envoyés en Espagne, et versés au trésor de la métropole. Mais lorsque le produit des droits locaux ne peut pas couvrir entièrement les dépenses, l'administration du tabac remplit le déficit, et le surplus est envoyé en Espagne.

Pour ne point priver les provinces du numéraire, on ne le fait point passer en espèces. On le donne par parties de 15, 20, 30 et 50,000 piastres fortes, à des Espagnols domiciliés dans les provinces. Ils fournissent leurs lettres de change sur Cadix à six ou huit mois, et ils donnent caution à Caracas pour leur paiement. Avec cet argent ils achètent des denrées, et les envoient pour leur compte à Cadix où elles sont vendues. Sur leur produit on paie les lettres de change. Les bénéfices, ou les pertes de la spéculation sont pour les tireurs.

RESULTAT.

Il est rare que la totalité des droits locaux suffise pour payer les dépenses intérieures. Mais c'est surtout depuis 1796 que les impôts établis dans les provinces de Caracas laissent un plus grand déficit. Il y a même eu des années où tous les produits du tabac n'ont pas suffi pour établir la balance entre les recettes et les dépenses. En 1801, l'intendance de Caracas fut obligée

d'emprunter, des caisses de Santa-Fé, une somme de 200,000 piastres fortes qu'on envoya en or et par terre. Cependant l'équilibre se rétablit en ce moment, au moyen de 100 à 150,000 piastres fortes que la caisse du tabac fournit. Les droits dont la perception est la plus languissante, sont ceux des douanes. La seule douane de la Goayre faisoit une recette annuelle de 6 à 700,000 piastres fortes; aujourd'hui elle n'en fait pas le tiers. Quelle en est la cause? La diminution des productions territoriales.

Je pense ne pouvoir mieux terminer ce chapitre que par l'état des recettes et dépenses de ces provinces. On n'y comprend point les fonds provenant du tabac, parce qu'ils sont administrés séparément, et qu'ils ont leur caisse et leur destination particulières.

ÉTAT des recettes et dépenses dans tout le ressort de l'intendance de Caracas.

ANNÉES.	RECETTES LIQUIDES de toutes les contributions.	DEPENSES de toute ESPÉCE.	BALANCE favorable.	BALANCE défavorable.
	Piast. fort.	Piast. fort.	Piast. fort.	Piast. fort.
1793	1,312,188 $\frac{1}{4}$	1,503,583 $\frac{3}{8}$		191,365 $\frac{1}{8}$
1794	1,561,931	1,639,900		77,969
1795	1,443,056	1,549,874		106,817
1796	1,389,804	1,049,247	340,565	
1797	1,140,788	1,886,363		745,475

Nota. On n'a point compris dans cet État, ni la recette des bulles, qui monte annuellement à 26,000 piast. fort.; ni celles de la vente exclusive du tabac, qui s'élève, tous frais déduits, à 700,000 piast. fort. par an.

CHAPITRE X.

Description des villes.

Gouvernement de Venezuela. — Caracas. Ses prérogatives. Sa température. Sa météorologie. Sa situation. Ses eaux. Ses rues. Ses places publiques. Ses maisons. Ses édifices publics. Son évêché. Sa cathédrale. Églises et couvens. Pratiques religieuses. Costume religieux des femmes. Costumes de pénitence. Fêtes. Notre-Dame de Copa-Cobana. Notre-Dame de Soledad. Comédie. Jeux de Paume. Habitans. Blancs européens. Femmes. Esclaves domestiques. Affranchis. Université. Police. Mendicité. Communications avec l'intérieur. Avec l'Espagne. Négocians. — La Goayre. — Porto-Cavello. — Valence. — Maracay. — Tulmero. — Victoria. — Coro. — Corora. — Barquisimeto. — Tocuyo. — Goanare. — Araure. — Calabozo. — Saint-Jean-Baptiste del Pao. — Saint-Louis de Cura. — Saint-Sébastien de los Reyes. Saint-Philippe. — Nirgoa. — San-Carlos. — Gouvernement de Cumana. Cumana. — Cumanacoa. — Cariaco. — Barcelonne. — Conception del Pao. — Isle de la Marguerite. — Gouvernement de Maracaïbo. Maracaïbo. — Mérida. — Truxillo. — Gouvernement de Varinas. Varinas. — Saint-Jaïme. — San-Fernando d'Apure.

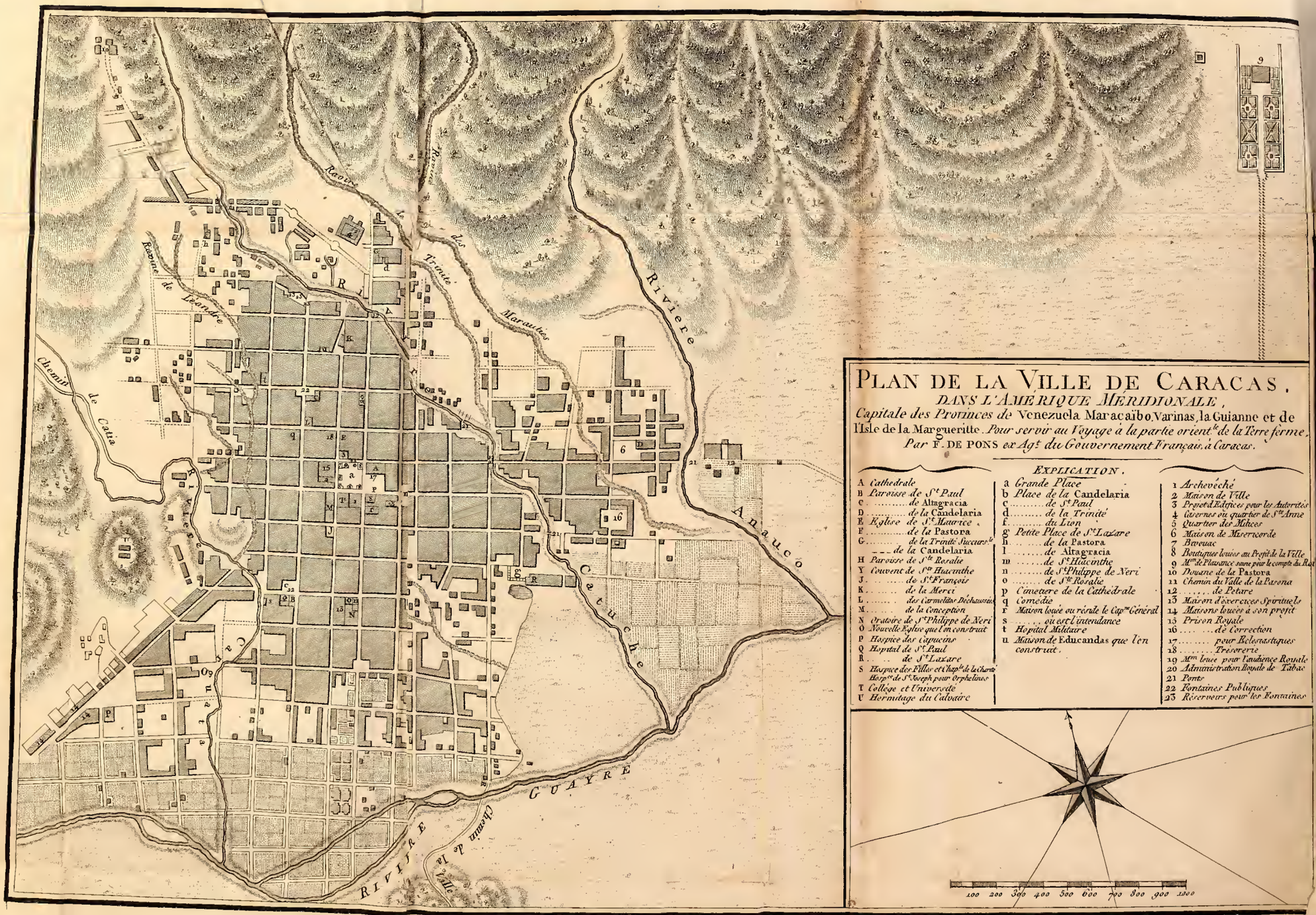
IL me paroît que, pour satisfaire, autant qu'il est en moi, la curiosité du lecteur, sur des pro-

vinces aussi inconnues jusqu'ici du monde politique que les parties de la Chine les plus interdites aux étrangers, il convient que j'ajoute aux notions générales que contiennent les chapitres précédens, des notions particulières, qui seront comme le développement de tout ce que je n'ai pu que tracer sur les mœurs, sur les institutions politiques, et sur la situation et l'importance des villes.

L'uniformité de caractère et d'usages ne laissera pas apercevoir des différences bien sensibles entre les habitudes d'une ville et celles d'une autre. Il suffiroit peut-être de décrire la capitale d'où partent le ton, les modes, les innovations, pour faire juger ce que doivent être les villes secondaires; cependant il y a des nuances formées par la différence des sites et des proproductions, qu'il est de mon devoir de recueillir.

Cette description se fera par gouvernemens, afin que le lecteur puisse connoître leur composition et leur importance. Les honneurs de la primauté étant à tous égards dus à la province de Venezuela, nous commencerons par elle, et par la capitale de ces pays immenses.

RPJCB



PLAN DE LA VILLE DE CARACAS,

DANS L'AMERIQUE MERIDIONALE,

Capitale des Provinces de Venezuela Maracaïbo, Varinas, la Guianne et de l'Isle de la Marguerite. *Pour servir au Voyage à la partie orient.le de la Terre ferme,*

Par F. DE PONS *ex Agt du Gouvernement Français, à Caracas.*

EXPLICATION.

A *Cathedrale*
B *Paroisse de S.t Paul*
C ..... de Altagracia
D ..... de la Candelaria
E *Eglise de S.t Maurice*
F ..... de la Pastora
G ..... de la Trinité Succurs.le
___ de la Candelaria
H *Paroisse de S.te Rosalie*
Y *Couvent de S.te Hiacinthe*
J ..... de S.t François
K ..... de la Merci
L ..... des Carmelites Déchaussés
M ..... de la Conception
N *Oratoire de S.t Philippe de Neri*
O *Nouvelle Eglise que l'on construit*
P *Hospice des Capucins*
Q *Hopital de S.t Paul*
R ..... de S.t Lazare
S *Hospice des Filles et Chap.le de la Charité*
Hosp.ce de S.t Joseph pour Orphelines
T *Collége et Universde*
U *Hermitage du Calvaire*

a *Grande Place*
b *Place de la* Candelaria
c ..... de S.t Paul
d ..... de la Trinité
f ..... du Lion
g *Petite Place de S.t Lazare*
h ..... de la Pastora
l ..... de Altagracia
m ..... de S.t Hiacinthe
n ..... de S.t Philippe de Neri
o ..... de S.te Rosalie
p *Cimetiere de la Cathedrale*
q *Comedie*
r *Maison louée ou réside le Cap.ne Général*
s ..... ou est l'intendance
t *Hopital Militaire*
u *Maison de* Educandas *que l'on construit.*

1 *Archevéché*
2 *Maison de Ville*
3 *Projetté Edifices pour les Autorités*
4 *Citernes où quartier de S.te Anne*
5 *Quartier des Milices*
6 *Maison de Misericorde*
7 *Baraques*
8 *Boutiques louées au Profit de la Ville*
9 *M.on de Plaisance tenue pour le compte du Roi*
10 *Douane de la Pastora*
11 *Chemin du Valle de la Pasona*
12 ..... de Petare
13 *Maison d'exercices Spirituels*
14 *Maisons louées à son profit*
15 *Prison Royale*
16 ..... de Correction
17 ..... pour Ecclesiastiques
18 ..... Tresorerie
19 *M.on louée pour l'audience Royale*
20 *Administration Royale de Tabac*
21 *Ponts*
22 *Fontaines Publiques*
23 *Réservoirs pour les Fontaines*

100 200 300 400 500 600 700 800 900 1200

J. B. Tardieu Sc

GOUVERNEMENT DE VENEZUELA.

Caracas.

Cette ville, située à 10 degrés 31 minutes de atitude nord, et à 69 degrés 3 minutes de lon-gitude occidentale du méridien de Paris, a été ondée par Diego Losada, en 1567; quarante-ept ans après Cumana, trente neuf après Coro, rente-trois après Barcelonne, et quinze après Barquisimeto.

Ses prérogatives.

Elle est la capitale, non-seulement de la pro-vince de Venezuela, mais encore de cette im-mense étendue de terrain occupée par les gou-vernemens de Maracaïbo, Varinas, Guiane, Cu-mana, et l'île de la Marguerite, puisqu'elle est le siége tant de la capitainerie générale, dont l'autorité politique et militaire s'étend sur toutes ces provinces, que de l'audience royale, de l'in-tendance et du consulat, dont les arrondisse-mens sont les mêmes que celui du capitaine général.

Sa température.

Sa température ne correspond pas du tout à sa latitude; car, au lieu de chaleurs insuppora-bles qui sembleroient devoir régner à cette

proximité de l'équateur, on y jouit au contraire d'un printemps presque continuel. Elle doit cette faveur à son élévation, qui est de quatre cent soixante toises au-dessus du niveau de la mer.

Il ne se passe cependant pas de jour où le soleil n'essaie d'y faire valoir des droits qu'il exerce sur toutes les régions situées à la même latitude; mais la situation topographique de Caracas les lui dispute avec avantage. De ces transitions de la chaleur de la zone torride à la fraîcheur des zones tempérées, résultent de fréquentes maladies, dont les plus communes sont des rhumes, que les Espagnols appellent *catarros*.

Sa météorologie.

Etat du thermomètre de Farenheit à Caracas.

Dans l'hiver.

Généralement,	à 6 heures du matin. . .	58
	à 2 h. de l'après-midi. .	73
	à 10 h. du soir.	68
	le *maximum*.	76
	le *minimum*.	52

Dans l'été.

Généralement,	à 6 heures du matin. . .	72
	à 2 h. de l'après-midi. .	79
	à 10 h. du soir.	75

le *maximum*. 85
le *minimum*. 69

Humidité selon l'hydromètre de Duluc.

Généralement. 47
le *maximum*. 58
le *minimum*. 37

Marées atmosphériques.

Le mercure qui monte dans les parties les plus méridionales de l'Europe, et dans les variations de l'atmosphère jusqu'à onze lignes du pouce de Paris, ne monte à la partie orientale de la Terre-Ferme que deux lignes.

On observe à Caracas, dans toutes les saisons, quatre petites marées atmosphériques par vingt-quatre heures, deux de jour et deux de nuit.

Bleu de ciel, selon le cyanomètre de Seaussure.

Généralement. 18

Gaz oxigène et nitrogène.

Sur cent parties, vingt-huit d'oxigène, et soixante-douze de nitrogène.

le *maximum* du premier est. 29
le *minimum*. . . . . $27\frac{1}{2}$

Déclinaison magnétique.

Le 27 septembrre 1799. . . . . 4° 38' 45"

Inclinaison du pôle.

Généralement. . . . . 43 $\frac{52}{100}$

Oscillations du pendule.

En quinze minutes douze cent soixante-dix oscillations.

Sa situation.

La ville de Caracas est bâtie dans une vallée de quatre lieues, dont la direction est de l'est à l'ouest, et entre les montagnes de cette grande chaîne qui côtoie la mer depuis Coro jusqu'à Cumana. Elle est comme dans un bassin de cette même chaîne : car elle a des montagnes d'une égale hauteur au nord et au sud. Elle est adossée aux premières, et à peu de distance des secondes.

L'emplacement de la ville est de deux mille pas carrés. Il est resté tel que la nature l'a disposé. L'art n'a rien fait pour en niveler le sol, ni pour diminuer ses irrégularités. Aussi y a-t-il très-peu de points dans la ville où l'on ne soit obligé de monter ou de descendre. La pente est surtout décidée du nord au sud. Elle est de soixante-quinze toises depuis la porte de la Pastora au

nord, jusqu'à la rivière Goayre qui borne la ville au sud.

Ses eaux.

Elle jouit des eaux de quatre petites rivières. La première, qu'on appelle Goayre, la borne entièrement dans la partie méridionale, sans pénétrer dans la ville. Quoiqu'elle ne soit pas assez considérable pour lui donner la qualification de rivière, elle l'est cependant assez pour en mériter une plus honorable que celle de ruisseau.

La seconde, qui porte le nom d'Anauco, baigne la ville dans la partie orientale. Le point où elle en approche le plus, est la Candelaria, où on lui a fait un beau pont qui facilite la communication avec la vallée de Chacao.

La troisième est le Caroata. Elle coule à travers les rochers et dans un lit formé par des falaises. Son cours est du nord au sud, dans toute la partie occidentale de la ville. Elle la sépare même du quartier qu'on appelle Saint-Jean. Les deux parties de la ville sont unies par un pont de pierre assez solidement construit, mais dont la régularité n'approche pas de celle du pont de la Candelaria.

La quatrième s'appelle Catucho. La ville lui doit l'eau d'une infinité de fontaines publiques et particulières qui ne coulent qu'aux dépens de

cette rivière. Cependant les habitans de Caracas, insensibles à ses bienfaits, la laissent couler dans le même lit que les siècles lui ont creusé, et au milieu des difformités que les eaux pluviales lui ont occasionnées; car les cinq ponts de communication, dont on l'a couverte, sont plutôt dus à la nécessité qui en demanderoit même davantage, qu'à l'ornement qui exigeroit que la main de l'homme réparât les ravages du temps, dont cette rivière porte la désagréable empreinte dans toute la longueur de la ville qu'elle traverse.

Ces quatre rivières, après avoir servi à tous les usages domestiques de la ville, se réunissent en un seul lit, traversent la vallée de Chacao, couverte de fruits, de vivres et de denrées commerçiales; enfin, confondant leurs eaux avec celles du Tuy, elles se jettent, sous ce nom, dans l'Océan, à douze lieues à l'est du cap Codera.

Ses rues.

Les rues de Caracas, comme celles de toutes les villes modernes, sont tirées au cordeau, d'environ vingt pieds de large, pavées, percées aux quatre points cardinaux, et à la distance d'environ trois cents pieds l'une de l'autre. C'est la seule régularité, la seule symétrie qu'on remarque dans cette grande ville, qui d'ailleurs est bien bâtie.

Ses places publiques.

Il n'y a que trois places publiques qui méritent ce nom, encore ne sont-elles pas exemptes de difformités. La grande place, qu'on appelle *plaça Mayor*, qui devroit être la plus régulière, est masquée par des baraques bâties dans l'équerre ouest et sud, qu'on loue à des marchands au profit de la ville; et, pour le misérable prix qu'on en retire, on prive l'œil d'une perspective que rien ne peut compenser. Cette place occupe le même espace qu'un des emplacemens de la ville qu'on appelle *Quadras*, c'est-à-dire d'environ trois cents pieds carrés. Elle est bien pavée, et c'est là que se tient le marché de toutes les provisions. Légumes, fruits, viandes, salaisons, poisson, volaille, gibier, pain, perroquets, singes, paresseux, oiseaux, tout s'y vend. L'église cathédrale, située à la partie orientale de la place, n'a avec elle aucun rapport symétrique. Cette place a deux entrées de chaque côté.

La seconde place est celle de la Candelaria, entourée assez régulièrement d'une claire-voie en fer sur une maçonnerie d'inégale hauteur. La place, quoique non pavée, a un sol d'argile mêlé de sable, qui lui convient aussi bien que le meilleur pavé; et, dans l'ensemble, elle ne laisse

pas que de présenter un coup d'œil agréable. Elle ne doit rien aux édifices qui l'entourent. Il n'y en a aucun propre à fixer l'attention. La seule église de la Candelaria lui sert d'ornement. Quoiqu'il n'y ait pas un parfait accord géométrique entr'elles, l'église a une façade qui divertit la vue et qui ne tourne pas du tout au détriment de la place.

La troisième est celle de Saint-Paul; elle n'a, pour toute régularité que la forme carrée, et pour tout ornement qu'une fontaine au milieu. L'église de Saint-Paul est à l'angle sud-est de la place, avec laquelle elle n'a d'autre concordance que de former une partie de son carré. Cette place n'est ni pavée ni unie.

Les autres places sont : 1.° celle de la Trinité, qui n'en a pas même la forme, et dont le terrain est tellement inégal que l'œil n'y aperçoit qu'un espace plutôt destiné à transmettre à la postérité l'insouciance que le bon goût des citadins.

2.° Celle de Saint-Hyacinthe où est le couvent des Dominicains. Elle est bordée à l'ouest par le pavé d'une rue et traversée par une autre qui ne laissent pas même présumer qu'on ait eu l'intention d'en faire une place.

3.° Celle de Saint-Lazare, qui est une espèce

d'enclos devant l'église de ce nom, située au sud-est de la ville. Elle a le mérite d'être assez propre; mais si éloignée du centre de la ville, qu'elle ne paroît pas en faire partie.

4.° La place de la Pastora qui, avec les masures qui l'entourent et l'église même pour l'ornement de laquelle elle a dû être faite, n'offre que le triste aspect de monumens abandonnés à la voracité du temps.

4.° La place de Saint-Jean est spacieuse, mais irrégulière, non pavée et seulement bordée dans sa partie occidentale par un alignement de maisons de moyenne construction. C'est là qu'on exerce les milices à cheval.

Ses maisons.

Les maisons des particuliers sont belles et bien bâties. Il y en a beaucoup à étage dans l'intérieur de la ville et d'une fort belle apparence. Quelques-unes sont en briques; mais la plus gande partie est en maçonnerie faite par encaissement, à peu près à la manière des Romains et comme on le pratique encore aujourd'hui pour bâtir dans les marais, dans la mer, etc., d'après la méthode publiée par M. Tardif, en 1757.

On fait une espèce de caisson sans fond avec

des planches de la longueur de cinq pieds sur trois de haut, qui devient le moule du pan de muraille qu'on élève. La partie sur laquelle on bâtit, sert de fond à ce caisson, soutenu par un échafaud qu'on déplace à chaque pan qu'on ajoute à la muraille. On met dans cette forme et l'on pile à chaque couche un mortier appelé dans le pays *tapia*. Il y en a de deux espèces : la première, à laquelle on donne la qualification pompeuse de *tapia real*, est un mortier fait avec du sable de rivière et de la chaux. On y mêle souvent des cailloux ou des petites pierres. La seconde est du sable et de la terre avec très-peu de chaux. On devine facilement, par la combinaison des matières, quelle est celle qui dure davantage. Cependant l'une et l'autre acquièrent, par le moyen du pilon, une consistance qui brave pendant long-temps les inclémences des saisons et les années. Ces maisons, une fois crépies et blanchies, figurent tout aussi bien que si elles étoient de pierre de taille. Les combles sont pointus ou à deux égouts. La charpente en est bien liée, fort élégante et d'un bois excellent que le pays fournit abondamment. La couverture est en tuiles courbes.

Les maisons des principaux de la ville sont, en général, proprement, même richement meublées.

On y voit de belles glaces ; de beaux rideaux de damas cramoisi aux croisées et aux portes de l'intérieur ; des chaises et des sophas de bois dont le siége, couvert de cuir ou de damas, est fourré en crin, ouvrés gothiquement, mais surchargés de dorure ; des lits dont les dossiers fort élevés ne laissent voir que de l'or, couverts de belles courte-pointes de damas, et de plusieurs oreillers de plumes recouverts de belles mousselines garnies de dentelles. Il n'y a cependant guère qu'un lit de cette magnificence dans chaque grande maison, et c'est d'ordinaire le lit nuptial qui n'est plus qu'un lit de parade.

L'œil se promène aussi sur des tables à pieds dorés ; sur des commodes où le doreur à épuisé les ressources de son art ; sur de beaux lustres suspendus dans le principal appartement ; sur des corniches qui paroissent avoir été trempées dans l'or ; sur de superbes tapis qui couvrent au moins toute la partie de la salle où sont les siéges d'honneur ; car les meubles sont disposés dans les salles de manière que le sopha, qui fait partie essentielle de l'ameublement, est situé à l'un des bouts avec des chaises assorties à droite et à gauche et vis-à-vis le lit principal de la maison placé à l'autre extrémité de la salle, dans une chambre dont la porte est ouverte, à moins qu'il

ne soit dans une alcôve également ouverte, et à côté des siéges d'honneur.

Ces sortes d'appartemens, toujours très-propres et très-ornés, sont comme interdits à ceux qui habitent la maison. On ne les ouvre, à quelqu'exception près, qu'en l'honneur de ceux qui viennent remplir les doux devoirs de l'amitié ou le fastidieux cérémonial de l'étiquette.

Ses édifices publics.

La ville de Caracas ne possède d'autres édifices publics que ceux qui sont dédiés à la religion. Le capitaine général, l'audience royale, l'intendant et tous les tribunaux occupent des maisons louées. L'hôpital même de la troupe est dans une maison particulière. La *contadorie* ou trésorerie est le seul bâtiment appartenant au roi, et sa construction est bien loin d'annoncer la majesté de son maître.

Il n'en est pas de même des casernes : elles sont neuves, belles, élégamment bâties, et situées dans un local où la vue plonge sur la ville. Elles sont à étage et à double cour. Elles peuvent commodément loger deux mille hommes. Elles sont occupées par la seule troupe de ligne. Les milices ont leur caserne, c'est-à-dire, la maison qui leur en sert, dans la partie opposée de la ville.

C'est dommage que le sol n'ait pas été nivelé à deux ou trois cents pas aux environs des nouvelles casernes, et qu'on ne les ait pas entourées d'un mur de deux pieds de hauteur surmonté d'un grillage en fer. Cette opération, peu coûteuse, procureroit à la ville une promenade agréable, et à la troupe un emplacement commode pour la manœuvre et l'exercice. En ajoutant 12 ou 15,000 piastres fortes aux 240,000 qu'a coûté ce bâtiment, qui ne sert d'ornement à rien et que ses environs déparent, on lui donneroit une perspective qui en doubleroit l'agrément et l'utilité.

Archevêché.

Caracas est le siége de l'archevêché de Venezuela, dont le diocèse a une étendue considérable. Il est borné par la mer au nord, depuis la rivière Unare jusqu'à la juridiction de Coro; à l'est, par la province de Cumana; au sud, par l'Orenoque; et à l'ouest, par l'évêché de Mérida. J'ai déjà dit qu'il a été érigé en archevêché, en 1803.

Le revenu annuel de l'archevêque dépend de l'abondance des récoltes et du prix des denrées sur lesquelles se perçoit la dîme. Nous avons vu qu'elle se partage entre l'archevêque, le chapitre, le roi et les ministres de la religion. Le quart,

revenant au prélat, montoit, année commune, avant la guerre terminée par le traité d'Amiens, à 60,000 piastres fortes. La décadence des cultures empêchera que de long-temps les revenus épiscopaux ne montent à pareille somme. L'archevêque ne jouit même pas de la totalité du quart des dîmes. Le roi s'est réservé la disposition du tiers de ce quart, sur lequel il assigne des pensions.

Le siége de cet archevêché fut établi à Coro, en 1532, parce que c'est par là, comme il a été dit, que la province de Venezuela commença à se peupler d'Européens. Sa translation à Caracas, en 1636, sans faire une partie bien importante de l'histoire, se fit d'une manière assez singulière pour ne pas la passer sous silence.

A l'aridité naturelle des environs de Coro, qui ne laisse produire à la terre que peu de fruits et presque pas de denrées, vint se joindre une sécheresse telle qu'on n'en avoit jamais éprouvé. La disette devint bientôt extrême. Les vivres manquèrent totalement, et la famine commença ses ravages.

Le prélat Boxorques, autant sans doute pour fuir une terre à laquelle la providence refusoit ses bienfaits, que pour se soustraire à des jeûnes non commandés par l'église, partit de Coro, et

fut fixer sa résidence, en 1613, à Caracas. A peine y fut-il arrivé, qu'il détermina le gouverneur à appuyer de son côté la demande qu'il fit au roi de transférer la cathédrale de Coro à Caracas, comme son prédécesseur Alcega l'avoit sollicité. Il trouva, dans la transmigration d'Abraham de la stérile Chaldée dans la fertile terre de Chanaan, des motifs suffisans pour justifier ce changement de résidence, que les circonstances rendoient encore plus nécessaire et plus pressant que celui du patriarche.

L'évêque comptoit d'autant plus sur le succès, qu'il écrivit, le 4 juin 1613, au chapitre de Coro de venir immédiatement à Caracas avec les esclaves, les ornemens, etc., appartenant à la cathédrale. Le doyen, séduit par l'évêque, étoit de cet avis; mais le chantre et le trésorier s'y opposèrent. Aussitôt que le cabildo de Coro en fut instruit, il se présenta au chapitre pour protester contre toute démarche pareille. Il lui notifia la cédule du 19 mai 1589, par laquelle le roi défendoit au gouverneur de consentir à cette translation. On rendit compte de tout au roi, qui rejeta la demande du prélat.

En 1635, l'évêque Agurto de la Mata, éclairé par l'expérience, prit mieux ses mesures pour consommer l'œuvre de la translation de la cathé-

drale de Coro à Caracas. Comme il étoit déjà au lieu de la nouvelle résidence, il ne fit qu'écrire au chapitre de se rendre à Caracas. Le doyen vint sans perte de temps, sous prétexte d'une permission pour vaquer à des affaires ecclésiastiques. Le chantre et le trésorier restèrent un peu plus de temps pour trouver l'occasion d'enlever, à l'insçu des habitans de Coro, tout ce qui appartenoit à l'église. Ils y réussirent, et arrivèrent au commencement de 1636.

On en rendit sur-le-champ compte au roi, qui n'auroit pas approuvé cette translation si on la lui eût demandée; mais, une fois effectuée, il ne lui restoit d'autre acte de souveraineté à exercer, que de l'approuver, et il l'approuva le 16 novembre 1636.

Le saint père, qui ne peut vouloir dans les Indes occidentales, que ce que le roi d'Espagne veut, confirma sans hésiter la translation du siége épiscopal de Venezuela; et, depuis cette époque, l'église mère de la province a été fixée à Caracas, et servie par des ministres dont l'âge avancé des uns, l'embonpoint des autres et les vertus de tous prouvent qu'ils ont en effet rencontré un lieu également propre au salut de l'âme et à la conservation du corps.

Les habitans de Coro réclamèrent à l'audien-

ce de Santo-Domingo où ils furent déboutés. Ils firent, avec la même inutilité, appel au conseil des Indes. Leurs instances contribuèrent même à faire rendre, le 20 juin 1639, une cédule royale confirmant définitivement la translation que celle du 16 novembre 1636 n'avoit approuvée que provisoirement.

Cathédrale.

L'église cathédrale n'a droit à être décrite que par le rang qu'elle occupe dans la hiérarchie des temples. On est tout étonné de voir qu'une ville aussi peuplée que Caracas, où la religion chrétienne est si honorée, ne possède pas une cathédrale qui réponde mieux à l'importance de l'évêché et à la grandeur de la ville. Ce n'est pas que l'intérieur ne soit décoré par de belles tapisseries et des dorures, que les habits sacerdotaux et les vases sacrés n'annoncent la suprématie du temple auquel ils appartiennent; mais sa construction, son architecture, ses dimensions et sa distribution, n'ont rien d'auguste, rien d'imposant, rien de régulier.

Elle a environ deux cent cinquante pieds de long sur soixante-quinze de large. Elle est basse et soutenue dans l'intérieur par vingt-quatre piliers sur quatre rangs dans la longueur. Les deux rangs du centre forment la nef, large de vingt-

cinq pieds, et les deux autres divisent les bas côtés, à la distance de douze pieds et demi chacun; de sorte que la nef seule a la largeur des deux bas côtés qui se trouvent à droite et à gauche. Le maître-autel, au lieu d'être à la romaine, est adossé au mur. Le chœur occupe la moitié de la nef; et la distribution de ce temple est telle qu'elle ne permet pas à plus de quatre cents personnes de voir les célébrans à quelqu'autel qu'ils officient. L'extérieur ne doit rien au goût ni à l'habileté de l'ouvrier. Il n'y a que le clocher qui, sans avoir reçu aucun embellissement de l'art, a du moins le mérite de la hardiesse, que la cathédrale est bien loin d'avoir. La seule horloge qu'il y ait à Caracas, est dans ce clocher; elle sonne les quarts d'heure, et divise assez exactement le temps.

L'humble architecture du premier temple de Caracas, tient cependant à une cause que l'honneur des habitans exige que je rapporte. Le siége épiscopal ayant été transféré de Coro à Caracas, en 1636, il ne dut pas y avoir jusqu'alors de cathédrale dans cette ville; et, lorsqu'on commençoit déjà à exécuter le projet d'un superbe temple, un fort tremblement de terre, survenu le 11 juin 1641, à huit heures trois quarts du matin, et qui causa beaucoup de dé-

gâts dans la ville, fut regardé comme un avis de la providence de rendre cet édifice plus propre à résister à ces sortes de catastrophes qu'à captiver l'admiration des curieux. Dès lors on ne pensa plus ou, pour mieux dire, on renonça à la magnificence pour ne lui donner que de la solidité. Mais, la nature n'ayant plus fait de ces sortes d'écarts à Caracas, on y a repris le projet de bâtir une belle cathédrale.

Églises et couvens.

Il y a à Caracas cinq paroisses : la cathédrale, Sainte-Rosalie, Saint-Paul, la *Candelaria* ou la Chandeleur, et Alta-Gracia ; trois couvens de religieux : les Franciscains ou Cordeliers, les Dominicains et Mercenaires ; une maison d'oratoriens ; un hospice de capucins ; deux couvens de religieuses, l'un de la Conception, l'autre des Carmelites ; une maison d'*Educandas* ou de Filles d'Éducation ; trois églises : Saint-Maurice, la Trinité et la *Divina Pastora*, que les Espagnols appellent *Ermitas*, parce qu'elles ne sont point paroisses, et qu'elles n'appartiennent ni à des couvens ni à des hôpitaux. Ces sortes d'églises doivent toujours leur existence et leur entretien à la pieuse libéralité des fidèles du quartier où elles sont placées. Chacune d'elles a une con-

frerie qui règle les dépenses et les cérémonies, et recueille les aumônes ; il y a un aumônier attaché à chacune et plusieurs habitués. Deux hôpitaux sont destinés, l'un aux hommes, l'autre aux femmes ; enfin, on y voit un hospice pour les lépreux, et une église dépendante du séminaire.

En général, les églises de Caracas sont bien bâties. Celle qui les surpasse toutes, est la paroissiale d'Alta-Gracia, dont l'édifice feroit honneur aux premières villes de France. Le droit que la vertu et la bienfaisance ont à l'admiration et à l'estime publiques, me fait un devoir de publier que les hommes de couleur libres, voisins de cette église, l'ont construite et ornée à leurs frais, aidés de quelques contributions des blancs. Celle de la Candelaria doit son élévation et sa solidité aux insulaires des Canaries résidant dans son quartier.

Après ces deux églises, l'architecture veut qu'on cite celles des trois couvens de religieux, qui sont bâties sur le même plan, seulement exécuté avec un peu plus de soin dans l'intérieur de l'église des Franciscains, et à l'intérieur de celle de la Mercy. Elles ont de particulier, chacune au-devant de la porte principale et sur l'alignement de la rue, un parvis entouré d'un mur

qui, en face de la porte de l'église, s'élève de manière à en dérober la vue. La raison qu'on m'en a donnée, est l'obligation que la décence impose de ne point exposer à l'irrévérence des passans le sanctuaire, ni la célébration des mystères. Celle de Saint-Philippe de Néri, ou des Oratoriens, qui n'a que la grandeur d'une chapelle ordinaire, va être remplacée par une grande église que l'on bâtit actuellement du produit des libéralités d'une dame de Caracas.

Toutes les églises sont très-propres, et surchargées de dorures, depuis le bas des autels jusqu'aux lambris. Les auteurs qui, comme Robertson, ont tant vanté leurs richesses, ne se sont sûrement pas formé cette idée d'après celles de Caracas, à moins qu'ils n'aient pris tout ce qui est doré pour de l'or massif; car, sans cela, il est impossible de se rendre raison de leur erreur. Les églises ont tout ce qui convient à la décence du culte; mais il n'y a ni profusion, ni somptuosité. Le linge, les dentelles, les tapisseries, les vêtemens des vierges et des saints, lorsqu'on les promène processionnellement, ou qu'on les expose pendant l'octave de leur fête, et les ornemens des ministres, ont dû coûter beaucoup d'argent; mais, dès que ces objets sont mis en œuvre, il cessent de représenter aucune valeur

effective, et ne peuvent plus être regardés comme des richesses. Il n'y a que l'or, l'argent et les diamans, qui conservent une valeur intrinsèque ; et ces matières n'y sont pas, il s'en faut, abondantes. On en peut juger par le fréquent déplacement de quelques grands chandéliers d'argent que la cathédrale possède, et qu'on prête aux autres églises dans les grandes fêtes qu'on y célèbre.

Pratiques religieuses.

Le peuple de Caracas, comme tout le peuple espagnol, s'enorgueillit d'être chrétien, et il a raison ; mais il se trompe, en croyant qu'on ne peut l'être sans mettre la même ostentation dans la pratique de la religion. L'humilité de la créature est sans doute bien plus agréable à Dieu que le faste. La charité, ou l'amour de Dieu et du prochain : voilà ce qui constitue l'homme chrétien et l'homme citoyen. Mais j'oublie que je ne suis qu'historien et non théologien, qu'observateur et non réformateur. Traite qui voudra ces questions inépuisables ; pour moi, je rentre dans le sentier qui conduit à mon but.

Les Espagnols sont très-assidus aux offices divins, c'est-à-dire à la messe, les jours d'obligation, aux sermons et aux processions ; car on

croira difficilement qu'ils ne mettent point les vêpres au nombre des exercices de religion, comme on fait en France, même en Espagne.

Les hommes vont à l'église à peu près dans le même costume que nous y allons. Il faut cependant qu'ils soient en habit ou couverts d'un manteau ou d'une redingotte. Ni le rang ni la couleur ne dispensent point de l'un de ces trois costumes.

Costumes religieux des femmes.

Le costume des femmes riches ou pauvres, surtout des blanches, doit rigoureusement être noir. Cet habillement consiste en une jupe et une mante noires. Les seules esclaves sont tenues d'avoir la mante blanche.

Cet usage religieux avoit sans doute pour objet, en imposant au sexe l'obligation du voile, de bannir du temple de la divinité le luxe scandaleux, la coquetterie séductrice, les désirs impurs, les regards lascifs; et, en établissant l'uniformité du costume et de la couleur, de rappeler aux fidèles l'égalité qui existe devant Dieu, et d'empêcher que la richesse, la naissance, la condition ne pussent profaner la sainteté du lieu par ces distinctions toujours affligeantes pour ceux qui joignent l'indigence à une naissance

obscure. Mais cette sage institution, comme toutes celles qui sortent des mains des hommes, en passant au travers des siècles, s'est corrompue avec les mœurs et n'a rien conservé de sa pureté primitive que la couleur qui est restée noire.

L'habillement qui, dans le principe, dut être le même pour toutes les femmes et d'une étoffe très-économique, est devenu le plus recherché, le plus coûteux. Les mantes de gaze que portent les femmes, laissent voir tous leurs traits et leur fraîcheur à l'œil avide de ces tableaux. Cet habillement purement religieux, puisque son principal usage est pour les offices divins, fait en soie ou en velours enrichi des plus belles blondes, coûte souvent de 400 à 800 piastres fortes. Celles qui rougissent d'afficher la pauvreté par des vêtemens moins riches, se livrent à toutes sortes de privations pour rivaliser avec les autres. Les plus impatientes préfèrent à la voie lente et quelquefois impraticable de l'économie, des moyens plus prompts mais moins honnêtes. Eh! combien de fois ce costume de la pudeur et de la modestie ne devient-il pas le prix des charmes et de la condescendance ! Cet habit, en quelque sorte la livrée de la providence, n'est cependant pas si rigoureux qu'il ne reçoive des exceptions.

Costumes de pénitence.

Plusieurs femmes, pour détourner la vengeance céleste dont elles se croient menacées soit dans des maladies dangereuses ou dans d'autres cas, font vœu d'assister aux cérémonies religieuses, pendant un temps proportionné à l'imminence du danger ou à l'importance de la demande, sous un habit emblématique de la puissance qu'elles ont appelée à leur secours: de sorte que, si elles ont invoqué Notre-Dame de la Merci, elles portent un habit, à quelque différence près, de cet ordre, du moins de la même couleur et de la même étoffe. Celles qui doivent la faveur demandée à Notre-Dame des Sept-Douleurs, portent l'habit noir avec un cœur d'étoffe rouge sur le côté gauche. La reconnoissance que l'on doit à Notre-Dame du Mont-Carmel se témoigne par un habit violet avec un médaillon sur le côté gauche. Lorsqu'on s'est adressé à saint François, on porte un habit de son ordre, dont la couleur dans l'Amérique espagnole est bleue, etc., etc.

Celles qui n'ont aucun moyen de se procurer les vêtemens d'église particuliers à leur sexe, sont obligées d'aller aux messes qui se disent avant le jour, qu'on appelle *missas de madrugada.*

Elles ne se disent à ces heures que pour la commodité et le bénéfice spirituel de ceux qui manquent d'habits assez décens pour entrer dans les églises pendant le jour.

Fêtes.

Les Espagnols ne connoissent d'autres fêtes que celles qui se trouvent dans le calendrier romain. Elles sont si multipliées à Caracas, qu'il y a bien peu de jours dans l'année où l'on ne fasse la fête de quelque saint ou de quelque vierge, dans l'une des églises qui y sont situées. Ce qui les multiplie à l'infini, c'est que chaque fête est précédée d'une neuvaine, qui n'est consacrée qu'aux prières; et suivie d'une octave, pendant laquelle les fidèles du quartier et même du reste de la ville joignent aux prières des amusemens publics, comme des feux d'artifice, de la musique, des bals, etc.; mais jamais les plaisirs de ces fêtes ne s'étendent jusqu'à la table. Les festins qui, d'après même leur étimologie, doivent être l'âme des fêtes et le sont en effet chez tous les autres peuples, sont comme inconnus aux Espagnols. Ce peuple est sobre jusque dans le délire du plaisir!

Les actes les plus éclatans de ces fêtes sont les processions du saint que l'on célèbre. On les

fait toujours les après-midi. Le saint, de hauteur naturelle, est richement habillé. Il est porté sur une table très-bien décorée, et suivi ou précédé de quelqu'autre saint de la même église moins somptueusement costumé. Beaucoup de bannières et de croix ouvrent la marche. Les hommes vont sur deux lignes. Les principaux ont chacun un cierge à la main ; puis viennent la musique, le clergé, les autorités civiles, et enfin les femmes contenues par une barrière de baïonnettes. Le cortége est toujours très-nombreux. Toutes les fenêtres des rues par où la procession passe, sont garnies de tentures flottantes qui donnent à tout le quartier un air de fête qui réjouit. Les croisées sont garnies de femmes qui s'y rendent de toutes les parties de la ville pour jouir de cet agréable spectacle.

La dévotion principale et presqu'exclusive des Espagnols est à la Sainte-Vierge. Ils l'ont dans toutes les églises sous des dénominations différentes, et chacune d'elles s'y est établie d'une manière plus ou moins miraculeuse; il en est surtout deux assez remarquables par la singularité de leur inauguration, pour que je partage avec la tradition le soin d'en conserver la mémoire.

Notre-Dame de Copa Cobana.

La première est Notre-Dame de Copa Cobana. Un Indien, dit la tradition, se promenant dans les rues de Caracas, ôta son chapeau; il en vit tomber un demi-réal dont la grandeur est à peu près celle de nos demi-francs. Fort étonné de cette trouvaille, il court vite au premier cabaret et l'emploie en eau-de-vie. Il sort et va s'asseoir au coin d'une rue où il a occasion d'ôter de nouveau son chapeau; il en tombe encore un demi-réal. Plus étonné que la première fois, il le dépense également en eau-de-vie. Un moment après il ôte pour la troisième fois son chapeau, et un autre demi-réal, ou le même, tombe à terre. Il le ramasse, l'examine et y observe la figure d'une Vierge. Il place cette pièce précieuse dans un scapulaire qu'il pend à son cou et sous sa chemise. Quelque temps après il assassine un homme. On l'arrête, on l'incarcère, et on le condamne à être pendu. Le bourreau vient lui mettre la corde au cou; elle casse. Il en met une plus forte; elle casse de même. Alors l'Indien déclare que ce miracle s'opère par la vertu de Notre-Dame de Copa Cobana. Il demande qu'on lui ôte son scapulaire, et l'on y trouve en effet le demi-réal qui étoit déjà aussi grand

qu'une piastre forte, et la figure de la Vierge étoit triste et suante.

L'Indien demanda qu'on la déposât à l'église de Saint-Paul, et qu'on eût recours à elle pour tout ce qu'on voudroit obtenir du ciel. Cela fut exécuté, et l'Indien pendu. Le cabildo ou municipalité de Caracas décida qu'on adresseroit à cette Vierge les vœux que la sécheresse rendroit nécessaires pour faire pleuvoir. En effet, chaque fois que les pluies n'arrivent pas à point nommé, on va processionnellement chercher Notre-Dame de Copa Cobana à Saint-Paul, et on la porte à la cathédrale, où elle reste deux jours bien fêtée. On la reporte avec la même solennité à Saint-Paul. L'archevêque, le chapitre, tous les curés, tous les prêtres, les moines de tous les couvens, le capitaine général, l'audience royale et le cabildo assistent à ces deux processions. Sans attaquer le fond du miracle, je dois dire que la tradition n'est pas exacte dans tous ses points; car cette Vierge, qui devroit se trouver sur la piastre forte est représentée par une petite figure de bois de la longueur de sept à huit pouces, qu'on couvre d'or et de bijoux, et qu'on porte dans une chasse. Comment ce qui étoit d'argent se trouve-t-il de bois ? et ce qui étoit médaille se trouve-t-il statue ? Il y a

quelque cause que bien des vieilles femmes doivent savoir, mais que je n'ai pas pu éclaircir.

Notre-Dame de la Soledad.

La seconde Vierge qui se trouve à Caracas par un miracle, est Notre-Dame de la Soledad. Une femme riche de Caracas, possédant des biens sur la côte, entre Porto-Cavello et la Goayre, avoit demandé en Espagne un exemplaire de Notre-Dame de la Soledad qu'on vénère à Madrid, dans une chapelle qui lui est dédiée. Un jour, se promenant au bord de la mer, elle voit sur la plage une grande caisse sur laquelle elle trouve son adresse. Emerveillée de cette aventure, elle fait porter la caisse sur son habitation. On l'ouvre, et une superbe statue de Notre-Dame de la Soledad frappe les yeux de tous les assistans. On se prosterne. On crie au miracle, et l'on n'adresse plus ni vœux ni prières qu'à cette Vierge. Quelques jours après, arrive au port de la Goayre, le bâtiment sur lequel devoit venir d'Espagne la Vierge demandée. Le capitaine se rend auprès de la dame, lui remet la lettre d'envoi, puis, fondant en larmes, il déclare qu'ayant éprouvé en mer un coup de temps affreux, on avoit été obligé, pour alléger le bâtiment, de jeter à la mer tout ce qui s'étoit trouvé sous

la main, et que malheureusement la caisse où étoit la Vierge de la Soledad avoit fait partie des effets jetés. On rapprocha les dates, et l'on vérifia que la Vierge de la Soledad s'étoit trouvée sur la plage le même jour du coup de temps. On cria de nouveau au miracle. La nouvelle s'en répandit de toutes parts, et le crédit de Notre-Dame de la Soledad s'établit d'une manière indestructible. La dame de Caracas la légua, à sa mort, au couvent des franciscains, où elle est priée, invoquée dans tous les cas d'où l'on ne croit pouvoir sortir que par son intercession.

Comédie.

Le seul des amusemens publics à Caracas est la comédie, qu'on ne joue que les jours de fête, et dont le prix d'entrée qui n'est que d'un réal, à peu près 60 centimes, indique assez et la bonté des acteurs et la beauté et la commodité du lieu. Toutes les pièces, en elles-mêmes très-mauvaises, sont, de plus, pitoyablement jouées. La déclamation de ce théâtre, qui ne vaut pas le chariot de Thespis, est une espèce de balbutiement monotone, assez ressemblant au ton sur lequel un enfant de dix ans récite sa leçon mal étudiée. Point de grâce, point d'action, point d'inflexion de voix, point de geste naturel; en

un mot, rien de ce qui constitue l'acteur d'un théâtre ordinaire. Les comédiens de Caracas peuvent être comparés à ces farceurs qui courent les foires, vivant plutôt des produits de la pitié que du plaisir qu'ils donnent.

Il n'y aura personne qui ne croie, d'après ce tableau, qu'un pareil spectacle doit être désert, ou du moins uniquement fréquenté par la partie du peuple qui n'a ni goût, ni éducation. Mon devoir est de détruire cette erreur, et d'annoncer que riches et pauvres, vieux et jeunes, nobles et roturiers, gouvernans et gouvernés, tous fréquentent assiduement cette comédie. Le seul problème que je n'ai pas pu résoudre de toutes mes observations à Caracas, est l'indifférence des habitans de cette ville qui, d'ailleurs, ont du goût et beaucoup d'instruction, sur un point aussi essentiel des amusemens publics.

Le blâme d'une pareille négligence tombe à plomb sur les autorités locales, à la surveillance et à la sollicitude desquelles est confié le soin des embellissemens publics, et de la récréation du peuple. La ville de Caracas est assez importante, tant par sa population que par le commerce qui s'y fait, pour avoir une comédie dont l'édifice orne la ville, et dont les acteurs ne soient pas des automates.

La comédie est d'autant plus digne de fixer l'attention du magistrat, qu'elle fait une partie très-essentielle de l'instruction publique. Elle ne fait que rétrécir les idées, qu'enchaîner l'esprit, qu'abaisser l'âme, qu'entretenir ou faire naître la pusillanimité, lorsqu'elle est jouée dans des taudis par des hommes sans talent, dont la langue semble plutôt obéir aux loix de la mécanique, qu'à l'impulsion du sentiment.

La comédie est dangereuse, lorsque les pièces qu'on représente sont obscènes et immorales; lorsque l'intrigue est grossière; que la vertu y est tournée en dérision; que l'autorité paternelle y est ridiculisée; que les lois y sont baffouées; que la lâcheté y triomphe. Elle n'est alors que l'école du vice et de la corruption.

La comédie pour être véritablement utile, ne doit admettre que des pièces où l'astuce, la mauvaise foi, la séduction, n'aient que des succès très éphémères; où le sot orgueil, la folle vanité, et le hideux mensonge, finissent toujours par céder les honneurs des suffrages à la modestie et à la franchise; où le vrai courage, la loyauté et la bienfaisance soient mis au rang des premières vertus; où le respect filial et la tendresse paternelle captivent l'admiration publique; où le travail et l'industrie soient honorés;

où la calomnie inspire de l'horreur, et la médisance du mépris, etc., etc.

Mais, quelque sagement que soient combinées les pièces de théâtre, le fruit qu'on en doit retirer dépend autant de la manière dont elles sont jouées, que de leur composition. La meilleure pièce, débitée froidement et sans l'observation des règles que prescrit l'art, ne fait pas plus d'impression sur les spectateurs, que des vêpres psalmodiées n'en font sur des chrétiens à dévotion tiède.

Il faut que l'acteur soit bien pénétré de son rôle pour le jouer avec succès. Il faut que son âme soit pleine des sentimens de la pièce, pour les faire passer dans celle du spectateur; car il est impossible de bien faire sentir aux autres ce qu'on ne sent pas soi-même. Sans l'aisance et la précision des gestes, sans les justes inflexions de la voix, sans la netteté de la prononciation, il est plus agréable et plus utile de lire la pièce, que de la voir représenter.

Mais un spectacle établi sur les principes qui viennent d'être décrits, est une vraie école de mœurs, où le cœur se forme en acquérant de l'amour pour la vertu, et de l'horreur pour le vice; un cours de langue nationale, où chacun apprend à fixer ses idées sur la vraie acception

des mots; un modèle de déclamation, où tous ceux qui se destinent au barreau ou à l'église, peuvent apprendre à remuer les passions, et à s'ouvrir le chemin des cœurs, par la puissance irrésistible de l'art oratoire.

Sous ces rapports, une bonne comédie est une des institutions les plus utiles qu'une ville puisse se donner. Elle est pour la jeunesse un objet d'amusement et d'instruction; pour la vieillesse, un objet de récréation; et, selon que le magistrat lui donne une sage direction, elle peut contribuer à concilier à la loi le respect et à l'autorité publique l'obéissance qui leur sont dus.

Habitans de Caracas! si jamais ces courtes réflexions vous parviennent, recevez-les comme le tribut de ma reconnoissance pour l'air que vous m'avez permis de respirer chez vous!

Jeux de paume.

Puisque j'en suis à la description des amusemens publics de Caracas, je dois parler de trois jeux de paume à la main et au battoir. L'un est situé à l'extrémité méridionale de la ville, près de la rivière Goayre; le second, dans la partie orientale, non loin de la rivière Catucho; le troisième, aussi à l'est, à un demi-quart de lieue de la ville.

Les Biscayens ont introduit ce jeu, et l'ont abandonné aux gens du pays qui en observent exactement les règles, et qui, sans développer une adresse aussi admirable que celle des Basques, le jouent cependant assez bien pour divertir les amateurs qui assistent à leurs parties. Très-peu de blancs jouent à la paume, et le plus souvent c'est au battoir.

Quelques billards en mauvais état, disséminés dans la ville, et que presque personne ne fréquente, forment, en quelque sorte, le complément des amusemens de Caracas.

On se tromperoit pourtant si l'on inféroit de cette pénurie d'amusemens que les Espagnols ne sont pas joueurs; cette passion les domine beaucoup plus que nous. On peut même dire qu'ils sont téméraires au jeu. La perte ni le gain n'obtiennent d'eux aucun mouvement d'impatience ni de plaisir. Les sensations de la bonne ou mauvaise fortune se concentrent dans leur âme. A proprement parler, ce n'est qu'au jeu qu'ils semblent mettre peu de prix à l'argent. Les gros joueurs ont eu, jusqu'en 1800, la police pour ennemie. Ils étoient obligés de tromper sa vigilance, en changeant souvent le point de leur réunion, et en n'admettant dans le secret que ceux qui étoient de la partie. Mais, depuis

trois ou quatre ans, il n'y a que les misérables qui soient surveillés, incarcérés et condamnés à l'amende pour cause de jeu par la police. Les gens au-dessus du commun ont la tacite faculté de se ruiner réciproquement au jeu, sans que le magistrat s'en formalise.

S'il y avoit à Caracas des promenades publiques, des lycées, des cabinets de littérature, des cafés, ce seroit sans doute le moment de les faire connoître. Mais, à la honte de cette grande ville, je suis forcé d'annoncer qu'on n'y connoît aucun de ces objets caractéristiques des progrès de la civilisation. Chaque Espagnol vit chez soi comme dans une prison. Il n'en sort que pour aller à l'église, ou pour remplir les fonctions de son état. Il ne cherche pas même à adoucir les rigueurs de la retraite par des jeux de commerce; car il n'aime que le jeu qui écrase, et non le jeu qui amuse.

Habitans.

La ville de Caracas contient, suivant les recensemens curiaux de 1802, trente-un mille deux cent trente-quatre âmes; mais, d'après la remarque consignée sur ces recensemens au chapitre III, il y a de quarante-un à quarante-deux mille personnes. Cette population se divise en blancs, en esclaves, en affranchis et en très-peu

d'Indiens. Les premiers forment à peu près le quart du total; les esclaves un tiers; les Indiens une vingtième partie, et les affranchis le reste.

Dans la population blanche, il y a six *titulos de Castilla*, trois marquis et trois comtes. Tous les blancs prétendent être nobles; il y en a à peu près un tiers que l'on reconnoît pour tels sur l'étiquette du sac. A proprement parler, un blanc espagnol n'y passe pour roturier que lorsqu'il est pauvre.

Tous les blancs sont ou cultivateurs ou négocians, ou militaires, ou prêtres, ou moines, ou dans les finances, ou dans les tribunaux. Aucun n'exerce de métier ni d'art mécanique. Un blanc espagnol, surtout créole, quelque pauvre qu'il soit, se croiroit déshonoré s'il devoit sa subsistance à la sueur de son front, ou aux durillons de ses mains. Il souffre la faim, la soif, les intempéries du temps avec une stoïcité admirable, que lui donne la seule pensée de la fatigue. Rien, selon lui, ne dégrade autant l'homme que le travail. Il croit qu'on ne peut conserver sa dignité, et faire honneur à ses aïeux, que la plume à la main, l'épée au côté, ou le bréviaire sous les yeux. Le chapitre III contenant tous les renseignemens que l'on peut désirer sur les créoles, il suffit d'y renvoyer le lecteur.

Blancs européens.

Les Européens qui sont dans cette ville, siége de toutes les autorités, forment, pour le moins, deux classes bien distinctes :

La première comprend ceux qui viennent d'Espagne avec des emplois. L'abus qu'ils font ordinairement du fruit de leurs longues sollicitations, ne contribue pas peu aux murmures des créoles, qui regardent comme une injustice tout emploi donné à autre qu'à eux. Le luxe de ces employés, venant aussi lutter contre celui des créoles auxquels les facultés manquent pour soutenir le défi, présente assez fréquemment l'image de la fable du bœuf et de la grenouille. Si l'assaut se bornoit aux connoissances acquises, le champ de bataille resteroit indubitablement aux créoles ; car, en général, les envoyés d'Europe trouvent en Amérique des gens plus instruits qu'eux-mêmes. Les créoles, comme je l'ai déjà dit, ont beaucoup de dispositions naturelles. Ils aiment les sciences, et sont susceptibles de beaucoup d'application. On y voit de grands théologiens et de forts bons avocats. Si l'on n'y voit pas d'aussi grands économistes, c'est parce que tout ce qui n'est pas droit canon ou droit civil est banni de leurs écoles.

La seconde classe des Européens qui passent à Caracas, se compose de ceux que l'industrie et le désir de faire fortune y attirent. La province de Catalogne et la Biscaye sont celles qui en fournissent le plus. Ils ont à peu près un égal degré d'industrie; mais le Biscayen, sans se fatiguer autant, dirige mieux la sienne. Il est plus hardi dans le commerce, plus constant dans l'agriculture que le Catalan, qui le surpasse peut-être en travail, mais qui n'a pas des vues aussi étendues, des idées aussi développées. Le premier n'est jamais effrayé par la grandeur ni par les dangers de la spéculation. Il donne beaucoup au hasard et à la gloire du succès. Le second agit avec plus de réserve. Il n'entreprend que ce qui est facile et ce qu'il juge proportionné à ses forces et à ses moyens. La culture n'entre jamais, ou bien rarement, dans ses projets de fortune. Son esprit est purement mercantile. L'un et l'autre se distinguent entre les autres citoyens par leur bonne foi dans leurs transactions, et par leur exactitude dans les paiemens.

Les Espagnols des îles Canaries, que le besoin, plutôt que l'ambition, fait sortir de leurs pays natal pour s'établir à Caracas, y apportent la même industrie que les Catalans et les Biscayens. Leur génie les assimile plus à ces der-

niers qu'aux premiers. Au résultat, les uns et les autres sont des citoyens utiles, comme le sont tous ceux qui cherchent à gagner leur subsistance par des voies honnêtes, et qui se font honneur de prouver, par l'exemple, que l'homme est né pour le travail.

Femmes.

La ville de Caracas a pour ornement un sexe charmant, doux, sensible, séduisant. On y voit peu de blondes; mais, avec des cheveux d'un noir de jais, les femmes y ont des teints d'albâtre. Leurs yeux, gros et bien fendus, parlent d'une manière expressive ce langage qui est de tous les pays, sans être de tous les âges. L'incarnat de leurs lèvres nuance agréablement la blancheur de leur peau, et concourt à former cet ensemble qu'on appelle beauté. C'est dommage que leur taille ne corresponde pas à la régularité de leur figure. On en voit peu au-dessus de la taille moyenne, beaucoup au-dessous. On perdroit son temps si l'on cherchoit des pieds mignons. Comme elles passent une grande partie de leur vie aux fenêtres, on diroit que la nature n'a voulu embellir que la partie du corps qu'elles exposent le plus à la vue. Leur parure est assez élégante. Elles mettent une espèce de vanité à être prises pour Françoises; mais, quelque

conformité qu'il y ait par le costume, il y en a trop peu par le port, la démarche et les grâces, pour que l'illusion se soutienne.

La ville de Caracas a fait fort peu pour l'éducation des hommes, rien pour celle des femmes. Aucune école n'est destinée aux filles. Elles n'apprennent donc que ce que leurs parens leur enseignent : ce qui se borne à beaucoup de prières, à lire mal et à écrire plus mal encore : il n'y a que des jeunes gens enflammés par l'amour, qui puissent lire leur griffonage. Elles n'ont point de maître de danse, ni de dessin, ni même de musique. Tout ce qu'elles en apprennent se réduit à jouer par routine quelques airs sur la guitarre et sur le forte-piano. Il y en a fort peu qui aient les premières notions de la musique. Malgré ce défaut d'éducation, les femmes de Caracas savent passablement allier les manières sociales avec les manières honnêtes, et l'art de la coquetterie avec la modestie de leur sexe.

Ce tableau ne convient qu'aux femmes dont les maris ou les parens jouissent de quelque fortune, ou exercent des emplois lucratifs ; car la partie du sexe blanc à Caracas que le sort condamne à se procurer la vie, ne connoît guère d'autre moyen d'exister, que celui de provoquer les passions, pour gagner quelque chose en les

satisfaisant. Plus de deux cents malheureuses passent le jour, couvertes de haillons, dans le fond des masures qu'elles ont le soin de tenir fermées, et ne sortent que la nuit, pour tirer du vice la grossière subsistance du lendemain. Leur costume est une jupe et mante blanches, avec un chapeau de carton couvert de taffetas, auquel est attachée une aigrette de fleurs artificielles et de faux clinquant. Souvent le même vêtement sert alternativement, et dans la même nuit, à deux ou trois de ces êtres immoraux, que la paresse retient dans cette vie crapuleuse. Ce moyen est ordinairement accompagné, ou du moins toujours suivi, de celui de demander l'aumône. Ce dernier devient le seul, aussitôt que l'âge, les infirmités ne permettent plus de compter sur les produits du libertinage.

Esclaves domestiques.

La classe des esclaves domestiques est considérable à Caracas. On ne s'y croit riche qu'en proportion du nombre d'esclaves qu'on a chez soi. Il faut qu'il y ait dans une maison quatre fois plus de domestiques que les travaux n'en exigent : sans quoi, c'est une mesquinerie qui annonce la pauvreté, que l'on cache le mieux que l'on peut. Telle femme blanche va les

jours d'obligation à la messe avec deux négresses ou mulâtresses esclaves à sa suite, qui n'a pas un capital équivalent en autre propriété. Celles qui sont notoirement riches, se font suivre par quatre ou cinq servantes; et il en reste autant pour chaque blanche de la même maison, qui va à une autre église. Il y a des maisons à Caracas de douze et quinze servantes, sans compter les valets au service des hommes. Le moyen infaillible de diminuer le préjudice que fait aux travaux de la campagne cette espèce de luxe, seroit d'imposer, sur chaque domestique superflu, un droit assez fort pour en faire réduire le nombre. Si la vanité préféroit de le payer, plutôt que de céder, son produit, employé à quelqu'établissement public, dédommageroit la société de la privation de leur travail.

Affranchis.

Il est probable qu'il n'y a pas une ville dans toutes les Indes occidentales où il y ait autant d'affranchis ou descendans d'affranchis, proportionnellement aux autres classes, qu'à Caracas.

Ils y exercent tous les métiers que les blancs dédaignent. Tout ce qui est charpentier, menuisier, maçon, forgeron, serrurier, tailleur, cordonnier, orfévre, etc., est ou fut affranchi.

Ils n'excellent dans aucun de ces métiers, parce que, les apprenant machinalement, ils pèchent toujours par les principes. L'insouciance, d'ailleurs, qui leur est naturelle, éteint en eux cette émulation à laquelle les arts doivent tous leurs progrès. Cependant la charpenterie et la maçonnerie y sont assez régulières; mais la menuiserie y est encore dans son enfance. Tous ces artisans, comprimés par la nonchalance qui paroît plus particulière à leur espèce, mais générale au sol qu'ils habitent et à la nation à laquelle ils sont agrégés, travaillent fort peu, et, ce qui paroît en quelque sorte contradictoire, c'est qu'ils travaillent à beaucoup meilleur marché que les ouvriers européens. Ils n'existent qu'à la faveur de la plus grande sobriété et au milieu de toutes sortes de privations. En général, surchargés de famille, ils vivent entassés dans des mauvaises cases où ils n'ont pour tout lit qu'un cuir de bœuf, et pour nourriture, que des vivres du pays. Les exceptions sont fort rares.

Dans cet état de pauvreté, on ne peut leur demander aucun ouvrage qu'aussitôt ils n'exigent des avances. Le forgeron n'a jamais ni fer, ni charbon. Le charpentier n'a jamais du bois même pour une table. Il faut de l'argent pour en acheter. Tous ont toujours des besoins de

famille que celui qui commande l'ouvrage doit satisfaire. Il arrive qu'on commence par se lier avec l'ouvrier que l'on emploie, par se mettre dans sa dépendance. On ne peut plus menacer sa lenteur de s'adresser à un autre avec lequel, d'ailleurs, le même inconvénient auroit lieu. On n'a donc d'autre ressource que celle de le presser, de surveiller l'ouvrage, et, malgré tous ces soins, il y a toujours des maladies, des voyages, des fêtes qui poussent à bout la patience la plus froide. On est donc très-mal, ou, à coup sûr, très-lentement servi.

Il est facile d'apercevoir que cette torpeur dans les gens de métier ne provient que de leur aversion pour le travail. En effet, la plupart ne se rappellent qu'ils ont un métier, que lorsqu'ils sont pressés par la faim. La passion dominante de cette classe d'hommes est de passer leur vie à des exercices de religion. Ils forment exclusivement le corps des confréries. Il y a peu d'églises qui n'en aient une ou plusieurs, toutes composées de gens de couleur libres. Chacune a son uniforme, qui ne diffère de celui des autres que par la couleur. C'est une espèce de robe fermée comme un habit de moine, dont la couleur varie suivant la confrérie à laquelle on appartient. Il y en a de bleues, de rouges, de noires, etc.

Les confréries assistent aux processions et aux enterremens. Leurs membres marchent par ordre et précédés de leur bannière. Ils ne gagnent à tout cela que le plaisir de se faire voir sous un habit qu'ils croient imposant. Ils vont à toutes les églises ; mais ils en ont une à laquelle ils prodiguent des soins particuliers : c'est celle d'Alta-Gracia. Tout homme de couleur libre met une espèce d'ostentation à la parure, à la propreté et à la richesse de cette église. Tous les rosaires qui courent les rues, depuis l'entrée de la nuit jusqu'après neuf heures, sont aussi uniquement composés d'affranchis. Il n'y a pas d'exemple qu'aucun de ces hommes ait pensé à cultiver la terre.

Université.

L'éducation de la jeunesse de Caracas et de tout l'archevêché réside entièrement dans un collége et une université réunis. L'établissement du collége a précédé de plus de soixante ans celui de l'université. On le dut à la piété et aux soins de l'évêque Antoine Gonzales d'Acunna qui mourut en 1682. On n'y enseigna d'abord que le latin, et l'on n'y professa que la philosophie et la théologie.

L'accroissement que prit la ville de Caracas, fit naître l'idée de donner aux moyens de s'instrui-

re plus de latitude et des directions différentes. On demanda la fondation d'une université, que le pape accorda le 19 août 1722, et que Philippe V confirma. L'installation se fit le 11 août 1725. On rédigea des statuts qui furent approuvés par le roi le 4 mai 1727.

Depuis cette époque, et en vertu de ces titres, la ville de Caracas possède son université à laquelle, comme il vient d'être dit, est réuni le collége.

Ce double établissement a une école de lecture et d'écriture.

Trois écoles de latinité, dans l'une desquelles on professe la rhétorique.

Deux professeurs de philosophie, dont l'un est prêtre séculier ou laïque et l'autre dominicain.

Quatre professeurs de théologie : deux pour la scolastique, un pour la morale, et un autre pour la positive ou expositive. Ce dernier doit toujours être dominicain.

Un professeur de droit civil.

Un professeur de droit canon.

Un professeur de médecine.

L'université et le collége de Caracas n'ont qu'un capital de 47,748 piast. fort. 6 $\frac{1}{2}$ réaux, placé à intérêt, produisant annuellement 2,387 piast.

fort. 3 $\frac{1}{2}$ réaux. C'est avec cette somme qu'on paie les douze professeurs. On demanda, en 1804, au roi, un supplément qui probablement aura été accordé.

Tous les grades de bachelier, de licencié et de docteur se reçoivent à l'université. Le premier se donne par le recteur; les deux autres par le chancelier, qui est en même temps chanoine avec la qualité de maître d'école.

Le serment de chaque grade est de soutenir l'immaculée conception, de n'enseigner ni pratiquer le régicide ni le tyrannicide, et de défendre la doctrine de saint Thomas.

On comptoit au collége-université de Caracas, en 1802, soixante-quatre pensionnaires et quatre cent deux externes répartis comme suit :

Dans les basses classes, y compris la rhétorique.	202
En philosophie.	140
En théologie.	36
En droit canon et en droit civil.	55
En médecine.	11
A l'école de plein chant.	22
	466

C'est cette pépinière qui fournit à l'église des ministres, à la justice des magistrats, et au public des défenseurs.

Police.

Les Espagnols sont, de tous les peuples connus, ceux qui donnent le moins à faire à la police pour la tranquillité publique. La sobriété qui leur est naturelle, et plus encore leur caractère phlegmatique, rendent les rixes et les tumultes très-rares. Aussi n'y a-t-il jamais de bruit dans les rues de Caracas. Tout le monde y est silencieux, morne, grave. Trois ou quatre mille personnes sortent d'une église, sans faire plus de bruit que des tortues marchant sur du sable. Autant de François, gênés par le silence que commandent les offices divins, chercheroient, en sortant du temple, à se dédommager. Hommes, femmes, enfans, feroient, par leur gazouillement, un bruit qui seroit entendu de fort loin. Quatre fois plus d'Espagnols ne font pas entendre le bourdonnement d'un frelon.

Mais, si le magistrat n'a pas à craindre des délits bruyans, il s'en faut beaucoup que sa vigilance en doive être pour cela moins active. Les assassinats, les vols, les fraudes, les infidélités exigent de lui des démarches, des recherches, des mesures capables de mettre à l'épreuve le zèle le plus ardent, et en défaut la sagacité la plus pénétrante.

L'Espagnol n'est pas plus exempt, peut-être même l'est-il moins, qu'un autre, de cet esprit vindicatif d'autant plus dangereux qu'il ne cherche à porter ses coups que dans les ténèbres, et de cette rancune qui se couvre du voile de l'amitié pour mieux faire naître l'occasion de se satisfaire. Celui qui, par son rang dans la société, ne peut se venger que par ses mains, manifeste très-peu ou point de colère lorsqu'il reçoit l'offense; mais, dès ce moment, il épie l'occasion, qu'il laisse rarement échapper, de plonger le poignard dans le cœur de son nouvel ennemi, sauf à se réfugier dans une église privilégiée, afin que le tribunal ecclésiastique entreprenne de présenter, comme un malheureux hasard, le guet-apens le plus prémédité, et, comme un fait pardonnable, l'acte le plus digne de mort.

On reproche particulièrement cette habitude criminelle aux Espagnols de l'Andalousie. On m'a assuré à Caracas que ces sinistres événemens n'y ont lieu que depuis 1778, époque à laquelle la faculté de commercer avec les provinces de Venezuela, exclusivement accordée à la compagnie de Guipuscoa, s'étendit à presque tous les ports d'Espagne, et attira à Caracas beaucoup d'Espagnols de toutes les provinces, notamment de l'Andalousie.

Il est vrai que presque tous les assassinats qui ont lieu à Caracas, sont commis par des Européens. Ceux dont on peut accuser les créoles, sont aussi rares que les vols qu'on peut imputer aux premiers. Les blancs, ou prétendus blancs du pays, que la paresse et tous les vices qu'elle engendre, tiennent dans la crapule et l'abjection, et les affranchis qui trouvent trop pénible de vivre de leur travail, sont les seuls auxquels on peut reprocher tous les vols qui se font à Caracas.

Les fausses mesures, les faux poids, l'altération des denrées et des vivres, sont aussi des délits fréquens, parce qu'on les regarde moins comme des actes de friponnerie que comme des preuves d'une adresse dont on tire vanité.

Voilà sans doute de quoi occuper la police la plus vigilante. Beaucoup d'autres objets doivent également partager ses soins, comme l'approvisionnement de la ville qui, loin de faire l'éloge des magistrats qui en sont chargés, accuse au contraire leur négligence. Croira-t-on que la ville de Caracas, capitale des provinces qui pourroient fournir des bêtes à cornes à toutes les possessions étrangères de l'Amérique, manque elle-même plusieurs jours de l'année de viande de boucherie? La résidence d'un capitaine gé-

néral, le siége d'un archevêché, d'une audience royale, et des principaux tribunaux d'appel, une population de plus de quarante mille âmes, enfin une garnison de plus de mille hommes éprouvent la disette au milieu de l'abondance.

Si les ordures ne s'accumulent pas dans les rues, c'est grâce à la fréquence des pluies et non aux soins de la police; car on ne les nettoie qu'en l'honneur de quelque procession. Celles par où il n'en passe pas, sont couvertes d'une herbe connue sous le nom de chiendent de poule, *panicum dactylum* de Linnœus.

La mendicité est dans tous les pays du monde du ressort de la police; cependant elle paroît absolument étrangère à celle de Caracas. Les rues y sont pleines de pauvres des deux sexes, qui n'ont pour toute subsistance que les produits de l'aumône, et qui préfèrent ce moyen à celui du travail. La religion, très-mal interprétée sur cet article, interdit, suivant les Espagnols, tout examen sur les facultés que l'âge et la santé donnent au mendiant de se procurer la vie autrement qu'en tendant la main. Ils croient, ou du moins ils agissent comme s'ils croyoient que la recommandation de l'Évangile de faire l'aumône, est une invitation à la demander.

Dès qu'on embrasse cet état, on est sous la

protection, au lieu d'être sous la surveillance de la police. A chaque heure du jour, les maisons sont assaillies par des mendians. L'impotent et le robuste, le vieillard et le jeune, l'aveugle et le clairvoyant, tous ont un droit égal à la charité. On refuse ou l'on donne selon ses facultés, jamais selon le plus ou le moins de nécessité de celui qui demande.

L'étranger a d'abord beaucoup de peine à concilier l'esprit aveuglément charitable des Espagnols, avec le révoltant tableau qu'offrent pendant la nuit des pauvres couchés dans la rue, le long des murs des églises, de l'archevêché, etc., sans aucune garantie contre le serein, très-dangereux dans la zone torride, ni contre aucune autre intempérie du temps. On croit être dans un pays de barbares. Mais la chose bien examinée, on reconnoît que ce désordre vient au contraire d'un excès de piété. Ce qu'on prend pour des malheureux, ne sont que des mendians que les boissons enivrantes empêchent de choisir un meilleur asile, et qui évitent de coucher dans les hôpitaux, parce que les portes, fermées de bonne heure, les privent de ces momens précieux où ils consomment en tafia la recette de leur journée. La police connoît ces abus sans qu'elle puisse les réprimer

sous peine d'impiété. La livrée de la providence dont le mendiant est couvert, le dispense de toute règle, l'affranchit de toute censure, le rend inviolable.

Pour bien juger du nombre des mendians qui vaguent dans les rues, il ne faut que savoir que l'archevêque fait une aumône générale tous les samedis ; que chaque mendiant reçoit un demi-escalin ou la seizième partie d'une piastre forte, et qu'il passe à chacune de ces œuvres pies une somme de 75 à 76 piastres fortes : ce qui fait au moins douze cents mendians. Et dans cette liste ne sont point compris les pauvres honteux qui surpassent ce nombre, et auxquels le digne prélat D. François d'Ibarra, créole de Caracas, distribue secrètement ses revenus.

Une police bien administrée ne feroit-elle pas un judicieux triage de tous ceux qui mendient parce qu'ils ne peuvent pas gagner leur vie, et ne pourvoiroit-elle pas à leur subsistance dans des maisons destinées à cet effet? N'assigneroit-elle point aux autres un travail proportionné à leurs forces qui leur procureroit leur nourriture et quelqu'épargne ? Croit-on qu'obliger des hommes au travail, soit une œuvre moins agréable à Dieu que celle de les protéger dans le sein de l'oisiveté, où ils mènent

une vie remplie de vices qui offensent à la fois les mœurs, la religion et l'ordre public ? Tous ces abus disparoîtront sans doute par l'exécution des nouvelles lois municipales. Dieu veuille que les préjugés de l'habitude fassent place à la raison; et qu'enfin la ville de Caracas jouisse des bienfaits d'une sage administration d'où dépendent la sûreté, la concorde et le bonheur des citoyens!

La police de Caracas est dans beaucoup de mains, peut-être dans trop ; car la surveillance publique exige un point central où aboutissent toutes les plaintes, tous les renseignemens qui peuvent faire connoître au magistrat éclairé les mœurs de chaque individu sujet à son inspection. Par ce moyen, il est rarement trompé par des délations infidèles, par des rapports mensongers. D'ailleurs, ayant le fil des intrigues de tous les gens suspects, il dirige sans cesse ses soins et sa vigilance vers ce qui menace la tranquillité publique. Sous ces points de vue, dont nos grandes villes prouvent la justesse, le cabildo, composé de vingt-deux membres et secondé par des alcades de Barrio, qui sont des commissaires de police répartis dans la ville, seroit plus que suffisant pour manier les ressorts de la police. Mais la présence des autorités qui veulent partager les prérogatives du commandement, a

fait diviser toutes les matières de police entre le gouvernement, le lieutenant de gouverneur, et un membre de l'audience qui, sous le titre de juge de province, exerce pendant trois mois la police dans les objets qui n'exigent point de déplacement. Il arrive de là que le cabildo est dépouillé de sa juridiction naturelle, excepté dans des cas qui demandent des peines et des soins que les autres autorités regardent comme au-dessous d'elles.

Communications avec l'intérieur.

Caracas, centre de toutes les affaires politiques, judiciaires, fiscales, militaires, commerciales et religieuses de ses dépendances, l'est naturellement aussi de toutes les communications intérieures. La vaste étendue du pays et la modicité de sa population donnent la mesure de l'état où doivent être les chemins, et le fait ne dément pas du tout la conjoncture. Ils sont presque partout tracés, et rien de plus. Les bourbiers et les débordemens des rivières, sur lesquelles il n'y a ni ponts, ni bateaux de passage, rendent les chemins impraticables dans la saison des pluies : et dans aucun temps de l'année ils ne sont commodes. On y compte les distances par journées, et non par lieues : mais, d'après ma

propre expérience, j'estime que chaque journée est de dix lieues de deux mille pas géométriques chacune.

Les ordres que le gouvernement fait passer à plusieurs des villes de l'intérieur, y parviennent par des exprès, de même que tous les comptes qu'on lui rend ou les plaintes qu'on lui porte. Il ne part régulièrement et périodiquement des courriers de la capitale que pour Maracaïbo, Porto-Cavello, Santa-Fé, Cumana et la Guiane. Toutes les villes qui se trouvent sur le chemin de ces quatre chefs-lieux jouissent des avantages de la poste aux lettres.

Le courrier pour Maracaïbo part de Caracas tous les jeudis à six heures du soir. Il porte les lettres de la Victoria, Tulmero, Maracay, Valence, Saint-Philippe, Porto-Cavello et Coro. Il emploie vingt jours de Caracas à Maracaïbo. Il n'arrive de Maracaïbo à Caracas, que tous les quinze jours; mais de Porto-Cavello il arrive à Caracas tous les mardis.

Les six et vingt-deux de chaque mois, il part un courrier de Caracas pour Santa-Fé. Il porte la correspondance de San-Carlos, Guanare, Araure, Tocuyo, Barquisimeto, Varinas, Mérida, Carthagène, Sainte-Marthe, et le Pérou. Il arrive ou doit arriver à Caracas, les quatre et

vingt de chaque mois. Son voyage ordinaire de Caracas à Santa-Fé, est de quarante-deux jours.

Le courrier de Cumana et de la Guiane arrive à Caracas une fois le mois. Il avance ou il retarde, selon l'état des chemins et des rivières. Cinq jours après son arrivée à Caracas, il repart. La correspondance de la Guiane va de Barcelonne directement par un courrier; et celle de Cumana et la Marguerite va par un autre. Il arrive à sa destination en douze jours, et celui de la Guiane arrive à la sienne en trente jours.

Avec l'Espagne.

La correspondance officielle d'Espagne arrive tous les mois à Caracas. Un paquebot du roi part, dans les trois premiers jours de chaque mois, de la Corogne, touche aux îles Canaries, pour y laisser la correspondance de ces îles, puis se rend à la Havane, et dépose, en passant à Porto-Ricco, les paquets destinés tant pour cette île que pour le gouvernement de Caracas. On envoie sur-le-champ ces derniers par un des petits bâtimens consacrés à cette espèce de service.

En temps de guerre, le courrier d'Espagne, au lieu de toucher à Porto-Ricco, va déposer à Cumana les lettres de Caracas, et de ses dépen-

dances, porte à Carthagène celles du royaume de Santa-Fé, et va toujours aboutir à la Havane, d'où le départ pour l'Espagne est également périodique. Les réponses de Caracas, même officielles, s'envoient en Espagne par les bâtimens marchands qui s'expédient de la Goayre pour Cadix.

Négocians.

Le chapitre du commerce contenant tous les détails que le lecteur peut raisonnablement désirer sur celui qui se fait à Caracas, sa commodité et la mienne exigent que je l'y renvoie; mais il a le droit de me demander les noms des négocians qui le font en gros, tant pour leur compte qu'en commission; et c'est pour acquitter cette dette, que j'en place ici la liste.

Abazolo. (D. Bruno-Ignacio)
Aguerrebera. (D. Pedro-Ignacio)
Alzualde. (D. Geronimo)
Arambure. (D. Francisco)
Argos. (D. José-Joaquin de)
Arrizurieta. (D. Antonio)
Baraciarte. (D. Martin)
Barrera. (D. Miguel-Antonio)
Bolet. (D. Jayme)
Borges. (D. Tomas)
Carvallo. (D. Antonio)

Cortegoso. (D. José-Antonio)
Dias Flores. (D. Antonio)
Echenique. (D. Juan-José)
Eduardo. (D. Juan)
Eduardo. (D. Pedro)
Emazabel. (D. Joaquin)
Etchezuria. (D. Manuel)
Etchezuria. (D. Pablo)
Etchezuria. (D. Pedro)
Fornes. (D. Juan)
Garay. (D. José)
Garcia Jove. (D. Doaquin)
Garcia. (D. José Manuel)
Godayy Codina. (D. José)
Gonzales. (D. Salvador)
Galguera. (D. Juan Vicente)
Herrera. (D. Juan Pascual)
Itturalde. (D. Juan Francisco)
Itturalde. (D. Juan-Bantista)
Key Mûnos. (D. Fernando)
Landesta. (D. José)
Larrain. (D. Juan-Bernardo)
Linares. (D. Vicente)
Lizarraga. (D. Manuel de)
Llamosas. (D. José de Las)
Lopes Mendez. (D. Isidoro Antonio)
Marti. (D. Mariano)

Martines de Abia. (D. Félix)
Mayora. (D. Simon)
Olivert. (D. Juan)
Orea. (D. Telesforo)
Quintero. (D. Isidoro)
Ramirez. (D. Prospero)
Romero. (D. Antonio-José)
Savinon. (D. Nicolas)
Segura. (D. Joaquin)
Ugarte. (D. Juan-Ignacio)
Ugarte. (D. Simon)
Villa-Santa. (D. Felipe)
Zubieta. (D. Juan-Antonio)
Zulueta. (D. Francisco)

La Goayre.

Si le port de Caravalleda n'eût pas été abandonné par ses habitans, pour les motifs déjà rapportés au chapitre II, jamais la Goayre n'auroit été que le séjour de quelques pêcheurs et l'embarcadère de quelqu'habitation. La difficulté de rendre à Caravalleda sa population, fit songer à choisir un autre endroit pour servir de port à Caracas, et le sort tomba sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la Goayre. La navigation ne gagna pas à cet échange ; car la mer y est encore plus houleuse et plus incommode qu'elle

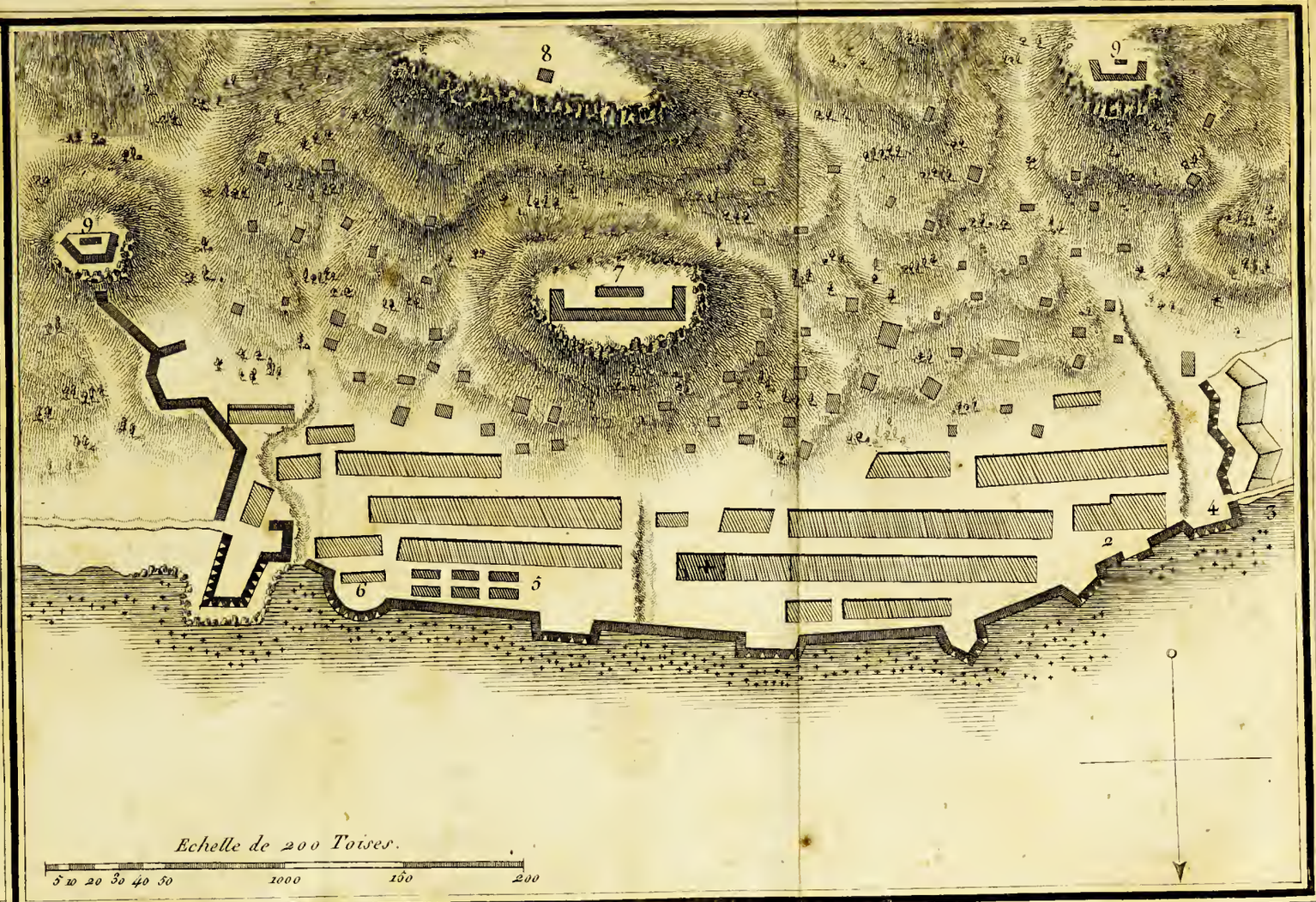
PLAN DU PORT DE LA GOAYRE.

Pour servir au Voyage à la partie Orientale de la Terre Ferme dans l'Amérique Merid.le

Par F. de Pons *ex-Agent du Gouvernement Français à Caracas.*

Explication.

1 *Eglise*
2 *Factorerie de l'ancienne Compagnie de Guipuscoa*
3 *Corp de Garde*
4 *la Calle*
5 *la Prison*
6 *la Batterie*
7 *Colorado*
8 *Vigie avec un Canon d'Alarme*
9 *Fortins*



J B Tardieu Sculp.t

RP.JCB

ne l'est nulle autre part. (*Voyez* ce que j'en ai dit page 159 du premier volume).

La ville, ou, suivant les Espagnols qui refusent le nom de ville à tous les endroits où il n'y a point de cabildo, le bourg de la Goayre est tellement emboîté dans des montagnes très-élevées, que les pierres qui s'en détachent lui causent souvent de sérieux dommages. Il n'a d'horizon visuel que celui que forme la mer au nord. Cela explique facilement la cause des grandes chaleurs qu'on y éprouve pendant neuf mois de l'année. Le thermomètre de Réaumur y monte habituellement de 25 à 28 degrés. Il ne se passe point d'année que les mois de juillet, août et septembre ne soient marqués par des fièvres putrides et malignes, suivies de la mort, qui, par préférence, moissonne les nouveaux venus d'Europe.

L'ordre et la division de la ville de la Goayre se ressentent des inégalités et de la réduction de l'emplacement qu'on lui a donné. Les rues y sont étroites, mal pavées et point alignées, et les maisons assez mesquinement bâties. Il n'y a de régulier et de curieux que les batteries qui la défendent. Le gouvernement n'a cherché à en faire qu'un poste militaire, et le commerce qu'un embarcadère pour la capitale.

Il y réside très-peu de négocians. Toutes les affaires se font à Caracas. Chaque négociant va à la Goayre pour y recevoir la cargaison qu'on lui adresse d'Europe ou qu'il achète. Dans l'un et l'autre cas, tous les objets venus en commission ou achetés, sont envoyés à Caracas pour y être vendus. Il ne reste à la Goayre que ce que le port peut consommer. Toutes les denrées s'achètent également et s'emmagasinent à Caracas, et ne vont à la Goayre que pour y être embarquées.

Le chemin entre ces deux villes est escarpé, mais bon en temps sec. Il devient pénible dans les pluies. On compte de la Goayre à Caracas cinq petites lieues que les mulets de charge font en cinq heures. La mule de selle les fait, sans sortir de son pas, en trois heures et demi. En partant de la Goayre, on monte, suivant les mesures prises par M. de Humboldt, environ six cent quatre-vingt-quatre toises, et l'on en descend deux cent trente-quatre pour arriver à Caracas. Il est rare que le voyageur traverse toute la montagne d'une traite. A l'élévation de cinq cent soixante-seize toises, on trouve une auberge que les Espagnols appellent *Venta*, où on laisse reposer sa monture, en se reposant soi-même.

L'eau que l'on boit à la Goayre provient d'une petite rivière, ou plutôt d'un ruisseau, dont la source est sur la montagne, à deux lieues de la mer. Cette eau, peu agréable à boire, parce qu'elle est toujours tiède, contracte, en passant sur des couches de salsepareille, une vertu antivénérienne qui ne tombe pas en pure perte.

La ville de la Goayre est gouvernée par un commandant de place qui est en même temps lieutenant de justice, c'est-à-dire, qui est investi du droit de juger en première instance toutes les affaires civiles, sauf l'appel à l'audience royale. Son obligation principale est de rendre compte chaque jour au capitaine général du mouvement de la rade. Il ne peut permettre à aucun étranger de se rendre à Caracas, sans en avoir préalablement la permission du capitaine général, laquelle s'accorde assez facilement, pour peu que les motifs qu'allègue le nouveau débarqué paroissent légitimes.

La garnison ordinaire de la place est d'une compagnie détachée du régiment de Caracas. En temps de guerre on la renforce d'autres troupes de ligne et des milices de Caracas.

Il y a à la Goayre une population de six mille personnes, dont cent trente sont employées sur des chaloupes canonières; sept cent onze for-

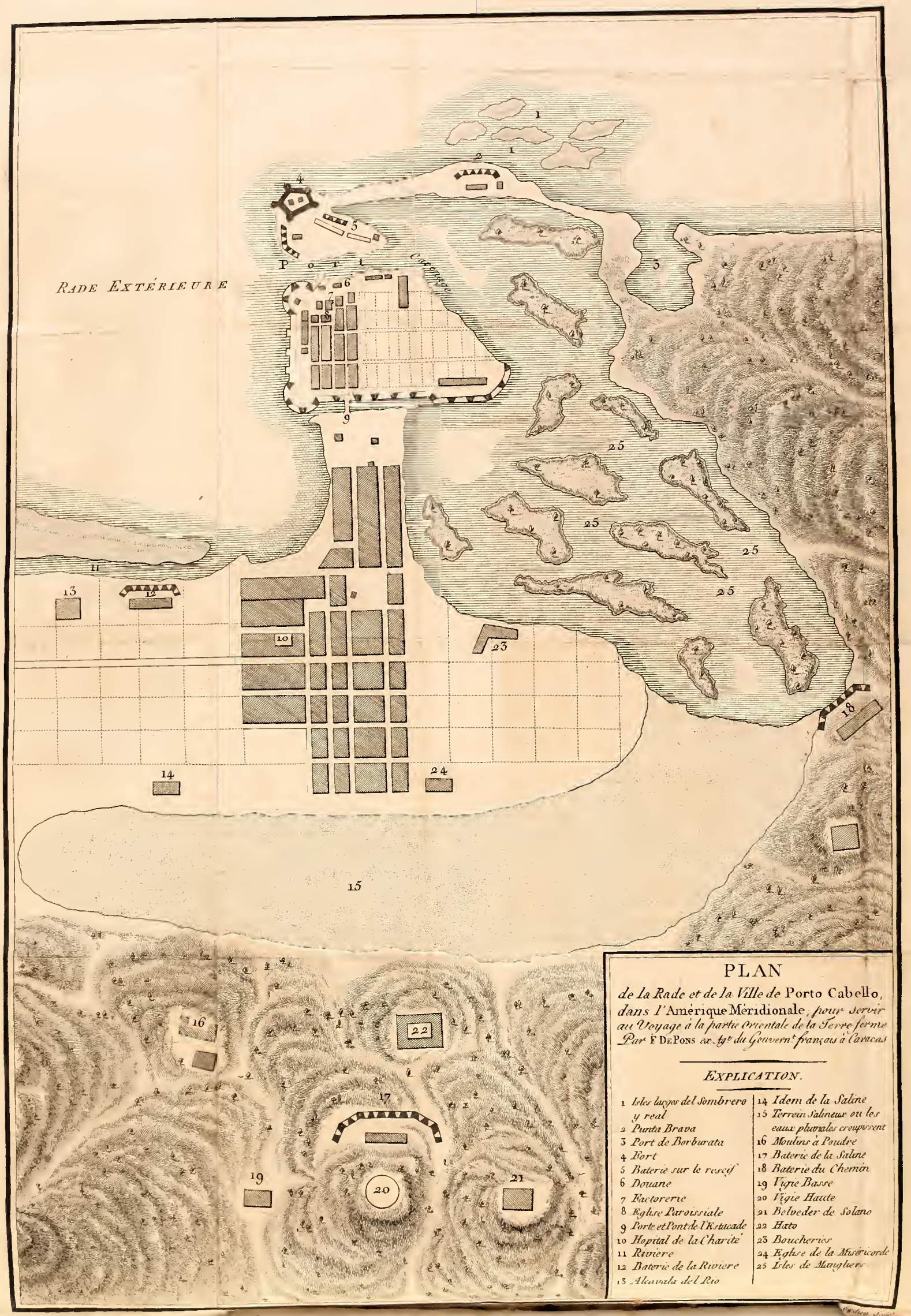
ment la garnison, ou sont sur les bâtimens garde-côtes, ou sur les galères : leur aumônier remplit à leur égard toutes les fonctions curiales. La ville n'a qu'une église paroissiale desservie par un curé.

Porto-Cavello.

Le port de Borburata, situé à une lieue à l'est de Porto-Cavello, fut long-temps dans la possession exclusive des relations maritimes avec la partie de la province de Venezuela, qui aujourd'hui les entretient avec Porto-Cavello. Ce n'est pas que le premier port ait aucun titre pour rivaliser avec celui-ci. Il n'en a ni les commodités pour les bâtimens, ni les convenances pour la province.

Le hasard ayant amené, au commencement de la conquête, quelques bâtimens à Borburata, les premiers conquérans en firent un port, et le gouverneur Villegas y envoya, en 1549, pour le noyau de la population d'une ville, quatre-vingts hommes, dont quatre furent nommés regidors, et deux alcades pour la composition du cabildo.

Les bâtimens étrangers que la contrebande attiroit dans ces parages, intéressés à faire clandestinement leurs versemens sur les côtes, et à éviter les ports fréquentés, choisirent, pour leurs



PLAN

de la Rade et de la Ville de Porto Cabello, *dans l'*Amérique Méridionale, *pour servir au Voyage à la partie Orientale de la Terre ferme Par* F DePons *ex Agt du Gouvernt français à Caracas*

EXPLICATION.

1 *Isles larges del Sombrero y real*
2 *Punta Brava*
3 *Port de Borburata*
4 *Fort*
5 *Baterie sur le rescif*
6 *Douane*
7 *Factorerie*
8 *Eglise Paroissiale*
9 *Porte et Pont de l'Estacade*
10 *Hopital de la Charité*
11 *Riviere*
12 *Baterie de la Riviere*
13 *Alcavala del Rio*
14 *Idem de la Saline*
15 *Terrein Salineux ou les eaux pluviales croupissent*
16 *Moulins à Poudre*
17 *Baterie de la Saline*
18 *Baterie du Chemin*
19 *Vigie Basse*
20 *Vigie Haute*
21 *Belveder de Solano*
22 *Hato*
23 *Boucheries*
24 *Eglise de la Miséricorde*
25 *Isles de Mangliers*

KPJCh

opérations le point où est aujourd'hui Porto-Cavello. Des pêcheurs y construisirent bientôt quelques baraques, auxquelles les contrebandiers hollandois en ajoutèrent d'autres. Ce port resta ainsi long-temps occupé par cette espèce de population qui en faisoit plutôt une dépendance de Curaçao, que du gouvernement espagnol.

Dès qu'on s'aperçut de la consistance, peu rassurante pour la tranquillité publique et pour la domination espagnole, que prenoit ce hameau, on essaya de lui substituer un village plus légal. On employa les armes, à trois ou quatre reprises: on éprouva une telle résistance qu'on y renonça; et Porto-Cavello devint, par cet état d'indépendance, le repaire de tout ce que les villes de l'intérieur avoient de plus impur, et de tout ce qui pouvoit échapper au bras de la justice. Tel étoit à peu près Porto-Cavello lorsque la compagnie de Guipuscoa ouvrit ses relations avec ces provinces.

L'un des premiers soins de cette compagnie fut de profiter de la bonté de la rade de Porto-Cavello, et d'y établir un de ses principaux comptoirs. Ses forces maritimes lui en fournirent les moyens. Dès lors cet amas d'hommes sans mœurs et sans loi, qui en formoit la population, commença à vivre sous les règles sociales,

et, par le mélange progressif des Européens, ne laissa plus apercevoir que les vestiges de sa corruption primitive. Cependant l'espace de près d'un siècle n'a pas pu affranchir Porto-Cavello de donner asile aux personnes des deux sexes de l'intérieur des provinces que l'inconduite ou la turbulence forcent à s'éloigner de leurs familles ou de la police qui les inquiète. Curaçao fournit encore son contingent en personnes de couleur, esclaves ou libres.

La compagnie fit construire une superbe calle de quatre-vingt-douze pieds de long sur douze de large pour la commodité de ses bâtimens, et des forts pour leur défense. Un édifice, plus vaste que beau, plus solide qu'élégant, devint sa factorerie, et l'est encore, malgré l'extinction de ses priviléges. Le système adopté par elle de n'employer dans ses bâtimens, comme dans ses comptoirs, que des gens de sa province, dut amener beaucoup de Biscayens dans tous les endroits où elle fit des établissemens. Il n'est donc pas étonnant de trouver à Porto-Cavello la classe d'Européens composée en grande partie de Biscayens, qui s'y font autant remarquer par leurs bonnes mœurs et leur activité que par la singularité de leur langage.

La ville, proprement dite, est construite si

près de la mer qu'elle occupe beaucoup d'emplacemens qui naguères étoient submergés, et que les remblais ont élevés au-dessus de l'eau. On voit, par l'enceinte de la ville, que ceux qui la tracèrent ne croyoient pas qu'elle prendroit aussi vite un accroissement, qui rendroit nécessaire aux logemens de la population deux fois plus d'espace qu'on ne lui en avoit d'abord assigné. La ville primitive est entourée de la mer, excepté une centaine de toises à l'ouest, où l'on a pratiqué un canal qui communique de la partie de la mer au sud avec celle qui est au nord, et qui fait conséquemment de la ville une île, dont on ne peut sortir que par un pont, au bout duquel on a placé la garde principale, et une porte qu'on ferme tous les soirs.

Lorsqu'on se trouva trop gêné dans l'enclos de la ville, on dut naturellement chercher à se loger au dehors; et comme la disposition du sol ne laissoit point la faculté du choix, on se plaça sur la seule langue de terre que les eaux ne couvroient pas, à l'ouest de la ville. Les maisons furtivement élevées contre les ordonnances qui défendent toute espèce de construction, à une certaine distance des places fortes, ne furent assujéties à aucune des règles du génie, parce qu'on ne fit que les tolérer, et qu'on les regarda

comme devant disparoître à la voix du besoin ou du caprice du commandant de la place. De là vient que la première rue qui se forma, qu'on appelle *calle* ou *rue de la Heringa*, n'a ni alignement, ni dimensions régulières. Le nombre des maisons bâties à côté les unes des autres ne tarda pas à devenir assez considérable pour porter ombrage au commandant de la place. Il représenta à ses chefs, que l'espèce de bourgade dont l'importance rivaliseroit bientôt avec Porto-Cavello, nuisoit, par sa proximité, à la défense de la ville; et que sa position étoit telle, que le fort de l'entrée du port ne pouvoit faire usage de son artillerie sans fracasser les maisons, dont les propriétaires ne manqueroient pas de demander au roi le paiement, si la présence de l'ennemi obligeoit le fort à causer des dommages involontaires, mais inévitables. L'ordre fut donné aux habitans d'abandonner cette position; mais, sur l'offre qu'ils firent de courir tous les risques des événemens d'attaque, sans jamais pouvoir prétendre à aucune indemnité pour les dégâts causés par la défense, ils obtinrent la permission de conserver leurs maisons, et d'en construire d'autres; ainsi ce qui n'avoit été jusqu'alors que tolérance, devint un droit conditionnel.

Depuis cette époque, on construisit avec plus

de confiance, avec plus de solidité, avec plus d'ordre. Les nouvelles rues furent soumises à l'alignement; on ménagea des places publiques, des emplacemens pour les marchés, etc.; et cette partie, considérée comme une prolongation de la ville, est devenue le séjour des négocians et des marchands.

La population totale de Porto-Cavello est de sept mille cinq cents personnes, dont aucune ne se pique de noblesse, excepté les officiers militaires et d'administration.

L'occupation générale des blancs est le commerce et la navigation. Leurs principales et presqu'uniques relations sont avec les ports du même continent et les colonies voisines; car, quoique le port soit ouvert depuis 1798 au commerce de la métropole, on y fait encore très-peu d'usage de cette faculté. Quatre ou cinq bâtimens y apportent tout ce qui y arrive annuellement d'Espagne, et ce que l'on y envoie; tandis que plus de soixante bâtimens de toute capacité sont employés au grand et au petit cabotage. Curaçao entre dans ce commerce au moins pour le tiers, et la Jamaïque pour un autre. Si l'on en juge par les déclarations faites à la douane, ces relations sont de peu d'importance, parce que les chargemens sont de très-peu de va-

leur, et les retours ostensibles encore moins. Mais l'argent s'embarque furtivement, et s'emploie à Curaçao et à la Jamaïque en marchandises sèches, qu'on va débarquer sur la côte avant de se présenter au port, ou qu'on décharge dans le même port, suivant les intelligences qu'on y a, et les facilités qu'on peut s'y procurer.

Porto-Cavello est l'entrepôt de toute la partie occidentale de la province de Venezuela. Ses magasins fournissent aux juridictions de Valence, de San-Carlos, de Barquisimeto, de Saint-Philippe, d'une partie des vallées d'Aragoa, toutes les marchandises qui s'y consomment. C'est aussi à Porto-Cavello que va une grande partie des denrées qui se cultivent dans ces mêmes juridictions. Une vingtaine d'Européens, plus ou moins solides, plus ou moins entreprenans, font le commerce de Porto-Cavello. Ceux sur lesquels j'ai des notions particulières qui m'engagent à faire connoître leurs noms, sont :

Amat. (D. Cristoval)
Burgos. (D. Bernardo)
Delgado. (D. José)
Herrera. (D. José)
Herrera. (D. Pedro)
Hillas. (D. Gaspar)

Itturundo. (D. Manuel)
Villa Santas. (D.)

Ce même port, le meilleur de toute la Terre-Ferme, comme il a été dit au chapitre II, offre à l'armateur les moyens faciles de réparer ses bâtimens et d'en construire de neufs. Cet avantage en fait le point où tous les bâtimens des ports voisins se rendent pour être réparés. Le port de la Goayre, qui en reçoit un si grand nombre, n'a que Porto-Cavello pour les radoubs, les calfatages, les constructions.

Il ne manque à Porto-Cavello, pour être le premier port de l'Amérique, qu'un peu plus de salubrité. Ce n'est précisément pas que l'air y soit moins pur qu'ailleurs, et que la brise n'y modère régulièrement l'excessive chaleur de la latitude. La preuve en est que les équipages des bâtimens de la rade qui ne communiquent point avec la terre, ne sont jamais atteints des influences malignes auxquelles on ne peut échapper en ville.

On croiroit d'abord, en voyant le pays, que l'espèce de marais couverts de mangles que la mer forme à l'est de la ville, exhalent les miasmes pestilentiels qui causent l'insalubrité. Cela n'est pas ainsi ; car on observe que les maisons qu'on a déjà bâties, et qu'on continue à bâtir sur

des emplacemens pris sur ces mêmes marais, sont plus saines que celles qui s'en trouvent éloignées.

Il n'en est pas de même dans la partie méridionale de la ville, où un plateau argileux, d'une assez grande étendue, reçoit les eaux pluviales sans qu'elles aient d'autre moyen d'en sortir que par l'évaporation, et par la filtration presque nulle sur un sol d'argile. Dans cet état de stagnation, les eaux se corrompent promptement; elles deviennent vertes et fétides, et les premières pluies, après un intervalle de sécheresse, en font sortir des émanations pestilentielles capables d'altérer la santé la plus vigoureuse, et de corrompre le corps le plus sain. Ceux qui habitent cette partie de la ville, sont plus particulièrement victimes de ce perfide voisinage. Cette cause funeste a une action plus directe et plus destructive encore sur les Européens non acclimatés.

En 1793 une escadre espagnole, commandée par le lieutenant général Ariztizabal, mouilla à Porto-Cavello, et y resta depuis le mois de juillet jusqu'en décembre. Elle perdit le tiers de ses équipages. Elle en auroit perdu bien davantage, sans les soins et l'habileté du docteur D. Gaspar de Juliac, médecin du roi à Porto-Cavello. Il possède en effet des talens si distingués, que la

Terre-Ferme et les îles voisines le consultent dans tous les cas graves.

En 1802, les vaisseaux françois le *Tourville* et le *Zélé*, la corvette l'*Utile* et la goelette *Adélaïde* furent envoyés, pour une mission, de Saint-Domingue à Porto-Cavello. Ils y arrivèrent le 5 juillet. Aussitôt que les équipages descendirent à terre, ils furent attaqués de la maladie du pays; et, dans l'espace de vingt jours, il mourut cent soixante-un hommes tant officiers que matelots; savoir : du *Tourville*, cent six; du *Zélé*, trente-trois; de la corvette l'*Utile*, dix; et de la goelette *Adélaïde*, douze. Un plus long séjour exposant ces bâtimens à ne plus avoir assez de monde pour se remettre en mer, on les fit partir sans avoir rempli l'objet de leur mission. On observa que le vaisseau le *Zélé*, dont le capitaine permit plus difficilement à son équipage de fréquenter la ville, se garantit pendant plusieurs jours de la contagion, et qu'il ne commença à s'en infecter que lorsque sa communication avec la terre fut établie. On ne doit pourtant pas se dissimuler que l'occasion de l'intempérance qu'offre la ville, entre pour beaucoup dans la malignité qu'on lui reproche. La maladie endémique à Porto-Cavello, comme dans tous les pays situés entre les tropiques, au niveau de la mer et sur les côtes,

est connue sous le nom de fièvre jaune, contre laquelle la médecine a lancé tant de manifestes sans qu'elle dérange sa marche ni modère sa fureur.

La raison et l'humanité prescrivent cependant au gouvernement espagnol de faire disparoître la mare qui recèle à Porto-Cavello les germes de cette peste, en donnant aux eaux un écoulement que le site rend facile et peu coûteux. Des remblais dans les parties les plus creuses, et des saignées bien dirigées vers la mer, ou vers la rivière qui n'en est pas éloignée, rempliroient promptement cet objet. J'ai ouï dire plusieurs fois sur les lieux, et par des personnes instruites, que 20,000 piastres fortes, non gaspillées, rendroient Porto-Cavello aussi sain qu'aucun autre port de la Terre-Ferme.

Les eaux que l'on boit à Porto-Cavello, sortent d'une rivière qui se jette dans la mer, à un quart de lieue à l'ouest. Elles sont conduites à la ville par des canaux entretenus avec plus de soin que de succès, et distribuées au public dans des fontaines placées à des distances convenables. Ces eaux sont bonnes en temps sec; mais, dans les fortes pluies, elles se chargent de parties terreuses, et l'usage alors n'en est ni sain ni agréable. On remédie à cet inconvénient par le moyen

de pierres à filtrer. Le malheur est que, ces meubles de luxe n'étant pas à la portée de tout le monde, l'estomac du pauvre reste exposé à tous les fâcheux résultats.

La ville, considérée comme place forte, est principalement sous les ordres d'un commandant militaire. Il exerce presque tous les pouvoirs. Il a la haute police, même l'administration de la justice en première instance, sous la faculté de l'appel à l'audience royale.

Les habitans ont demandé l'établissement d'un cabildo. Ils n'ont pu obtenir, pour le moment, qu'un seul alcade renouvelé tous les ans. On peut même dire que depuis l'année 1800 que cet officier civil est établi, il en est résulté plus d'inconvéniens que d'avantages, parce que la partie des attributions que la loi lui donne, se trouvant enracinée dans l'autorité que le commandant y a toujours exercée, la difficulté de l'en arracher fait naître à chaque instant des conflits suivis de procès toujours funestes à l'harmonie générale.

Ce n'est pas par ses temples que la religion brille à Porto-Cavello. Il n'y a qu'une seule église paroissiale, située près du port, et point de couvent. Cependant on y a entrepris, à l'extrémité méridionale de la ville, la construction d'u-

ne église que la masse des libéralités et des aumônes n'a permis d'élever qu'à hauteur d'appui. A peine s'aperçut-on que le défaut d'argent alloit condamner cet édifice naissant à n'être jamais qu'un monument de la tiédeur des fidèles de Porto-Cavello, que les ministres de l'église adoptèrent un moyen dont l'efficacité n'a pas répondu à l'attente.

Ils convinrent de ne plus imposer pour pénitence, que l'obligation de porter à pied d'œuvre des pierres dont le nombre et la grosseur seroient réglés sur la gravité des pêchés. Mais, soit qu'on n'offense point Dieu à Porto-Cavello, soit que le pécheur s'y croie pardonné par le seul aveu de ses fautes, soit que la pénitence fût trop publique pour des péchés qu'on vouloit tenir cachés, la vérité est qu'on n'obtint, par cette mesure, que quelques douzaines de pierres, portées par de vieux nègres et de vieilles femmes, qui se lassèrent bientôt d'un pareil exercice.

J'ai cependant vu des jeunes femmes porter aussi des pierres pour l'église projetée, les unes dans l'espérance de fixer leurs maris inconstans, d'autres pour obtenir une progéniture que toute la vertu du mariage ne pouvoit procurer. On en charroyoit aussi pour trouver des choses per-

dues. Malheureusement aucun de ces vœux ne fut exaucé : il n'en fallut pas davantage pour prouver que Dieu, en refusant à ce local la vertu des miracles, le déclaroit indigne de posséder un de ses temples. Tout fut abandonné, exécution et projet. Les herbes et les ronces couvrent aujourd'hui et l'ouvrage commencé et les matériaux prêts à être employés.

Il y a à Porto-Cavello deux hôpitaux, l'un pour la troupe, l'autre pour les particuliers : le premier est connu sous le nom d'*Hôpital Militaire ;* l'autre sous celui de *la Charité.*

La garnison est d'une compagnie du régiment de Caracas en temps de paix. On y fait passer des renforts de troupes de ligne et de milices en temps de guerre. Et en tout temps, il y a un dépôt de trois ou quatre cents galériens, qu'on emploie aux travaux publics.

L'administration y est composée d'un trésorier, d'un contador et de beaucoup d'écrivains, d'un garde-margasin, d'un visiteur, d'un garde-major, et d'une trentaine de gardes pour empêcher la contrebande.

Porto-Cavello est à trente lieues de Caracas en s'embarquant pour la Goayre, et à quarante-huit lieues en passant par Valence, Maracay, Tulmero, la Victoria et San-Pedro.

Le thermomètre de Réaumur y monte, dans le mois d'août, à 26 degrés, et en janvier à 18 et 19.

Sa latitude est 10 degrés 20 minutes nord.

Sa longitude ouest est 70 degrés 30 minutes du méridien de Paris.

VALENCE.

La ville de Valence a été fondée en 1555, sous le gouvernement de Villacinda. L'objet du conquérant, en la fondant, étoit d'établir un poste plus proche de Caracas, qui facilitât la conquête de ce pays, que Faxardo avoit à juste titre tant vanté. L'ordre étoit de placer la ville sur le bord du lac Tacarigoa, aujourd'hui Valence; mais Alonso Dias Moreno, chargé de l'exécution, jugea, en homme de bon sens, que l'insalubrité des bords du lac faisoit une loi d'en éloigner la ville. Il choisit un emplacement à demi-lieue à l'ouest du lac, dans une belle plaine, dont la fertilité et la pureté de l'air sembloient inviter l'homme à y fixer sa demeure. C'est-là que la ville fut placée sous le nom de *Valence du roi*. Elle est à 10 degrés 9 minutes de latitude nord, et à 70 degrés 45 minutes de longitude ouest du méridien de Paris. Le thermomètre de Réaumur y est ordinairement entre 16 et 23 degrés.

Sa population, suivant le recensement ecclésiastique de 1801, est de six mille cinq cent quarante-huit âmes; mais, d'après d'autres renseignemens plus positifs, elle est de plus de huit mille personnes; et, si l'on en jugeoit par l'espace qu'elle occupe, on lui en donneroit le double. Tout y est créole et issu de familles très-anciennes, excepté quelques Canariens et très-peu de Biscayens. Les rues y sont larges et la plupart pavées. Les maisons sont bâties comme celles de Caracas; mais elles n'ont point d'étage.

Il n'y a qu'une église paroissiale, desservie par deux curés et un sacristain. Le temple, assez bien construit, est dans la partie orientale d'une belle place, de laquelle il reçoit et à laquelle il donne à son tour un embellissement qui fait la principale décoration de la ville.

A l'extrémité est de la ville, on bâtissoit en 1804 une église dédiée à Notre-Dame de la Chandeleur. Le projet en appartient aux Canariens résidant à Valence. L'exécution dépend de leur libéralité et des aumônes des autres fidèles.

Les franciscains y ont un couvent occupé par huit religieux, dont les services sont très-utiles pour les secours spirituels auxquels une seule paroisse auroit de la peine à suffire. Ce couvent

s'est ressenti long-temps de la misère que la paresse des habitans a fait régner pendant deux siècles à Valence. C'est probablement à sa pauvreté primitive qu'il doit la gloire d'être aujourd'hui sans concurrens. Son église est bien bâtie, très-propre et fort élégante. Le couvent lui-même a obtenu des réparations qui annoncent que les temps de sa détresse sont passés.

Il n'y a pas cinquante ans que les habitans de Valence jouissoient de la réputation, bien méritée, d'être les plus paresseux de la province. Ils craignoient que le travail, seul apanage, selon eux, du roturier, ne fît méconnoître la noblesse qu'ils avoient reçue de leurs ancêtres. Il n'entroit pas dans leurs idées que l'homme pût prétendre à aucune considération qu'étendu dans un hamac, ou courant les rues l'épée au côté. Toute autre attitude leur paroissoit ignoble, vile, méprisable. Les besoins avoient beau conspirer contre cette indolence, ils n'obtenoient que des gémissemens et d'inutiles invocations à la providence. Enfin leur inertie étoit telle qu'un commandant de place envoyé à Valence fut obligé, pour assurer la subsistance de la ville, d'ordonner à chaque habitant de planter une quantité déterminée de vivres sous des peines très-sévères. Les infractions furent en effet punies. Peu à peu

on se familiarisa avec l'idée que les travaux de la terre honorent l'homme, au lieu de le dégrader, et l'on se mit à cultiver des denrées.

Depuis cette heureuse révolution, Valence perd sensiblement le triste aspect que lui donnoit la pauvreté, pour prendre celui que donne l'aisance. Ce n'est pas que le contingent que ses habitans mettent dans le commerce, réponde encore à leur nombre, ni à l'étendue et à la bonté de leurs terres; mais l'essor est pris; le préjugé est détruit; la raison le remplace; la paresse n'y usurpe plus les honneurs de la vertu; une juste émulation y introduit une activité qui fait journellement des progrès. Ainsi tout fait espérer que la culture et le commerce seront aussi honorés par les générations futures à Valence, qu'ils y furent négligés et méprisés par les générations passées.

Sa situation lui donne sur toutes les autres villes de Venezuela des avantages dont on doit être honteux de ne pas avoir profité jusqu'ici. Seulement éloignée de dix lieues de Porto-Cavello où conduit un bon chemin, elle a la facilité d'y transporter ses denrées à très-peu de frais; et après la confection d'un autre chemin déjà ouvert, qui réduit la distance à six lieues, cette communication sera encore moins coûteuse et

moins longue. Mais ce n'est pas pour la culture seulement que la situation de Valence est appréciable; elle l'est tout autant pour le commerce.

Tout ce qui va s'embarquer de l'intérieur du pays à Porto-Cavello, passe par Valence, comme ce qui est destiné pour la Goayre passe par Caracas. Les vallées d'Aragoa, les juridictions de Saint-Philippe, de Saint-Charles, de Saint-Jean-Baptiste del Pao, de Tocuyo, de Barquisimeto, et de toute la plaine, ne peuvent faire parvenir leurs denrées et leurs animaux à Porto-Cavello qu'en traversant Valence. Pourquoi donc les habitans de cette ville, si favorisés par son site, n'ont-ils pas songé à former chez eux l'entrepôt des denrées destinées pour Porto-Cavello, et des marchandises dont l'intérieur a besoin? Ne seroit-il pas préférable à l'habitant de l'intérieur que le foyer de ses échanges fût plus à sa portée? Tout ce qui épargne son temps ne tourne-t-il pas à son profit? Le commerce de Caracas n'a pour base que ces mêmes motifs; la Goayre n'est que son embarcadère, comme Porto-Cavello est naturellement celui de Valence. Si les limites de cette description me permettoient de donner plus de place à cette matière, il seroit facile de prouver qu'il y a même plus

de raisons en faveur de Valence qu'en faveur de Caracas. Mais il suffit sans doute d'avoir indiqué les principales, pour que les autres se présentent à toute imagination non engourdie.

Les habitans de Valence ont l'esprit ouvert, mais plus propre aux sciences qu'à cultiver la terre.

La ville est d'autant mieux approvisionnée, que la terre y donne toutes sortes de vivres et de fruits en très-grande abondance et d'un goût exquis, et que les plaines fournissent à ses boucheries, avec profusion et à très-bas prix, tous les animaux qu'elles peuvent consommer.

MARACAY.

Dans la partie orientale du lac de Valence est un village qu'on appelle Maracay. Je conviens que, n'ayant point le titre de cité ni de ville, il ne devroit pas figurer dans ce chapitre; mais il est si intéressant par lui-même, que je me complais à faire partager à mon lecteur les douces sensations que j'éprouvai, en 1801, pendant le court séjour que j'y fis.

Maracay est situé dans les fameuses vallées d'Aragoa, dont j'ai si souvent eu occasion de parler. Il est assez près du lac pour jouir de toutes ses commodités, et assez éloigné pour n'a-

voir pas à en craindre la maligne influence. Son sol aréneux le rend sain, mais chaud. Ce village, qui méritoit à peine la qualification de hameau il y a trente ans, offre un coup d'œil qui enchante le voyageur. Les trois quarts de ses maisons sont bâties en maçonnerie, et avec autant d'élégance que de solidité. Une particularité qui restera à jamais gravée dans ma mémoire, c'est qu'elles m'ont toutes paru d'une même date et d'une date très-fraîche. Les rues n'y sont point pavées; on ne s'aperçoit de cette lacune que lorsque le sable, soulevé par le vent, forme des tourbillons qui incommodent les yeux. Un temple neuf, vaste, et d'une architecture très-régulière, sert d'église paroissiale. Il n'y a à Maracay, pour tout ministre du culte, qu'un curé, et pour toute autorité civile, qu'un lieutenant de justice. C'est un juge de police et de première instance.

Les habitans de ce village, au nombre de huit mille quatre cent, n'ont pas moins de droits à l'admiration de l'observateur. Aucun d'eux n'est entaché de la vanité de la naissance, ni de l'orgueil des distinctions.

L'industrie, l'activité; le travail, en un mot, forme la base de leurs affections. Une heureuse émulation y fait de la culture la passion domi-

nante. De nombreuses plantations de coton, d'indigo, de café, de blé, etc., faites avec intelligence, et entretenues avec soin, attestent d'une manière non équivoque combien ces hommes sont laborieux, et donnent la cause de leur aisance. On se doute bien que la plupart doivent être Biscayens; car ce sont, de tous les Espagnols européens, ceux qui, à la Terre-Ferme, s'adonnent le plus à la culture. L'originaire des Canaries suit bien leurs traces, mais ne va pas de pair avec eux. Les belles plantations que l'on voit avec enthousiasme aux environs de Maracay, s'étendent dans toutes les vallées d'Aragoa. Soit qu'on y entre par Valence, soit qu'on y arrive par les montagnes de San-Pedro, qui les séparent de Caracas, on se croit transporté chez un autre peuple, et dans un pays possédé par la nation la plus industrieuse et la plus agricole. On ne voit, dans l'étendue de quinze lieues est et ouest, qu'occupent ces vallées, que des denrées coloniales artistement arrosées, que des moulins à eau, que des bâtimens superbes pour servir à la fabrique et à la préparation des mêmes denrées. Ce qu'il y a encore de plus remarquable, est que cette grande activité paroît exclusivement attachée à ce sol. Les libres, qui ne font presque rien nulle part, travaillent dans les

vallées d'Aragoa, moyennant un salaire raisonnable, et ainsi le propriétaire n'est forcé d'acheter que le petit nombre d'esclaves nécessaire à l'entretien des habitations. Les travaux extraordinaires, comme les plantations, les sarclaisons et les récoltes, s'y font par des gens libres, payés tant par jour.

TULMERO.

Tulmero, situé également dans les vallées d'Aragoa, à deux lieues de Maracay, est aussi très-moderne, bien bâti, et le séjour de beaucoup de cultivateurs; mais il est particulièrement la résidence de tous les officiers, facteurs et employés de l'administration du tabac qu'on cultive dans ses environs pour le compte du roi. Il y a une belle église, un curé pour la partie religieuse, et un lieutenant de justice pour la partie civile. Sa population est de huit mille personnes.

LA VICTORIA.

A six lieues à l'est de Tulmero, et sur le chemin qui conduit à Caracas, se trouve le village de la Victoria, fondé par les missionnaires, et qui fut uniquement composé d'Indiens, jusqu'à ce que l'industrie, venant à former son siége dans les vallées d'Aragoa, y attira beaucoup de blancs laborieux, dont une partie se fixa à la Victoria.

Bientôt le village prit une autre forme. Les terres des environs furent cultivées, et leurs produits firent remplacer les masures des Indiens par des maisons décentes. L'emplacement du village est encore avec les mêmes inégalités qu'il reçut de la nature, et il y a apparence qu'il les conservera long-temps ; car on ne s'occupe, pour son embellissement, que de la construction d'une église dont la grandeur et la beauté pourront le disputer aux plus belles cathédrales de l'Amérique. Encore les travaux, auxquels le zèle et les soins du regidor D. Miguel de Adarraga donnoient de l'activité, ont-ils été suspendus pendant l'administration qui a remplacé la sienne.

On compte à la Victoria sept mille huit cents habitans de toute couleur. Les blancs, qui en font partie, ont demandé au roi de donner à leur village le titre plus pompeux de *villa*, dont l'établissement d'un cabildo auroit été la conséquence comme il en étoit l'objet. Mais l'opinion ministérielle étant, comme nous l'avons dit au chapitre V, que ces sortes d'institutions municipales sont plus funestes qu'utiles à l'autorité royale, leur demande n'a été admise ni rejetée. On l'a seulement éludée en n'y répondant pas. En attendant, la Victoria conserve l'humble qua-

lification de village, gouverné par un lieutenant de justice et regidor.

Quoique les habitans soient plus actifs que dans beaucoup d'autres parties de la province, ils ne le sont cependant pas autant que ceux du reste des vallées d'Aragoa. Ce qui en donne la preuve bien palpable, c'est que les habitans de la Victoria aiment à l'excès le jeu, et l'on sait que cette passion s'allie difficilement avec le véritable amour du travail.

C'est dans ce village qu'est la résidence de l'état major des milices des vallées d'Aragoa.

Dans ces mêmes vallées, il y a d'autres villages auxquels je n'ose pas assigner ici de place particulière, dans la crainte d'offenser l'amour-propre des villes, qui sera indubitablement blessé de voir dans le chapitre uniquement consacré aux villes, cinq villages qui n'ont d'autre titre que l'éclat de leur industrie. Il faut cependant qu'elles me permettent de dire que ces villages sont Cagoa, San - Matteo, Mamon (autrefois El-Conséjo), Escobar, Magdelena. Le premier a une population de cinq mille deux cents personnes; le second de deux mille huit cents; le troisième de trois mille; le quatrième de cinq mille quatre cent et le cinquième de deux mille sept cents.

En 1786, il y avoit dans les vallées d'Aragoa cent quatre-vingt-six habitations, mille six cent trente maisons;

10,929	blancs.
447	Indiens exempts.
3,378	Indiens tributaires.
12,159	personnes de couleur.
3,882	esclaves.
30,795	

Au moment où j'écris (1804), cette population va à près de cinquante mille personnes.

CORO.

Le hasard fit de Coro, après Cumana, le premier établissement des Européens dans cette partie orientale de la Terre-Ferme. Le temps, qui met chaque chose à sa place, lui a fait prendre le rang que la stérilité de son sol lui assigne.

Jean Ampues envoyé, comme il a été dit au chapitre I.er, par l'audience de Santo-Domingo à la Terre-Ferme, pour soumettre aux lois les traficans espagnols dont chaque pas y étoit marqué par quelque nouveau crime; Jean Ampues, n'ayant aucun point fixe pour son débarquement, n'avoit pas non plus des motifs pour chicaner les

vents, ni les courans. Il leur obéit. Ils le portèrent à Coro. Il profita de la bonté des Indiens qu'il y trouva, pour fonder, à quelque distance du port, une ville que tout annonçoit devoir être heureuse sous la sage administration de son fondateur. Mais elle n'eut le bonheur d'être gouvernée par lui que les quatre premières années de son existence. Le destin avoit condamné cette ville à servir de repaire aux féroces brigands, que le marché passé entre Charles-Quint et les Welsers fit passer dans ces contrées.

La ville de Coro eut à rougir ou à gémir, pendant dix-huit ans, d'être le foyer des dévastateurs d'un pays encore tout entier dans les mains de la nature, et l'entrepôt des produits de leurs crimes. La province ayant repassé sous l'autorité du monarque espagnol, la ville de Coro continua d'être le siége du gouvernement. Elle jouit de la prérogative de capitale de Venezuela, jusqu'à ce que la fertilité des vallées au milieu desquelles on venoit de bâtir Caracas, déterminât le gouverneur à détourner ses regards de l'aridité de Coro, pour les porter sur une terre dont la multitude des rivières et l'épaisseur des forêts donnoient l'augure le plus favorable des richesses qu'elle fourniroit un jour. Jean Pimentel,

gouverneur de Venezuela, est le premier qui fixa sa résidence à Caracas : ce fut en 1576.

Il ne resta dès lors d'autre autorité notable à Coro, que l'évêque et le chapitre, qui firent tout ce qu'ils purent pour suivre le gouverneur. Mais, ne pouvant sortir de Coro par les voies légales, ils l'exécutèrent par la fuite, en 1636, de la manière qu'il a été dit à l'article *Caracas.*

La ville de Coro est dans une plaine aride, sablonneuse et non arrosée ; on n'y voit que des cierges épineux, des cactiers, des nopals et des raquettes, signe infaillible de la stérilité de la terre. A trois lieues de la ville, sont des mornes moins ingrats, où l'on cultive avec succès, mais non avec abondance, toutes les denrées du pays.

En général, les habitans de Coro sont, pour le moins, aussi enclins que quelqu'Espagnol que ce soit, à la vie sédentaire et oisive. Plusieurs se glorifient de descendre des premiers conquérans, et croiroient ne pouvoir arroser de leurs sueurs cet abre généalogique, sans le corroder. Cela indique naturellement qu'il y a dans cette ville plus de noblesse que de richesses, et plus de gens paresseux que de laborieux.

Le peu de commerce qu'on y fait, est en mu-

lets, chèvres, cuirs, basanes, fromages, etc., provenant en grande partie de l'intérieur. La ville de Carora est celle qui en fournit le plus : on embarque ces objets à Coro pour les îles voisines. Les relations les plus suivies sont avec Curaçao, d'où l'on rapporte des marchandises sèches, qu'on soustrait à la vigilance des gardes, ou qu'on soumet au tarif de leur corruption.

Dix mille personnes, de toutes les couleurs, forment la population de la ville de Coro. On voit peu d'esclaves dans la ville, parce que, par une bizarrerie qu'il est plus facile d'admirer que d'expliquer, les Indiens, qui partout ailleurs ont une affection particulière pour les noirs, ont pour eux une aversion décidée à Coro.

Cette antipathie fut même très-utile, en 1797, à la tranquillité publique. Les nègres esclaves, employés aux travaux de la terre, voulurent imiter les noirs de Saint-Domingue ; ils se donnèrent des chefs, sous lesquels ils commirent quelques actes de brigandage. Les Indiens de Coro se réunirent aux blancs, et marchèrent contre les révoltés avec un courage dont ils ne paroissoient pas capables. La révolte fut presqu'aussitôt appaisée que formée ; on pendit les plus marquans, et tout rentra dans l'ordre. L'armée

des rebelles ne parvint jamais à plus de quatre cents noirs.

Tous les travaux se font à Coro par les Indiens, moyennant des gages calculés sur la misère locale, c'est-à-dire, très-mesquins. On y vit, en effet, avec tant de parcimonie, qu'on ne peut aller chercher du feu chez son voisin, sans porter un morceau de bois de la même grosseur que le tison qu'on en emporte; et cet échange n'est pas toujours exempt de difficultés.

La ville n'a aucune fontaine; l'eau qu'on y boit vient d'une demi-lieue, sur des bourriques et dans des barils, dont deux composent la charge, que l'on vend un réal de huit à la piastre forte.

Autrefois les maisons y furent assez bien bâties; aujourd'hui on ne peut les voir sans s'attrister. Toutes portent l'empreinte des ravages du temps et de la misère; celles des Indiens sont encore plus pitoyables. Les rues, quoique tirées au cordeau, ne sont point pavées. Les édifices publics, tous consacrés à la religion, consistent en une église paroissiale, jadis cathédrale, à laquelle les habitans de Coro en conservent encore le titre, quoique depuis plus de cent soixante ans, elle n'ait plus ni évêque, ni chapitre; elle est desservie par deux curés : en un couvent où les fran-

ciscains ont de sept à huit religieux : et l'église paroissiale qui a trois succursales.

L'autorité civile y est exercée par un cabildo. Depuis 1799, on y a établi un commandant militaire, qui partage en même temps l'autorité judiciaire et la haute police; ses appointemens sont de 2,000 piastres fortes par an.

Cette ville est située à 10 deg. 8 min. de latitude nord, à 72 deg. 25 m. de longitude de Paris, à une lieue de la mer, à quatre-vingts lieues ouest de Caracas, à trente-trois lieues nord de Barquisimeto et à cinquante-cinq lieues de Maracaïbo.

A deux lieues au nord de Coro, est un isthme large d'environ une lieue, qui unit la péninsule de Paragoana au continent. Elle se prolonge du sud-ouest au nord-ouest, d'environ vingt lieues; elle est habitée par des Indiens et par très-peu de blancs, que le goût de la vie pastorale a fixés sur cette terre, uniquement propre à des hates. Les animaux qu'on y élève sont nombreux, et passent la plupart en contrebande à Curaçao, dont les boucheries sont presque toujours mieux pourvues que celle des villes principales de la Terre-Ferme qui les approvisionne.

CARORA.

La ville de Carora est à trente lieues au sud

de Coro. Son site ne doit à la nature qu'un air salubre, car elle manque, même assez souvent, de l'eau que lui refuse, dans les temps secs, la rivière Morere, au bord de laquelle elle est située. Son sol, aride et couvert de plantes épineuses, ne donne d'autres productions que celles qui doivent presque toute leur existence au principe de la chaleur. On y remarque une espèce de cochenille *silvestre* aussi fine que la *misteca*, qu'on laisse périr sur la plante; des baumes aussi odoriférans que ceux de l'Arabie; et des résines aromatiques spécifiques pour les blessures, et préservatives du spasme ou tétanos. Mais ce n'est pas vers ces objets que se sont dirigées ni l'ambition, ni l'industrie des habitans de Carora; ils ont préféré couvrir cette terre ingrate d'animaux productifs, comme bœufs, mulets, chevaux, brebis, chèvres, etc. L'application et l'activité qu'ils mettent à en tirer parti, font vraiment leur éloge, et portent à croire qu'il y a peu de villes, dans les Indes occidentales espagnoles, où il y ait autant d'industrie qu'à Carora.

Les principaux habitans vivent du produit de leurs troupeaux; tous les autres gagnent leur vie à mettre en œuvre les matières premières qui en proviennent. Les cuirs et les peaux y sont tannés ou corroyés selon leur qualité. Les cerfs,

qui y sont très-nombreux, et auxquels on fait une chasse continuelle, paient aussi aux mégissiers le tribut de leurs peaux. Il faut cependant convenir que ces préparations n'y ont pas un succès bien complet; l'amour-propre, toujours pardonnable lorsqu'il est accompagné de la volonté de bien faire, en rejette la faute sur la mauvaise qualité du tan et des eaux dont on est obligé de se servir; mais il est certain que l'ignorance des procédés y entre pour beaucoup. Cependant le consommateur n'a pas de grands reproches à faire au fabricant, parce qu'il est impossible de concevoir comment on peut donner ces objets, quelle que soit leur qualité, au modique prix qu'on les vend.

Les mêmes cuirs, les mêmes peaux préparés à Carora sont, en grande partie, employés dans la ville même en bottes, en souliers, en selles, en brides, en courroies. L'excédent de la consommation locale se répand dans la province, ou va à Maracaïbo, à Carthagène, à l'île de Cuba. On fait aussi à Carora, avec une espèce de pitte, *aloë disthica*, de très-bons hamacs, qu'on fait entrer dans le commerce.

Tous ces travaux occupent et entretiennent une population de six mille deux cents personnes qui, sur un sol stérile, ont su attirer l'ai-

sance, que la nature semble avoir eu l'intention d'en écarter.

La ville est assez bien bâtie; les rues y sont larges et tirées au cordeau; l'église paroissiale est belle et bien entretenue; elle est aidée par une succursale dédiée à Saint-Denis l'aréopagite. Les franciscains y ont un couvent.

L'administration de la justice et de la police y est dans les mains d'un lieutenant de gouverneur et d'un cabildo. Le militaire n'y exerce aucune autorité.

Carora est à 10 degrés de latitude, à quinze lieues à l'est du lac de Maracaïbo, douze lieues au nord du Tocuyo, dix-huit lieues nord-ouest de Barquisimeto et quatre-vingt-dix lieues à l'ouest de Caracas.

BARQUISIMETO.

Barquisimeto, ville plus ancienne de quinze ans que Caracas, est située à 9 degrés 45 minutes de latitude nord, sur un plateau dont l'élévation la fait jouir de la fraîcheur de tous les vents. Grâce à cette heureuse situation, l'excessive chaleur qu'on y éprouve devient supportable. Le thermomètre de Réaumur y monte à 28 et 29 degrés chaque fois que les rayons du soleil ne rencontrent pas dans l'atmosphère rien qui tempère leur ardeur. Le vent le plus constant et le

plus égal qui règne à Barquisimeto est le nord-est.

Chacun de ses habitans trouve dans les plaines, les vallées et les côteaux qui forment les environs, les moyens d'exercer, selon son goût, son industrie et son application. Les plaines, couvertes de très-bons pâturages, rendent facile l'éducation de toutes sortes d'animaux commerçables. Beaucoup d'habitans donnent la préférence à ce genre de spéculation et s'en trouvent bien. On y cultive aussi la canne à sucre et le froment.

Les vallées, par leur fraîcheur, conservée au moyen des arrosages, donnent abondamment du cacao et de bonne qualité ; et les côteaux sont depuis quelque temps employés à la culture du café qui ne demande, pour être exquis, qu'une préparation mieux soignée.

A ne considérer que l'immensité des terres fertiles et arrosables qui restent incultes aux environs de Barquisimeto, on seroit tenté d'accuser d'indolence les habitans ; mais en promenant sa vue sur les plantations de toute espèce de denrées et sur les animaux répandus dans les plaines ; en réfléchissant sur la grande difficulté du transport des denrées aux ports de mer, dont le plus proche et le plus fréquenté est à cinquante lieues,

on ne peut se dispenser de faire l'éloge des habitans de Barquisimeto.

Le seul aspect de la ville annonce l'aisance des onze mille trois cents personnes qui l'habitent. Les maisons y sont bien bâties; les rues tirées au cordeau et assez larges pour que l'air y circule librement. Son église paroissiale est belle, et desservie par deux curés. On y voit un Christ, objet de la vénération publique et de la dévotion particulière des villages à vingt lieues à la ronde. On y voit aussi un beau couvent de franciscains, et un hôpital assez mal servi.

Un cabildo et un lieutenant de gouverneur y remplissent les fonctions judiciaires et de police.

Barquisimeto est à quatre-vingts lieues ouest-sud-ouest de Caracas, à cent cinquante lieues nord-nord-est de Santa-Fé, et à quinze lieues nord-est du Tocuyo.

TOCUYO.

La ville du Tocuyo est bâtie dans une vallée formée par deux montagnes. Sa division et sa construction sont très-bien entendues. Les rues y sont alignées et assez espacées. Un temple très-bien bâti sert d'église paroissiale, de laquelle dépend une succursale. Les franciscains y ont

un couvent, et les dominicains un autre. Elle est gouvernée par un cabildo. Le ciel y est souvent couvert de nuages, et la température y est plutôt froide que chaude. L'air y est cependant salubre.

La qualité de ses terres se prête, comme celle des terres de Barquisimeto, à toutes sortes de productions, et ses habitans en tirent encore un meilleur parti. Ils sont en même temps pasteurs, agriculteurs, artisans et commerçans. Le froment, entr'autres denrées que les habitans du Tocuyo cultivent, passe pour le meilleur de la province, et fournit à la consommation de plusieurs villes de l'intérieur. On évalue de huit à dix mille quintaux la farine qui s'exporte annuellement du Tocuyo à Barquisimeto, Guanare, Saint-Philippe et Caracas.

Ils fabriquent, avec les laines de leurs brebis, des couvertures de lit et d'autres tissus qu'ils envoient ou vont porter jusqu'à Maracaïbo et Carthagène. Ils ont aussi des tanneries et des mégisseries, et, à l'instar des habitans de Carora, ils mettent en œuvre le plus qu'ils peuvent de ces matières premières, et vendent le reste.

Un autre genre de commerce très-lucratif pour les habitans de Tocuyo, est la vente du sel qu'ils vont chercher aux salines de Coro. Leur activité

les maintient dans le débit exclusif de cet objet de première nécessité.

On compte dans la ville du Tocuyo dix mille deux cents personnes, auxquelles on reproche la manie du suicide. Il n'en coûte rien au créole du Tocuyo de se couper le cou ou de se pendre. Une fois qu'il est dégoûté de la vie, elle lui devient insupportable. Il s'en défait avec la même sérénité qu'un homme surchargé se débarrasse de son fardeau. Ce système de lâcheté plutôt que de courage, d'extravagance plutôt que de philosophie, n'a encore trouvé des partisans que dans cette seule ville.

La ville du Tocuyo est à quatre-vingt-dix lieues sud-ouest de Caracas, et à vingt lieues nord de Truxillo. Sa latitude est de 9 degrés 35 minutes, et sa longitude occidentale de Paris de 72 degrés 40 minutes.

GUANARE.

La ville de Guanare reçut de ses fondateurs, en 1593, les institutions civiles et religieuses qu'on donnoit alors à tout village qu'on établissoit, c'est-à-dire un cabildo et un curé. Son emplacement fait assez l'éloge de ceux qui le choisirent. D'abord une rivière, qui a donné son nom à la ville, fournit aussi de bonne eau à ses habitans, arrose leurs cultures et abreuve leurs ani-

maux. Ensuite rien n'empêche les vents de bien circuler dans la ville, et de rafraîchir l'atmosphère.

Si l'on considère la situation de Guanare respectivement aux travaux champêtres, on voit qu'elle a, dans la partie occidentale, des terres très-fertiles propres à toutes les denrées, et dans les parties méridionale et orientale des plaines immenses dont les pâturages sont évidemment destinés par la nature à la multiplication des animaux. C'est aussi à ce genre de spéculation que les habitans de Guanare se sont principalement livrés. Leurs plus fortes richesses sont en animaux dont le nombre est infini. On vend beaucoup de bœufs pour la consommation de la province, et des mulets pour son usage. Le surplus s'exporte par Coro, Porto-Cavello, ou la Guiane. Autrefois on cultivoit du très-bon tabac dans les vallées de Tucupio, Sipororo, et sur les bords de la rivière Portugaise; mais, depuis l'établissement de la vente exclusive du tabac, ces plantations ont subi le sort de toutes celles qui ont eu le malheur de se trouver hors du territoire désigné par les administrateurs pour la culture du tabac au compte du roi.

La population de Guanare est de douze mille trois cents personnes. Les rues y sont alignées,

larges, et formées par des maisons qui, sans être somptueuses, sont d'une construction passable. Il y a un hôpital avec des rentes très-modiques; mais l'église paroissiale y est grande, belle et supérieurement ornée. Elle doit une partie de sa splendeur à l'avantage qu'elle a de posséder Notre-Dame de Comoroto, dont les vertus et les miracles exigent que je donne quelques détails sur son apparition et sur la cause du grand concours qu'elle attire, de toutes les provinces voisines, à Guanare.

La tradition locale a été seule dépositaire des circonstances relatives à l'apparition de Notre-Dame de Comoroto, jusqu'au 3 février 1746, que le docteur D. Carlos de Herrera, curé recteur de l'église cathédrale de Caracas, se trouvant à Guanare en qualité de visiteur, ordonna une enquête publique pour constater, d'une manière positive et irréfragable, des faits dont la tradition pouvoit laisser perdre la mémoire ou altérer l'exactitude; voici quel en fut le résultat :

En 1651, un habitant, nommé Jean Sanchez, alloit de la ville del Espiritu-Santo, par un chemin qui traverse des savanes arides, à celle du Tocuyo. Un cacique l'arrête pour lui dire qu'une femme fort belle lui étoit apparue, dans une ravine qu'il lui indiqua, et qu'elle lui avoit dit

d'aller, avec les siens, trouver les blancs pour se faire jeter de l'eau sur la tête, comme le seul moyen de se frayer le chemin du ciel. Sanchez, un peu pressé, renvoya l'examen de cette affaire à son retour qui fut dans huit jours. Le cacique fut exact à se trouver, à cette époque, au même endroit, aussi pénétré de ce que lui avoit dit la femme que le premier jour. On fut avertir les alcades que toute la nation du cacique iroit à l'église pour y recevoir le baptême. Cela s'exécuta ponctuellement, et en moins d'une heure plus de sept cents âmes furent mises dans le sentier du salut.

Depuis cet acte solennel, toutes les jeunes filles et les enfans des Indiens baptisés voyoient la femme dans la ravine où elle avoit fait sa première apparition. Comme c'étoit là qu'ils alloient puiser l'eau, et qu'ils restoient toujours beaucoup plus que le temps nécessaire, ils furent souvent grondés et battus par leurs parens. La même faute et le même châtiment se répétoient tous les jours, jusqu'à ce qu'enfin les enfans déclarèrent qu'une femme se montroit à eux, sous une forme si belle, qu'ils ne pouvoient point se lasser de l'admirer.

Aucune grande personne ne pouvoit la voir; mais, sur le rapport des enfans, on attribua aux

eaux de cette ravine des vertus prodigieuses. Ce qui porta tout d'un coup leur crédit à son comble, fut que l'évêque Diego de Banos, ayant envoyé de cette eau à Madrid en 1699, elle y arriva, après dix mois, aussi fraîche que si elle n'eût fait que sortir de la ravine. Le gouverneur, D. Nicolas Eugenio de Ponce, en envoya, à la même époque, à sa femme, aux îles Canaries. Elle y arriva également avec tous les caractères de la fraîcheur.

Ceux qui ont des besoins, vont avec une lampe allumée se baigner à cette ravine. Partout on envoie de cette eau. Les cailloux même de la ravine sont devenus des reliques qu'on porte au cou. Ce qu'il y a de singulier, c'est que tous eurent une foi entière à ces miracles, excepté le même cacique qui avoit averti Sanchez. Il persista dans un endurcissement invincible.

Le 8 septembre 1652, dit l'enquête, on voulut obliger le cacique à assister aux offices divins. Il s'y refusa, et se retira à sa demeure qui étoit à deux lieues. Il n'y fut pas plutôt rendu, que la Vierge lui apparut avec une splendeur qui donnoit en pleine nuit autant de lumière que le soleil en plein midi. A peine le cacique la vit, qu'il lui dit : *Oh, madame! est-ce que tu viens ici aussi? Tu peux bien t'en retourner. Je ne*

suis plus disposé à t'obéir. A cause de toi je me trouve dans la peine. Je veux me retirer dans les mêmes bois que je suis au repentir d'avoir abandonnés. La femme de l'Indien dit à son mari : *N'insultez point la femme. N'ayez point mauvais cœur.* Alors il prit son arc et sa flèche, et voulut tirer sur la Vierge ; mais elle s'approcha assez pour l'empêcher de l'exécuter. Il voulut la saisir ; elle disparut, et l'obscurité se rétablit. En même temps, le cacique sentit quelque chose dans sa main. On alluma du feu, et l'on reconnut que c'étoit une figure de la Vierge qu'il cacha dans la paille du toit de sa chaumière, et s'en fut dans les bois où il mourut de la morsure d'un serpent.

Un enfant de douze ans trouva cette petite figure ; il l'attacha au reliquaire qu'il portoit à son cou. Mais cet événement ne fut pas plutôt connu, qu'on fut la chercher processionnellement. On la porta à l'église ; on lui éleva bientôt un temple plus digne d'elle, où tous les fidèles lui présentent les hommages continuels de la vénération la plus profonde. Il ne lui manque, pour entrer en concurrence avec Notre-Dame de Loreta, que les richesses de la Vierge italienne ; car elle est tout aussi considérée, tout aussi puissante.

Guanare est à 8 degrés 14 minutes de latitude et à 72 degrés 5 minutes de longitude de Paris, à quatre-vingt-treize lieues sud-sud-ouest de Caracas, et à vingt-quatre lieues sud-est de Truxillo.

ARAURE.

La ville d'Araure est un des heureux résultats des travaux des premiers missionnaires capucins andaloux, qui eurent le courage d'entreprendre, dans la province de Venezuela, de faire renoncer, par la seule persuasion, à l'idolâtrie et à la vie sauvage les Indiens qu'on avoit jusqu'alors cru impossible de réduire autrement que par les armes. Nous avons vu, au chapitre VI, combien la souveraineté espagnole et la tranquillité publique durent à ces vénérables ministres d'un Dieu de paix. Le seul moyen d'éviter des répétitions, est d'y renvoyer le lecteur.

La situation d'Araure est belle, agréable, avantageuse. Trois rivières arrosent son territoire, et y multiplient les principes de la fécondité, dont, à la vérité, les habitans sont bien loin de tirer tout le parti possible. Leur principale et presqu'unique occupation, est d'élever des animaux. On n'y cultive que le coton et peu de café. Si l'on veut voir un peuple laborieux, il faut bien se donner de garde de diriger ses pas

vers Araure. L'emplacement de la ville est assez agréable et régulier. Les rues y sont droites. On y a ménagé une belle place Les maisons sont bien bâties sans qu'il y ait rien de remarquable que l'église, qui est superbe.

Notre-Dame de la Corteza ou de l'Écorce, occupe dans l'église d'Araure la première place. Elle jouit de la vénération publique, non-seulement de tous les fidèles d'Araure, mais encore de celle de tous les villages des environs. Sa miraculeuse apparition se fit en 1702, à peu de distance de la ville. L'enquête judiciaire, faite en 1757, porte qu'une mulâtresse, nommée Marguerite, allant de la ville d'Araure en dévotion à Notre-Dame de Comoroto, eut en chemin quelque besoin qui l'obligea d'attacher sa monture à un arbre. Lorsqu'elle fut la détacher, elle aperçut sur l'écorce de l'arbre une image de la Vierge: elle l'enleva avec un couteau et l'emporta. Arrivée au village d'Acasigua, elle mit sa petite Vierge dans un coin du logis avec une chandelle allumée, et commença à lui adresser des prières. Un capucin missionnaire de cet endroit, nommé Michel de Placentia, vint dans cette maison, et voulut connoître l'histoire de la nouvelle Vierge : la fille lui dit tout. Alors le capucin demanda avec instance qu'elle lui donnât

cette Vierge. Il rencontra des difficultés qu'il ne lui fut possible de lever, qu'en donnant en échange un reliquaire et deux estampes de la Vierge, une du Rosaire et une autre de la Conception. A ces conditions le troc se fit. Le capucin emporta Notre-Dame de l'Écorce. Elle fut placée dans l'église paroissiale d'Araure, où elle a fait plusieurs miracles. Elle n'a pourtant pas la célébrité ni la puissance de Notre-Dame de Comoroto.

CALABOSO.

Calaboso est une ville de fraîche date, qui a d'abord été un village d'Indiens, augmenté par les Espagnols qui y ont été fixer leur séjour, pour être plus à portée de surveiller et de soigner leurs troupeaux. La compagnie de Guipuscoa s'arroge, dans ses mémoires, le mérite d'avoir donné à Calaboso ce degré d'accroissement, qu'il a dû prendre pour être inscrit sur la liste des villes.

Sa température est excessivement chaude, quoiqu'assez régulièrement modérée par la brise du nord-est. Son terrain ne convient guère qu'à élever des animaux; et ce n'est non plus qu'à cela qu'on l'emploie. Les pâturages y sont bons, et les bêtes à cornes fort nombreuses. Cependant, depuis quelque temps, soit que la corruption

des mœurs ait fait des progrès, soit que la vigilance du magistrat se soit relâchée, cette espèce de propriété éprouve les alarmans effets de la dévastation et du pillage. Des bandes de voleurs, ennemis du travail, adonnés à tous les vices, parcourent constamment les plaines immenses, depuis la juridiction de Calaboso jusqu'aux rives du Guarapiche, volent autant de bœufs et de mulets qu'ils peuvent, et les conduisent furtivement à la Guiane ou à la Trinité. Souvent même, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, ils tuent les bœufs et les écorchent sur la place, uniquement pour en avoir le cuir et le suif. Si l'on ne prend des mesures promptes et vigoureuses, les hates, éloignées des villes, comme elles le sont presque toutes, ne seront bientôt que des déserts, et la postérité ne saura, que par la tradition, qu'il y eut autrefois des troupeaux considérables.

La ville de Calaboso est située entre deux rivières, l'une de Guarico à l'ouest, l'autre d'Orituco à l'est; mais beaucoup plus près de la première que de la seconde. Ces deux rivières, dont le cours est du nord au sud, confondent leurs eaux quatre ou cinq lieues au-dessous de Calaboso; puis, à une distance d'environ vingt lieues, se jettent dans la rivière Apure, et vont grossir

sous ce nom, le fleuve Orenoque. Lorsque l'abondance des pluies fait sortir ces deux rivières de leurs lits, ce qui arrive annuellement, les habitans de Calaboso se trouvent fort incommodés par les eaux. Leurs voyages, leurs travaux, tout est suspendu. Les animaux se retirent sur les hauteurs et y restent jusqu'à ce que, les eaux quittant les plaines, ils puissent revenir à leurs pâturages.

Les rues et les maisons de Caloboso forment un coup d'œil assez agréable; l'église, sans être très-belle, est décente.

En 1786, il y avoit à Calaboso et dans les cinq villages qui en dépendent cinq cent quarante-neuf maisons, seize cent quatre-vingts blancs, onze cent quatre-vingt-six Indiens libres non tributaires, trois mille trois cent une personnes de couleur, neuf cent quarante-trois esclaves, cent seize habitations et hates, dix-huit cent soixante-douze mulets, vingt-six mille cinq cent cinquante-deux chevaux, soixante-sept mille quatre cent cinquante-sept bœufs et vaches. Aujourd'hui, 1804, la ville a une population de quatre mille huit cents personnes. Elle est située à 8 degrés 40 minutes de latitude, à cinquante-deux lieues sud de Caracas, et presqu'autant nord de l'Orenoque.

SAN-JUAN-BAUTISTA DEL PAO.

Cette ville n'a, pour habitans remarquables, que des propriétaires d'animaux. Les pâturages y sont excellens, et les hates nombreuses, remplies de jumens, de chevaux, de mulets, et de bêtes à cornes. Outre le bénéfice que donne leur vente, on s'en procure encore d'autres par la quantité de fromages qu'on y fait.

Cinq mille quatre cents personnes forment la population de la ville, qui est assez régulièrement construite. L'église paroissiale est plus recommandable par sa propreté que par son architecture. La chaleur seroit insupportable à San-Juan Bautista del Pao si elle n'étoit tempérée par la violence et la fréquence du vent du nord-est. L'endroit est très-sain. On n'y connoît point d'autres maladies que celles auxquelles l'homme est sujet sur quelque point du globe qu'il se trouve.

La rivière du Pao passe à l'est de la ville. Son cours est du nord au sud. Elle se déchargeoit anciennement dans le lac de Valence; mais, par une de ces révolutions fréquentes que le temps se plaît à opérer, cette rivière a pris sa direction actuelle. Elle grossit successivement des eaux de plusieurs rivières avec lesquelles elle va grossir à son tour la rivière Apure, pour se jetter, sous son nom dans l'Orenoque.

Le nouveau cours qu'a pris la rivière Pao, semble être un bienfait de la providence, qui a voulu ouvrir une communication directe entre Valence et l'Orenoque, à travers un espace de cent lieues. L'art pourroit avec d'autant plus de facilité établir cette navigation, qu'il n'y auroit qu'à creuser le lit du Pao dans les dix ou douze premières lieues de sa source. Les avantages que le commerce en retireroit, sont incalculables, parce qu'en temps de guerre surtout, la province de Venezuela conserveroit avec la Guiane, en dépit des croiseurs ennemis, toutes les relations que les circonstances exigeroient. Il ne faut pas un génie bien pénétrant pour concevoir que par cette voie, que l'ennemi ne peut interdire, on peut porter à la Guiane les plus prompts secours, dans le cas où elle seroit menacée d'une invasion.

La latitude de la ville del Pao est de 9 degrés 20 minutes. Sa distance de Caracas, dont elle est au sud-ouest, est de cinquante lieues.

SAINT-LOUIS DE CURA.

La ville de Saint-Louis de Cura est située dans une vallée formée par des montagnes d'un aspect très-grotesque. Celles de la partie du sud-ouest sont couronnées par des rochers qui

ne servent qu'à prouver à l'homme la fragilité de son existence éphémère et la marche constante des siècles. La vallée est cependant fertile et couverte de quelques denrées ; mais la plus grande partie des propriétés est en animaux.

La température de la ville est chaude et sèche. Son sol, d'une argile rougeâtre, est extrêmement boueux en temps de pluie. Ses eaux ne sont pas limpides, quoiqu'elles soient saines. Elle a quatre mille habitans gouvernés par un cabildo. Son église, jusqu'à présent peu renommée, acquiert dans ce moment une célébrité que les siècles auront de la peine à détruire. Elle la devra aux miracles de Notre-Dame de los Valencianos.

Cette Vierge fut trouvée, il y a environ trente ans, dans une ravine de ce même nom, par un vieux Indien, qui l'emporta à sa chaumière, où il l'exposa à la vénération des fidèles. La Vierge, à la simple lueur d'une chandelle de mauvais suif et sous un humble toit de paille, fut aussi généreuse en miracles, que si elle eût été sous des lambris dorés. Le curé fut à peine instruit de cet événement, qu'il se rendit chez le vieux Indien, et lui demanda la Vierge pour la placer dans l'église. L'Indien eut beaucoup de peine à se défaire d'un bien aussi précieux, qui faisoit le bonheur de sa vie. Mais enfin les raisons du

curé prévalurent, et la Vierge fut processionnellement portée à l'église et placée d'une manière plus digne d'elle.

La nouvelle s'en répandit bientôt dans la province. On accourut de toutes parts. Les aumônes commencèrent à pleuvoir. La Vierge acquéroit tous les jours de nouveaux bijoux en reconnoissance des faveurs qu'on lui devoit. Les rétributions grossissoient le casuel du curé. En un mot, tout prenoit la tournure la plus brillante, lorsque la jalousie ou la piété du curé de Saint-Sébastien de los Reyes dissipa cette flatteuse perspective.

Il demanda, en justice, que cette Vierge lui fût remise, parce que la ravine de los Valencianos, où elle avoit été trouvée, faisant partie du territoire de sa paroisse, il étoit incontestable qu'elle appartenoit à son église. Le curé de Saint-Louis de Cura oppose, pour défendre sa propriété, des raisons plus fortes encore que celles qu'on allègue pour la lui enlever. Le procès s'allume. On s'acharne de part et d'autre. Tout est employé pour prouver le droit que chacune des parties a sur la Vierge.

L'évêque de Caracas, embarrassé pour décider cette singulière question, ordonna que la Vierge, qui faisoit la matière du procès, seroit

apportée à Caracas, et déposée à l'évêché, où il la laissa dormir avec le procès, jusqu'à sa mort. Enfin, en 1802, l'évêque D. Francisco Ibarra, prélat rempli de toutes les vertus civiles et religieuses, proposa au curé de Saint-Sébastien de los Reyes, qui n'étoit plus le même, de se désister des prétentions de son prédécesseur et de consentir à ce que la remise de la Vierge fût faite au curé de Saint-Louis de Cura. L'affaire se termina selon les désirs toujours pacifiques du vénérable évêque. Le procès s'éteignit, la discorde cessa, et Notre-Dame de los Valencianos revint triomphante à Saint-Louis de Cura, après une trentaine d'années de réclusion.

La ville de Saint-Louis de Cura est à 9 degrés 45 minutes de latitude, à vingt-deux lieues sud-ouest de Caracas, à huit lieues sud-est du lac de Valence.

SAINT-SÉBASTIEN DE LOS REYES.

La fondation de la ville de Saint-Sébastien de los Reyes, date de la fin du seizième siècle. Elle a conséquemment eu, dès son origine, un cabildo et un curé. Le sol de sa juridiction, convenable à beaucoup de denrées, ne produit guère que du maïs, parce qu'on n'y plante presque pas autre chose. Ses pâturages nourrissent

de grands troupeaux que les habitans préfèrent aux productions territoriales.

Cette ville, médiocrement bâtie, porte l'empreinte de son ancienneté. Sa situation est agréable, quoique son séjour soit incommode à cause des grandes chaleurs que la brise continuelle et forte du nord-est ne peut tempérer que bien foiblement. Les eaux y sont pesantes, mais en abondance. Il y a, outre l'église paroissiale, un hôpital de très-peu d'importance. On ne compte dans la ville que trois mille cinq cents habitans.

Saint-Sébastien de los Reyes est à la latitude de 9 degrés 54 minutes, à dix-huit lieues sud-quart-sud-ouest de Caracas.

SAINT-PHILIPPE.

Un misérable village, qui d'abord portoit le nom de Cocorote, est devenu aux dépens de la population de Barquisimeto et des Espagnols des Canaries qui y ont fixé leur demeure, aussi remarquable par l'activité que par l'industrie de ses habitans, et qu'on ne connoît plus que sous le nom de Saint-Philippe-le-Fort. Le sol y est d'une fertilité rare, arrosé à l'est par la rivière Yarani, et à l'ouest par la rivière Arva, traversé par une infinité de ruisseaux et de ravines, et

alternativement exposé à des pluies abondantes et à des chaleurs très-fortes; il voit sans cesse se renouveler tous les principes de la fécondité. On y cultive du cacao, de l'indigo et du café, peu de coton et encore moins du sucre. La richesse du sol a beaucoup contribué à faire sortir la ville de Saint-Philippe de sa première obscurité, et la compagnie de Guipuscoa a consommé l'œuvre; car, ayant choisi ce point pour établir des magasins plus à portée des consommateurs de l'intérieur, et destinés à recevoir les denrées qu'elle prenoit en paiement, il est naturel que du grand nombre des personnes qu'elle employoit, il s'en fixât une partie sur les lieux, qui aura augmenté la population tout en augmentant les moyens d'exister.

Il y a à Saint-Philippe six mille huit cents habitans. La ville est régulièrement bâtie. Les rues y sont alignées et larges. L'église paroissiale est belle et bien entretenue. Un cabildo y fait la police et y administre la justice. L'atmosphère y est chaude et humide; conséquemment la ville est peu saine. Cependant on soutient que les maladies vénériennes sont celles qui incommodent le plus ses habitans.

Cette ville est à 10 degrés 15 minutes de latitude, à cinquante lieues ouest de Caracas, à

quinze lieues nord-ouest de Valence, et à sept lieues nord-ouest de Nirgua.

NIRGUA.

La ville de Nirgua, bâtie à cause des mines qu'on avoit découvertes sur son sol, est, comme on l'a vu au chapitre I.er, une des premières villes fondées dans la province de Venezuela. Ses environs sont fertiles; mais l'air y est malsain. Les naturels même de l'endroit sont fréquemment attaqués de maladies aiguës, qui ne se terminent que par la mort. Il n'y a jamais eu beaucoup de blancs; mais il y en a bien moins encore, depuis que les sambos de Nirgua, pour des services rendus à l'autorité royale, ont obtenu du roi le titre *de ses fidèles et loyaux sujets, les sambos de la ville de Nirgua.* Les blancs ont dû abandonner un endroit où cette faveur, exclusivement accordée aux sambos, ne leur promettoit plus que déboires et discordes. En effet les blancs se sont insensiblement retirés. On n'en compte plus que quatre ou cinq familles, qui se croiroient fort heureuses, si leur couleur y jouissoit de la même considération que la couleur noire ou cuivrée.

Toutes les places du cabildo sont occupées par les sambos. Il n'y a que le lieutenant de jus-

ticia mayor, nommé par le gouverneur de la province, qui soit blanc.

La ville offre tous les symptômes de la décadence. Ses maisons sont presque toutes délabrées par la vétusté, sans que la main de l'homme en répare les ravages. Sa population y est de trois mille deux cents personnes.

Mais je dois à mon lecteur des notions sur les sambos, que j'aurois peut-être dû lui donner plutôt. Le sambo est le produit d'un nègre avec une Indienne, ou d'un Indien avec une négresse : sa couleur est à peu près comme celle du grif, ou du fils du mulâtre avec la négresse. Le sambo est bien constitué, nerveux, et résiste à la fatigue ; mais tous ses goûts, toutes ses inclinations, toutes ses facultés, sont tournés vers le vice. Le mot seul de sambo signifie, dans le pays, un vaurien, un paresseux, un ivrogne, un imposteur, un voleur, et même un assassin. Sur dix crimes qui se commettent, toujours huit appartiennent à cette maudite classe de sambos. L'immoralité leur est particulière : on ne l'aperçoit, au même point, ni dans les nègres, ni dans les mulâtres, ni dans aucune autre espèce pure ou mélangée. Un phénomène qui m'a frappé, est que les enfans d'un blanc avec une Indienne, dont la couleur est d'un blanc pâle, sont tous

délicats, agréables, bons, dociles; et, loin que l'âge détruise ces qualités, il ne fait au contraire que les rendre plus saillantes.

La ville de Nirgua est à 10 degrés de latitude, à 71 degrés 10 minutes de longitude, et à quarante-huit lieues de Caracas.

SAN-CARLOS.

C'est aux premiers missionnaires de Venezuela que la ville de San-Carlos doit son existence; et à l'activité de ses habitans, son accroissement et sa beauté. La majeure partie de sa population blanche est composée d'Espagnols des Canaries; et comme ils ne se déplacent de leur sol natal que pour améliorer leur sort, ils arrivent avec la bonne volonté de travailler, et le courage d'entreprendre tout ce qu'ils croient le plus propre à remplir leur but. Leur exemple établit même une espèce d'émulation qui se communique aux créoles, et dont la prospérité publique ne peut que se bien trouver. C'est du moins l'unique cause que la méditation m'ait fournie, de l'aisance qui règne à San-Carlos. Les animaux forment la grande masse des richesses de ses habitans. Les bœufs, les chevaux, les mulets, y sont en grande quantité. La culture, sans y être bien suivie, n'y est pas négligée; l'indigo et le

café sont à peu près les seules denrées qu'on y cultive ; la qualité du sol y donne aux fruits un goût exquis, principalement aux oranges, qui sont renommées dans toute la province.

La ville est grande, belle et bien divisée : on y compte neuf mille cinq cents habitans. L'église paroissiale répond, par sa construction et par sa propreté, à l'activité industrieuse et à la piété des paroissiens.

La chaleur qu'on éprouve à San-Carlos est très-forte. Elle seroit excessive, si la violence du vent du nord-est ne diminuoit l'ardeur du soleil. San-Carlos est à 9 degrés 20 minutes de latitude, à 60 lieues sud-ouest de Caracas, à vingt-quatre lieues sud-sud-ouest de Valence, à vingt lieues de Saint-Philippe.

GOUVERNEMENT DE CUMANA.

Le gouvernement de Cumana est composé de deux provinces : l'une proprement dite de Cumana, et l'autre de Barcelonne. On ne sait pas trop comment Barcelonne avec ses dépendances a pu obtenir la qualification de province, n'ayant jamais eu des gouverneurs particuliers. Depuis qu'elle a été conquise sur les Indiens, elle a constamment fait partie du gouvernement de Cumana. Voici l'explication que mes recherches m'ont mis à portée d'en donner :

Ce qu'on appelle aujourd'hui province de Barcelonne, faisoit partie de la province de Venezuela, et se trouvoit conséquemment compris dans la cession faite en 1528 aux Welsers; mais leurs vues, toujours dirigées vers le sud, n'eurent pas le temps de se porter vers les parties orientales de la province. Il y avoit même longtemps que leur privilége étoit révoqué, lorsque les gouverneurs espagnols purent s'occuper de la conquête du territoire de Barcelonne.

La première expédition, composée de cent Espagnols et de quatre cents Indiens, fut confiée, en 1579, par le gouverneur Pimentel, à Garci Gonzales. Elle étoit d'abord destinée à conquérir les Indiens Quiriquires sur les bords du Tuy. Les ravages que faisoient plus à l'est les Cumanagotos, déterminèrent à commencer par les réduire. Le nombre, le courage féroce et l'avantage des positions rangèrent la victoire du côté des Indiens. Les Espagnols furent battus, repoussés, poursuivis; il ne manqua rien à leur défaite. Cette entreprise, hérissée de difficultés et de dangers, ne fut plus convoitée par personne. On fut obligé de l'imposer, comme peine, à Christophe Cobos, condamné par l'audience de Santo-Domingo à servir à ses frais dans la conquête de Venezuela, pour ex-

pier le délit que son père, gouverneur de Cumana, avoit commis sur la personne de François Faxardo, qu'il avoit fait étrangler par jalousie dans un cachot, comme il a été dit au chapitre Ier.

Christophe Cobos n'obtint du gouverneur Roxas, pour une conquête qui exigeoit des forces considérables, que cent soixante-dix Espagnols et trois cents Indiens de la côte. Au mois de mars 1685, il entra dans les terres des Cumanagotos qui, enflés de leurs succès antérieurs, lui livrèrent plusieurs batailles où sa valeur et son intrépidité furent mises à toute épreuve. Cependant, à force de combats et de victoires, il resta assez maître du terrain pour fonder, sur les bords de la Rivière-Salée et à quelque distance de son embouchure, une ville à laquelle il donna le nom de son saint.

Dès qu'il se vit en possession d'un pays dont il n'avoit jamais cru lui-même la conquête possible avec d'aussi foibles moyens, il songea à se venger du gouverneur Roxas. Il eut différentes conférences avec le gouverneur de Cumana Rodrigo Nunez Lobo, d'où résulta la réunion de la conquête de Cobos au gouvernement de Cumana. L'insouciance naturelle de Roxas mit le sceau à cet arrangement, en donnant au gouverneur de Cumana le temps d'en rendre compte au roi, et d'en recevoir

l'approbation, qui étoit d'autant plus infaillible, qu'il devoit importer très-peu au gouvernement de la métropole que cette partie fût du gouvernement de Cumana ou de celui de Venezuela. C'est ainsi que les limites de Venezuela, qui jusqu'alors étoient à Maracapana, furent portées à la rivière Unare, où elles sont encore aujourd'hui. Il est présumable que le gouvernement de Cumana aura qualifié de province de Cumanagotos sa nouvelle acquisition, qui aura pris le nom de Barcelonne aussitôt que cette ville en fut la capitale.

Le gouvernement de Cumana est borné au nord et à l'est par la mer, à l'ouest par la rivière Unare, au sud par l'Orenoque, excepté dans les parties où la rive gauche de ce fleuve est habitée. La juridiction du gouverneur de la Guiane s'étend à une portée de canon sur les établissemens situés au nord de l'Orenoque.

De la rivière Unare jusqu'à la ville de Cumana, le terrain est assez fertile. De la pointe Araya jusqu'à la distance de vingt à vingt-cinq lieues plus à l'orient, la côte est aride, sablonneuse, ingrate. Le sol n'y offre à l'homme qu'une mine intarissable de sel à la fois marin et minéral. Ce qui avoisine l'Orenoque, n'est bon qu'à élever des animaux, et c'est aussi l'usage qu'on en fait.

C'est là que sont toutes les hates de la province.

Tout le reste est d'une fertilité admirable. Les plaines, les vallées, les côteaux annoncent, par leur verdure et par l'espèce de leurs productions, que la nature y a déposé les principes de la germination la plus active; mais on en dispute si peu le domaine aux animaux que, par une singularité inexplicable, ni les tigres, ni les caymans, ni même les singes, n'y ont peur de l'homme. Les arbres les plus précieux, le gayac, l'acajou, le bois de Brésil et de Campêche y viennent jusque sur la côte de Paria même. L'air y est peuplé d'oiseaux rares et agréables.

L'intérieur du gouvernement de Cumana est occupé par des montagnes, dont quelques-unes sont fort élevées : celle qui l'est le plus est le Tumériquiri, qui a neuf cent trente-cinq toises au-dessus du niveau de la mer.

Dans cette montagne se trouve la caverne du Guacharo, fameuse parmi les Indiens. Elle est immense, et sert d'habitation à des milliers d'oiseaux nocturnes (nouvelle espèce de *caprimulgus* de Lin.), dont la graisse donne l'huile de Guacharo. Son emplacement est majestueux et orné par la plus brillante végétation. Il sort de la caverne une rivière assez grande, et, dans son intérieur, on entend le cri lugubre des oiseaux,

que les Indiens attribuent aux âmes qui sont toutes forcées d'entrer dans cette caverne, pour passer dans l'autre monde. Mais elles n'en obtiennent la faculté, que lorsque leur conduite en cette vie a été sans reproche. Dans le cas contraire, elles sont retenues plus ou moins de temps dans la caverne, selon la gravité de leurs fautes. Ce séjour ténébreux, incommode, douloureux, leur arrache les gémissemens et les cris plaintifs qu'on entend au dehors.

Les Indiens doutoient si peu que cette rapsodie, soutenue par la tradition, ne fût une vérité sacrée qui commandoit le respect, qu'immédiatement après la mort de leurs parens ou de leurs amis, il se rendoient à l'embouchure de la caverne, pour s'assurer que leurs âmes n'avoient point rencontré d'obstacle. S'ils ne croyoient pas avoir distingué leurs voix, ils se retiroient tout joyeux, et célébroient l'événement par l'ivresse et des danses caractéristiques de leur joie; mais, s'ils avoient cru entendre dans la caverne la voix du défunt, ils se hâtoient de noyer leur douleur dans des boissons enivrantes, au milieu de danses destinées, par leur espèce, à peindre le désespoir.

Ainsi, quel que fût le sort de l'âme du défunt, ses parens et ses amis se livroient aux mêmes ex-

cès : il n'y avoit de différence que dans le caractère de la danse.

Tous les Indiens du gouvernement de Cumana et de l'Orenoque non convertis à la foi, et même beaucoup de ceux qui ont l'air de l'être, ont encore pour cette opinion autant de respect que leurs ancêtres peuvent en avoir eu. Il paroît même qu'elle n'est pas, comme tant d'autres de son espèce, fille de l'imposture et du fanatisme ; car elle n'est accompagnée d'aucune cérémonie religieuse dont les frais grossissent les bénéfices de l'inventeur. La caverne elle-même ne laisse point voir de trace que, dans aucun temps, la superstition y ait obtenu quelque monument de l'empire que l'imposture avoit occasion d'exercer sur la crédulité. Ce préjugé est donc uniquement l'effet de la peur, toujours ingénieuse à se créer des fantômes, et à imaginer des choses qui la flattent. Parmi les Indiens, à deux cents lieues de la caverne, *descendre au Guacharo* est sinonyme de *mourir*.

M. De Humboldt nous a appris que dans les montagnes du gouvernement de Cumana, surtout dans celle de Tumériquiri il se trouve une couche d'environ trois toises d'épaisseur de terre à chaux et argileuse, teinte d'une grande partie de charbon. Sur cette couche il s'en trouve sou-

vent une de terre sablonneuse qui paroît moderne. C'est un amas de coquilles, de quartz, et de pierres à chaux secondaires. On se trompe facilement sur la formation de cette terre sablonneuse ; car à trente toises de profondeur ces couches paroissent être de terre à chaux très-pure : mais, en examinant avec soin, on découvre du quartz dans la masse, puis on voit la base à chaux disparoître peu à peu, et le quartz tellement augmenter qu'on n'aperçoit presque pas autre chose.

Les principaux établissemens des dépendances de Cumana sont sur la côte occidentale, comme Barcelonne, Piritu, Clarinas, etc. Douze lieues au sud-est de Cumana est la vallée de Cumanacoa, où sont les plantations du tabac pour le compte du roi. Son sol est si propre à cette espèce de production, que le tabac qu'on y cultive obtient dans le pays une préférence marquée sur celui qu'on cultive dans toutes les autres parties de la Terre-Ferme. Les gourmets paient volontiers les cigares du tabac de Cumanacoa le double de celles qui sont faites avec du tabac provenant d'ailleurs. Aux environs de Cumanacoa sont des villages d'Indiens, San-Fernando, Arenas, Aricagua, situés sur des terrains d'une extrême mais inutile fertilité. Plus dans l'intérieur, on trouve les vallées de Carèpe, Guana-

guana, Cocoyar, etc., très-fertiles, mais incultes.

La partie qui semble vouloir se vivifier est la côte du golfe Paria, depuis l'embouchure du Guarapiche jusqu'à la bouche la plus septentrionale de l'Orenoque. On y voit deux villages encore naissans, Guiria et Guinima, habités par des Espagnols et par des François réfugiés de la Trinité, depuis que les Anglois s'en emparèrent en 1797. Les progrès que la culture a faits pendant ce court intervalle, font présumer que cette partie deviendra en peu d'années la plus riche de la province. Il est vrai que le voisinage de la Trinité, possédée par les Anglois, offre au cultivateur de la côte Paria des encouragemens qu'il ne trouveroit nulle autre part. Il s'y procure, à bon marché, et souvent à crédit, tous les ferremens nécessaires à ses établissemens, et il y vend ses denrées sur-le-champ, sans droits et sans presqu'aucun frais de transport, à des prix beaucoup supérieurs à ceux qu'il en retireroit dans les ports espagnols. Le gouvernement se décidera-t-il à tolérer ces relations clandestines qui, dans le fait, ne peuvent être considérées que comme de légers inconvéniens comparativement aux avantages qu'elles assurent à la province, ou prendra-t-il des mesures pour les faire

cesser ? C'est un problème que sa sagesse doit résoudre. Mais il me semble que la bonne politique conseille de ne s'en occuper que lorsque les plantations sur les bords du golfe Paria seront assez considérables pour y attirer le commerce métropolitain.

Tout le territoire du gouvernement de Cumana est coupé dans tous les sens par des ravines, par des ruisseaux, par des rivières également applicables aux arrosages, aux machines hydrauliques et à la navigation. J'ai déjà dit que les rivières qui se déchargent dans la mer au nord, sont les rivières Neveri et Mansanares, l'une et l'autre de peu de volume et de peu de cours ; et que celles qui ont l'embouchure à l'est et dans le golfe Paria, parcourent une plus grande étendue de pays. Quelques-unes se jettent dans le Guarapiche, qui lui-même est navigable à vingt-cinq lieues de la mer. Ces rivières sont le Colorado, le Guatatar, le Caripe, le Punceres, le Tigre, le Guayuta, etc. ; d'autres ont leur cours au sud, et, après avoir arrosé la province, vont se jeter dans l'Orenoque.

Les denrées du gouvernement de Cumana peuvent donc être embarquées, suivant la convenance, au nord par Barcelonne et par Cumana ; à l'est, par le golfe Paria ; et au sud, par l'Ore-

noque. Il étoit difficile à la nature de faire plus qu'elle n'a fait pour cette partie, qui doit accuser de son état de langueur les hommes et non la providence. Quels progrès en effet peut-elle se promettre avec une population de quatre-vingt mille personnes de tout âge, de toute couleur, de tout sexe, disséminées sur une étendue aussi considérable ? Encore compte-t-on dans cette population les Indiens des missions des capucins aragonois, dont la réduction est encore vacillante et le travail absolument nul. Ces missions, qu'on appelle des *chaymes*, sont répandues dans les montagnes où beaucoup d'Indiens sauvages exercent le zèle et la patience des missionnaires.

Un million de cultivateurs dans la province de Cumana donneroit à l'Espagne autant de denrées qu'elle en retire de toutes ses autres possessions ; car il n'est pas de pays qui réunisse, comme celui de Cumana, la richesse du sol à la fertilité des arrosages, à la commodité du transport des denrées, et à sa situation au vent de toute la Terre-Ferme.

Cumana.

La ville de Cumana, la plus ancienne de toute la Terre-Ferme, fût bâtie, comme il a été dit, en 1520, par Gonzalo Ocampo, à près d'un

quart de lieue de la mer, sur un terrain sablonneux et aride.

Elle est à 10 degrés 37 minutes 37 secondes de latitude, et à 66 degrés 30 minutes de longitude occidentale de Paris. Le thermomètre de Réaumur y monte généralement en juillet à 23 degrés le jour, et 19 la nuit;

Le *maximum*. 27

Le *minimum*. 17

L'élévation de la ville, au-dessus du niveau de la mer, est de cinquante-trois pieds. En juillet, l'hydromètre de Duluc y indique généralement. . . . . 50 à 53 deg. d'humidité.

Le *maximum*. . 66

Le *minimum*. . 46

Selon le cyanomètre de Seaussure, il y a $24\frac{1}{2}$ degrés de bleu de ciel; tandis qu'à Caracas il n'y en a que 18, et en Europe généralement 14.

Le siége du gouvernement des deux provinces dont il se compose est à Cumana. Le gouverneur, nommé pour cinq ans, est en même temps vice-patron, et, en cette qualité, il nomme aux cures vacantes et pourvoit à tous les emplois du culte religieux dont la nomination fait partie des prérogatives royales. Comme subdélégué de l'intendant, il a l'administration des finances de son département, il surveille la perception des droits,

lève les doutes, ordonne les dépenses ordinaires, et reçoit les comptes des officiers d'administration ; mais il dépend du capitaine général de Caracas pour toutes les relations politiques avec les colonies étrangères et pour toute la partie militaire. Il est aussi sous les ordres de l'intendant pour le régime des finances et pour les mesures de commerce.

Cependant un gouverneur de Cumana, D. Vicente Emparan, natif de la Biscaye, prit sur lui, pendant la guerre de 1793 à 1801, d'admettre dans les ports de son gouvernement des bâtimens neutres, quoiqu'il eût ordre de les repousser. Par cette heureuse résistance, il fit régner dans son département l'abondance, dans un temps où tout le reste de la Terre-Ferme manquoit de tout, excepté de marchandises sèches que les colonies angloises fournissoient. Il y a plus, c'est que la même guerre que le respect pour les lois prohibitives auroit rendue destructive des provinces de Cumana et de Barcelonne, devint au contraire l'occasion et le moyen d'un accroissement, qui y fera bénir à jamais le nom du gouverneur qui eut le courage de s'exposer aux reproches de son roi, pour le bien du pays confié à ses soins. Mais S. M. C., toujours juste dans ses décisions, au lieu de blâ-

mer la conduite du gouverneur Emparan, lui donna au contraire des éloges. Au mois d'avril 1804, il obtint sa retraite avec la totalité de ses appointemens de gouverneur de Cumana, et il fut remplacé par le brigadier des armées du roi, D. Juan Manuel de Cagigal. Je l'ai assez connu et suivi pendant son exercice de lieutenant de roi à Caracas, pour pouvoir pronostiquer que les habitans de la province de Cumana auront lieu d'applaudir à ce choix.

Au nord de la ville de Cumana est le golfe Cariaco, dont j'ai donné une légère description au chapitre de la *chorographie*. L'église de la Divina-Pastora est l'édifice public qui en est le plus proche.

La rivière Mansanares, qui sépare au sud la ville du faubourg occupé par les Indiens Guayqueris, environne la ville au sud et à l'ouest. L'eau de cette rivière est la seule que boivent les habitans de Cumana. Elle a souvent l'inconvénient de ne pas être limpide, mais elle est rarement malsaine.

Cumana jouit d'un air sain, quoique presque jamais frais. Pour y résider, il faut se résigner à souffrir des chaleurs continuelles. La brise du large y est pourtant assez régulière, et y modère, pendant une grande partie du jour, les ar-

deurs du soleil, quoiqu'elle soit obligée, pour y parvenir, de franchir un morne, auquel la ville est comme adossée, et qui se prolonge dans toute la partie orientale. Un fort, situé sur ce morne, fait toute la défense de Cumana, qui n'a elle-même pour garnison que deux cent trente-un hommes de troupes de ligne, et une compagnie d'artillerie. Les milices augmentent la force publique en temps de guerre.

Le culte religieux n'a à Cumana qu'une seule église paroissiale, située au sud-est de la ville, près d'un fort qu'on a démoli. L'ordre de Saint-Dominique y a un couvent, et celui de Saint-François y en a un autre. Tous les deux se sont long-temps ressentis de la misère du pays. Aujourd'hui ils jouissent, par la voie de la charité, des heureux résultats de l'encouragement que la culture a reçu dans la province depuis une douzaine d'années.

Le nombre des habitans de Cumana de tout âge, de toute couleur, est de vingt-quatre mille. Il est aujourd'hui quatre fois plus grand qu'il n'étoit il y a cinquante ans. Il augmente avec tant de rapidité que, l'ancien emplacement de la ville n'offrant plus d'espace commode pour de nouvelles maisons, on a été obligé, depuis très-peu de temps, de bâtir sur la rive gauche

de la rivière de Mansanares, à l'ouest du village des Guayqueris. Déjà ces nouvelles maisons sont assez nombreuses pour former un village qui communique avec la ville par un pont; et ses habitans se faisoient construire, en 1803, une église, pour pouvoir plus commodément remplir les devoirs de la religion. La première rue qui y a été formée porte le nom d'Emparan. C'est un tribut que les habitans de Cumana paient au gouverneur qui a fait tout ce qu'il a pu pour leur bonheur.

Toutes les maisons de Cumana sont basses et peu solidement bâties. Les fréquens tremblemens de terre qu'on y a éprouvés depuis une dixaine d'années, ont forcé de sacrifier la beauté et l'élégance à la sûreté personnelle. Les violentes secousses qui s'y firent sentir au mois de décembre 1797, renversèrent presque tous les édifices bâtis en pierre, et rendirent inhabitables ceux qui restèrent sur pied. Le tremblement de terre qu'on y éprouva au mois de novembre 1799, y fit varier l'aiguille de 45 minutes.

Suivant les observations toujours judicieuses de M. de Humboldt, Cumana se trouve exposé aux tremblemens de terre par la proximité du golfe Cariaco, qui paroît avoir quelque commu-

nication avec les volcans de Cumucuta, lesquels vomissent du gaz hydrogène, du soufre et des eaux chaudes et sulphureuses. On observe que les tremblemens de terre n'ont lieu qu'après les pluies, et qu'alors les cavernes du Cuchivano jettent pendant la nuit du gaz inflammable, que l'on voit reluire à cent toises de hauteur. Il est probable que la décomposition de l'eau dans la marne d'ardoise qui est pleine de pyrites, et qui contient des parties hydrogènes, est une des causes principales de ce phénomène. *Voyez* l'article *Tremblemens de terre*, au chapitre II.

La population de Cumana se compose en grande partie de blancs créoles, chez lesquels on remarque beaucoup de dispositions naturelles. Ils sont très-attachés au sol qui les vit naître. Tous généralement se livrent tout entiers au genre d'occupation que la naissance ou la fortune leur ont assigné. L'agriculture en occupe quelques-uns ; le commerce, la navigation, la pêche, fournissent à la subsistance de beaucoup d'autres. L'abondance de poisson que l'on trouve dans les parages de Cumana, permet d'en saler une quantité étonnante, et d'en faire des envois considérables à Caracas et dans les autres villes de ces provinces, et d'en exporter également aux îles du Vent, d'où l'on rapporte

en retour des ferremens d'agriculture, des provisions, et des marchandises de contrebande. Les cargaisons sont toujours de peu de valeur. On se contente de modiques bénéfices, qu'on augmente par la multiplication des voyages. Des fonds de 4 ou 5,000 piastres fortes, qui dans d'autres endroits paroitroient insuffisans pour toute entreprise commerciale, font vivre cinq ou six familles à Cumana. L'activité et la constance y forment presque toute la mise d'où provient l'aisance qui y règne.

Les créoles de Cumana qui entrent dans la carrière des lettres, s'y distinguent par leur pénétration, leur jugement et leur application. On n'y voit précisément pas cette vivacité d'esprit qu'on aperçoit dans les créoles de Maracaïbo; mais ceux de Cumana en sont dédommagés par une plus forte dose de bon sens et de solidité.

Le commerce de détail et des graisseries se fait à Cumana par des Catalans, et quelques Canariens.

Parmi les productions que Cumana jette dans le commerce, les cocos et l'huile qu'on en extrait méritent d'être cités. Les plantes médicinales pourroient aussi figurer dans les denrées commerciales, si les habitans en avoient une connoissance exacte, et s'ils n'ignoroient la manière de les préparer. On trouve en abondance dans

les environs de Cumana, ce que les Espagnols appellent *tuspa*, espèce de quinquina. La calaguala, plante dont la racine est très-résolutive, apéritive et sudorifique ; le pissipini, sorte d'émétique ; le caranapire, espèce de sauge ; le tuatua, plus puissant purgatif que le jalap. Il y a aussi beaucoup d'aromates qui pourrissent sur le même lieu où la nature les fit venir. (*Voyez* au surplus le chapitre *Commerce*, pour connoître celui que fait Cumana, et sous quelle espèce de régime).

Noms des négocians de Cumana.

Berrisbeytia. (D. Mauricio)
Coll. (D. Augustin)
Jotosans. (D. Joseph)
Lerma. (D. Joseph)

CUMANACOA.

Cumanacoa, quoique les Espagnols en fassent la pénultième longue, est un mot basque qui signifie *qui est de Cumana* : sans doute parce que le noyau de la ville de ce nom fut tiré de la ville de Cumana, et que quelques-uns de ces émigrans étoient Biscayens. Elle est située à quatorze lieues sud-est de Cumana, au milieu de la vallée du même nom ; sa population est de quatre mille

deux cents personnes ; l'air y est sain, et les eaux ont une vertu diurétique qu'on ne rencontre pas communément. Il ne manque à cette ville que des bras pour s'enrichir des productions que la bonté du territoire donneroit s'il étoit cultivé. Les fruits y ont une saveur, un goût, une substance qu'ils n'ont qu'en très-peu d'autres endroits. Le gouvernement donne à cette ville le nom de *San-Baltasar de los-Arias* ; mais celui de Cumanacoa a tellement prévalu qu'on ne la connoît que sous ce nom.

CARIACO.

Cette ville, située sur la rivière du même nom, porte dans les papiers officiels et dans les tribunaux celui de *San-Philippo de Austria.* Elle n'a qu'une population de six mille cinq cents personnes ; mais chacune d'elles y occupe assez bien son temps pour en bannir la misère. La production la plus propre à son territoire est le coton, dont la beauté surpasse celle de tout le coton de la Terre-Ferme. Cette seule partie en fournit annuellement plus de trois mille quintaux. On y fait aussi du cacao et peu de sucre.

NOUVELLE BARCELONNE.

Cette ville, fondée en 1634, par D. Juan Urpin, est située dans une plaine sur la rive gauche

de la rivière Neveri, à une lieue de son embouchure. Elle a une population de quatorze mille personnes; une seule église paroissiale; et un hospice pour les franciscains qui ont à leur charge les missions de cette partie. Sa construction n'est ni belle ni agréable. Ses rues non pavées sont extrêmement boueuses en temps de pluie, et couvertes d'une poussière que le moindre vent soulève en temps sec. Le grand nombre de cochons qu'on y nourrit, entretient dans la ville des cloaques infects qui corrompent l'air et engendrent fréquemment des maladies. Le cabildo, dont les principales fonctions sont de veiller à la salubrité des habitans, les laisse froidement exposés à toute la malignité des miasmes pestilentiels dont il partage lui-même les dangers. Cependant j'ai appris, vers la fin de 1803, que le commandant de la place, M. Cagigal, prenoit des mesures sages pour écarter de la ville une infection qui ne peut qu'en empoisonner le séjour.

La ville de Barcelonne s'est primitivement peuplée des habitans de Saint-Christophe de Cumanagoto, à laquelle elle a été en quelque sorte substituée.

La culture est fort négligée à Barcelonne et dans ses environs. Ses vallées les mieux cultivées

sont celles de Capirimal et du Brigantin. Il y en a d'autres aussi fertiles qui restent incultes; et toutes ensemble elles ne donnent pas au delà de trois mille quintaux de cacao et quelque peu de coton. Cette partie est presque sans esclaves; on n'en compte que deux mille sur une surface qui en occuperoit six cent mille; encore la moitié de ces deux mille sont-ils employés au service domestique.

Les excellens pâturages, dont les immenses plaines dépendantes de Barcelonne sont couvertes, ont dû engager les habitans à donner la préférence aux hates, et pendant long-temps ils s'en sont bien trouvés. Outre les bêtes à cornes qu'ils vendoient pour la consommation du pays ou pour les exportations, ils en tuoient une quantité prodigieuse, dont ils saloient la viande qui se vendoit toujours dans les îles voisines, et à la Havane, à cent pour cent de bénéfice. Le suif et les cuirs formoient aussi un objet considérable de commerce. Aujourd'hui cette ressource a beaucoup diminué, sans être détruite. Les voleurs, qui depuis 1801 dévastent impunément les hates, ont réduit ces provinces à un tel degré de pénurie d'animaux, qu'à peine peuvent-elles en obtenir pour leurs boucheries. J'ai déjà parlé de ce désordre, tant au chapitre

Commerce, qu'à l'article *Calaboso* du présent chapitre.

La population de Barcelonne est moitié de blancs et moitié de personnes de couleur. Ceux-ci y sont aussi inutiles à l'agriculture que partout ailleurs. Dans les blancs, il y en a une partie de Catalans, qui s'occupent exclusivement du commerce; leurs spéculations se portent également sur les objets prohibés, comme sur les objets permis. Leurs fréquentes expéditions à la Trinité ne se composent, en retour, que de marchandises de contrebande, dont Barcelonne devient l'entrepôt, et qui ensuite se répandent dans les provinces, soit par terre soit par mer. On évalue à 400,000 piastres fortes l'argent qui s'exporte annuellement de Barcelonne pour ce commerce clandestin.

Noms des négocians de Barcelonne.

Goyheneche. (D. Martin)
Hardindeguy. (D. Pedro-Joseph)
Macia (D. Juan-de-Dios)
Salavary. (D. Martin)
Simonovis. (D. Geronimo)

Barcelonne est à 10 degrés 10 minutes de latitude, et à deux lieues de Cumana, par mer; mais

les chemins sont si mauvais, qu'on en compte vingt par terre.

CONCEPTION DEL PAO.

Des habitans de la Trinité, de la Marguerite et de Caracas, propriétaires de hates dans les plaines voisines de l'Orenoque, au sud de Barcelonne, fixèrent successivement leur demeure au centre de leurs propriétés, afin d'être plus à portée de les surveiller. Le nombre des maisons se trouva assez considérable, en 1744, pour honorer ce hameau du titre de village. On n'y compte pas plus de deux mille trois cents personnes de toutes les classes, que la fertilité du terrain fait vivre dans l'aisance. On y jouit d'un bon air, et l'on y boit de bonne eau; on n'y ressent d'autres incommodités qu'une excessive chaleur, et celle des inondations qu'occasionnent les longues et fortes pluies. Les cultures s'y réduisent aux vivres du pays. La richesse des habitans est toute en animaux, qu'on exporte par le Guarapiche ou par l'Orenoque, à la Trinité.

Ce village, devenu ville, se distingue de Saint-Jean-Baptiste del Pao, situé dans la province de Venezuela, par le titre de *Conception del Pao*. Alcedo, auteur du dictionnaire de l'Amérique, reproche au géographe D. Juan de

la Cruz de placer la ville del Pao au sud de Valence, comme s'il n'y avoit qu'une seule ville de ce nom. Cela prouve que le géographe ne connoissoit point la Conception del Pao, et qu'Alcedo ignoroit l'existence du Pao de Venezuela.

La ville de la Conception del Pao est à quarante-cinq lieues de Barcelonne, à cinquante-cinq de Cumana, à près de quatre-vingts lieues sud-est de Caracas.

GOUVERNEMENT DE L'ISLE DE LA MARGUERITE.

L'île de la Marguerite, située à 10 degrés 56 minutes de latitude et entre le 66.e et le 67.e degrés de longitude ouest du méridien de Paris, a été fameuse par la pêche des perles, dont elle a reçu le nom. Elle est au nord de la Terre-Ferme, et n'en est séparée que par un bras de mer de huit lieues de large. Elle fut découverte par Colomb en 1498, et cédée en propriété à Marceau Villalobos par l'empereur Charles-Quint, en 1524. Elle se peupla insensiblement assez pour exciter l'envie des Hollandois, qui brûlèrent, en 1662, la ville, et détruisirent le fort qui la défendoit. Il ne falloit pas un coup aussi fatal pour l'empêcher de prospérer. La nature de son sol la condamnoit pour toujours à n'être qu'un établissement languissant. Au lieu de terre végé-

tative, elle est couverte d'une couche sablonneuse, de près d'un pied d'épaisseur, mêlée de beaucoup de madrépores cariés et cellulaires. La culture n'y donne donc aucune espérance. Toute celle qui y est, se réduit à quelques pieds de coton et à quelques cannes à sucre qui ne fournissent même pas à la consommation de l'île. Mais, par sa situation, elle peut exciter l'envie de toute puissance commerçante et maritime, parce que, seulement détachée de la Terre-Ferme par un espace de huit lieues, et au vent de toutes ses provinces, elle deviendroit, sous le régime d'un commerce libre, l'entrepôt général de Cumana, de Barcelonne, de Caracas, de la Goayre et de toutes les villes de l'intérieur. L'île de la Trinité, beaucoup moins favorablement située pour remplir cet objet, donne cependant à la contrebande espagnole tous les alimens dont elle a besoin, et débite par cette voie une quantité incroyable de marchandises. Il ne lui resteroit plus d'autre débouché que celui de la Guiane, si toute la partie orientale de la Terre-Ferme trouvoit à la Marguerite, sous la main et sans frais de navigation, ce qu'elle est maintenant obligée d'aller acheter plus loin.

Aux avantages que présente la possession de l'île de la Marguerite, il s'en réunit d'autres qui

ne sont pas moins importans. Nous avons dit qu'elle sert à former le canal qui la sépare de la Terre-Ferme. Ce canal n'est pas même entièrement navigable dans les huit lieues de sa largeur. L'île de Coche, qui se trouve au milieu, ne laisse au navigateur qu'un canal fort étroit, à deux lieues du côté de la Marguerite, par où il doit indispensablement passer. Tout bâtiment qui vient du vent ou d'Europe à Cumana, à Barcelonne et même à la Goayre, est obligé de longer la Marguerite au sud. Si cette île se trouvoit au pouvoir des ennemis de l'Espagne, tout le commerce avec l'Europe, toute relation avec les îles voisines seroient d'autant plus facilement interceptés, que ce qui chercheroit à éviter le canal, seroit pris par les corsaires, dont la Marguerite seroit l'arsenal. Un ennemi entreprenant trouveroit également dans la situation de la Marguerite les moyens faciles de diriger ses expéditions militaires contre quelque partie de la Terre-Ferme qu'il voulût envahir.

Par toutes les raisons déjà indiquées dans le chapitre V, article *Force armée*, l'Espagne doit tenir à la Marguerite, non pour les avantages directs qu'elle peut en espérer; mais pour les dommages qu'elle lui causeroit en passant sous une nouvelle domination. Voilà la cause qui a fait faire

de cette île un gouvernement particulier, et qui fait prendre toutes les mesures possibles, en temps de guerre, pour repousser toute agression.

Dans toute la côte de la Marguerite on ne trouve que trois ports. Le premier et le principal est Pampatar à l'est-sud-est; le second, appelé Pueblo de la Mar, est à une lieue sous le vent du précédent; le troisième est sur la côte nord, et s'appelle en effet *Pueblo del Norte*, Village du Nord. Dans chacun de ces ports il y a un village dont le plus important est celui de Pampatar. C'est là qu'on a placé toutes les fortifications qu'on a crues convenables à la défense de l'île.

La ville capitale est l'Assomption, située presqu'au centre de l'île. Il y a trois autres villages qui portent le nom des vallées où ils sont situés; savoir : les vallées de Saint-Jean, de la Marguerite et *de los Robles* ou des Chênes. Toute la population de l'île est de quatorze mille personnes, divisées en cinq mille cinq cents blancs, deux mille Indiens et six mille cinq cents esclaves et affranchis. La culture y étant presque nulle, on ne peut parler que de l'industrie des habitans. Ses principaux effets sont des pêcheries établies à l'île du Coche, au milieu du canal. Elles sont exploitées par des Indiens de la Marguerite, qui

sont obligés de s'y transporter, et d'y faire la pêche pendant trois mois, pour le modique salaire d'un réal chacun par jour, et du pain de maïs pour toute nourriture. Cinq particuliers de la Marguerite étoient chargés, en 1803, de l'entreprise de ces pêcheries qui donnent beaucoup de tortues, et une quantité immense de poisson, qu'on sale et qu'on vend pour le continent et pour les îles voisines.

On fabrique, à la Marguerite, des hamacs de coton, dont le tissu l'emporte sur celui des hamacs qu'on fabrique ailleurs. On y fait aussi des bas de coton d'une finesse extrême, mais trop chers pour être autre chose que des objets de luxe et de fantaisie. L'île possède tant de perroquets et d'autres oiseaux curieux, qu'il n'y a point de bâtiment qui sorte des ports de la Marguerite, sans en avoir une pacotille à bord. La volaille qu'on y élève, devient aussi une ressource pour le misérable qui vend ses poules et ses coqs-d'Inde pour les îles étrangères.

La surveillance pour la contrebande étant moins active à la Marguerite qu'ailleurs, on y a plus de facilité à la faire; mais on ne profite guère de cet avantage que pour des mulets, que des particuliers de la Marguerite font venir de la Terre-Ferme pour leur compte, et comme

pour leur usage, et qu'ils exportent ensuite furtivement pour les colonies étrangères.

On ne trouve, dans l'île, d'autre maison de commerce un peu marquante, que celle des frères Maneyro. Elle étoit conduite en 1804, par l'aîné des frères D. Francisco Maneyro.

GOUVERNEMENT DE MARACAIBO.

Maracaïbo, fondé par les ordres des gouverneurs de Venezuela, resta long-temps sous leur commandement. Ensuite, une nouvelle division des gouverneurs en fixa un à Mérida, dont Maracaïbo dépendit. Enfin, Maracaïbo en devint la capitale, et l'on donna à son district le titre de province.

Ce gouvernement a très-peu d'étendue de l'est à l'ouest; mais il s'étend à plus de cent lieues vers le sud, où il est borné par le royaume de Santa-Fé. Le gouvernement du Rio-de-la-Hache, dépendant du royaume de Grenade, le borne à l'ouest; la mer au nord; et la province de Venezuela, selon la nouvelle circonscription, à l'est.

Le territoire de la province de Maracaïbo est ingrat jusqu'à une certaine distance de la capitale. Toute la rive orientale du lac est aride, malsaine, et couverte de raquettes et de cierges

épineux, où les productions commerciales ne peuvent venir, ni l'homme se conserver. Sur la rive occidentale, la terre ne commence à être fertile qu'à plus de vingt-cinq lieues au sud de la ville. Tout ce qui est au sud du lac le dispute aux meilleures terres de l'Amérique méridionale. Il n'y manque, comme dans tant d'autres parties, que des bras pour rendre cette province florissante, et pour fournir aux exportations annuelles autant de denrées que deux mille bâtimens, de trois cents tonneaux chacun, pourroient en charger.

Maracaïbo.

La ville de Maracaïbo est située sur la rive gauche du lac du même nom, et à six lieues de la mer. Son emplacement est aréneux, et sans aucune couche de terre végétale.

Sa température est d'autant plus chaude, que les brises y sont foibles et peu régulières, que le sol n'est arrosé par aucune espèce d'eau courante, et que les pluies y sont rares. Les chaleurs y sont excessives, principalement depuis le mois de mars jusqu'en octobre; mais les mois de juillet et d'août y sont insupportables : l'air qu'on y respire à cette époque paroît sortir d'une fournaise. Le seul moyen que l'on ait de

prévenir les effets de cette atmosphère calcinante, est de se baigner dans le lac. C'est effectivement dans ses eaux que les habitans de Maracaïbo tempèrent l'ardeur et corrigent l'acrimonie de leur sang, enflammé par l'action du soleil.

Malgré la chaleur extrême et presque continuelle qu'on éprouve à Maracaïbo, son séjour est sain. Il n'y a aucune maladie endémique. L'homme déjà acclimaté y conserve sa santé aussi bien et mieux que dans beaucoup d'endroits, où les chaleurs sont moins fortes, et les moyens de se rafraîchir plus multipliés.

Les vents alizés y soufflent ordinairement depuis le commencement de mars jusqu'en juin ou juillet. Les mois d'août et de septembre sont des temps de calme, à moins qu'ils ne soient interrompus par des vents du sud, qu'on appelle, dans le pays, *virason*, à cause de leur insalubrité. On observe que lorsque les brises sont modérées, l'année est pluvieuse ; lorsqu'elles sont violentes, elles sont suivies de sécheresse. Maracaïbo est sujet à de forts orages. Le tonnerre y plane avec un fracas effroyable : la foudre y tombe souvent, et y consume des maisons, des navires, et tout ce qui l'attire ou qu'elle rencontre. On n'y éprouve pourtant pas

ces ouragans furieux qui menacent chaque année l'existence des Antilles. Tout effrayans et tout destructeurs que soient ces orages, on y est réduit à la nécessité de les désirer, parce que lorsqu'ils manquent, ils sont remplacés par des tremblemens de terre qu'on redoute encore davantage. Les lavasses que produisent de certains orages, sont si fortes, qu'elles forment un torrent qui traverse la ville de Maracaïbo, avec une rapidité incroyable, entraînant avec lui des arbres, et causant des dégâts, selon sa crue, aux maisons qu'il trouve sur son passage. Heureusement ces sortes de catastrophes ne sont jamais de longue durée.

La partie principale de la ville est sur les bords d'un petit golfe, d'une lieue de profondeur, que forme le lac vers l'ouest. L'autre partie est au nord, dans la fameuse gorge du lac, qui a dans cet endroit trois lieues d'étendue, ensuite elle commence à s'étendre vers le sud. On appelle pointe de Maracaïbo celle où commence la ville; et celle où commence le golfe, pointe de Arrieta, située presque vis-à-vis de la pointe de Sainte-Lucie.

Il y a à Maracaïbo beaucoup de maisons bâties à chaux et à sable, et avec beaucoup de goût; mais quelques mesures que le gouverne-

ment ait prises, quelqu'abondans que soient les bois de construction, à quelque bon marché que soient les tuiles, quelque fréquens que soient les incendies, qui souvent y ont consumé des rues entières, plus des deux tiers des habitans tiennent toujours fortement à l'opinion que la couverture en tuiles rend les maisons, des brasiers destructeurs des personnes qui les habitent, et conservent l'habitude de couvrir les plus belles maisons d'une espèce de roseau qui croît sur les bords du lac, que les Espagnols appellent *enéa*. Ce mélange de maisons couvertes en tuiles ou en roseaux, donne à la ville un air de hameau, qui déplaît à la vue, et offre à la voracité des flammes, des alimens qui tiennent constamment la ville en danger.

Quelques-uns donnent même plus de latitude à cette opinion, et, avec les moyens de bâtir des maisons capables d'orner la ville, ils en construisent au contraire d'entièrement en roseaux, en liannes, etc. : celles de cette dernière espèce sont beaucoup plus nombreuses que celles dont il a déjà été parlé.

Comme il n'y a ni fontaine, ni puits, ni rivière, on n'y boit point d'autre eau que celle du lac, dont le goût n'est pas agréable, mais dont la qualité n'est pas mauvaise, excepté dans les

fortes brises des mois de mars et avril. Ces brises font refouler les eaux de la mer, et rendent celles du lac saumâtres au point de ne pas être potables. Le pauvre ne peut, dans ces cas, étancher sa soif qu'avec une eau qu'il se procure en faisant des excavations à la terre. Cette eau est d'un mauvais goût et très-peu salubre. Le riche pare à cet inconvénient par des citernes qu'il a dans sa maison, pour ramasser les eaux pluviales. Les moins riches ont de grandes jarres destinées au même objet.

On compte à Maracaïbo, suivant un recensement fait en 1801, vingt-deux mille habitans; mais les Espagnols, qui à cette époque y arrivèrent de la partie espagnole de Saint-Domingue, d'où le gouvernement du noir Toussaint les avoit faits fuir, portèrent la population de Maracaïbo à vingt-quatre mille personnes, divisées en quatre classes : les nobles, les blancs roturiers, les esclaves et les affranchis.

Les familles nobles sont celles qui se glorifient de descendre des premiers conquérans de la province, ou de quelques gouverneurs ou auditeurs de guerre, mariés dans le pays, ou même de tout autre employé; car le brevet d'un emploi quelconque donné par le roi est, dans l'Amérique espagnole un titre authentique de nobles-

se. On compte plus de trente de ces familles. Il est fâcheux d'avoir à observer que toutes paroissent avoir fait divorce avec la fortune ; les biens qu'elles possédoient ont disparu à force de procès, ou bien ont été dévastés par les Indiens Motilones avant leur réduction. Il y a très-peu de ces premières maisons qui jouissent d'une aisance médiocre. Dans presque toutes, la misère se fait tellement sentir, que l'idée de l'origine illustre de la famille est l'aliment le plus savoureux dont elles se nourrissent. Et une fois qu'un Espagnol tombe dans l'indigence, c'est pour la vie. La honte du travail et l'amour de la paresse font qu'il brave en héros toutes les horreurs du besoin.

Les blancs non nobles sont Européens ou créoles. C'est la classe qui vit le plus commodément, parce que c'est la seule qui travaille et qui s'adonne à la culture, à la navigation, au commerce, à la pêche, etc.

Les esclaves y sont en petit nombre ; le défaut d'introduction de nègres dans la province, en est la cause principale, pour ne pas dire unique. On estime que leur nombre à Maracaïbo ne passe pas cinq mille.

Les affranchis y sont aussi très-peu nombreux : ils exercent tous les métiers : de menuisiers, tail-

leurs, cordonniers, charpentiers, maçons ou forgerons.

L'habitude que les habitans de Maracaïbo contractent, dès leur enfance, de naviguer dans le lac, soit pour leur plaisir, soit pour la pêche, soit pour le transport des denrées que ses bords méridionaux produisent, leur donne de bonne heure le goût de la navigation. Bientôt, ne trouvant pas sur les lieux assez de moyens pour en exercer la profession, ils se rendent par bandes à Porto-Cavello, à la Goayre, et dans d'autres ports où la navigation plus active sert à la fois leur vocation et leur ambition. Ils font, avec une égale facilité, le cabotage ou les voyages de long cours. Dans ces intervalles où la guerre suspend les opérations commerciales, ils s'embarquent sur des corsaires. Mais, quelque parti qu'ils prennent, ils ne démentent jamais la réputation qu'ils ont d'être aussi bons soldats que bons marins. Le voisinage du même lac, dans les eaux duquel ils s'exercent dès leurs premières années, les rend aussi habiles nageurs et excellens plongeurs.

Ceux qui résistent aux attraits de la marine, fondent des hates ou soignent celles de leurs pères. Rien ne prouve mieux leur aptitude à ce genre d'occupation, que le nombre immense

d'animaux dont les savanes de Maracaïbo sont couvertes. Les principales sont celles de Jobo, d'Ancon, de Palmares et des Cannades. Je dois annoncer qu'il y a plus de mérite à élever des animaux dans les savanes de Maracaïbo, que dans tout autre endroit de ces provinces, parce que n'y ayant point de rivières, ni des mares intarissables, les temps de sécheresse en font périr beaucoup, malgré les précautions que l'on prend, dans ces sortes de cas, de les diriger vers les parties où l'on peut les abreuver.

Mais ce qui honore encore plus les habitans de Maracaïbo, c'est leur esprit singulièrement vif, leur application à la littérature et les progrès qu'ils font, malgré le mauvais état où se trouve l'éducation publique à Maracaïbo. Pendant que les jésuites y étoient chargés de l'instruction de la jeunesse, il sortit de leurs écoles des sujets parlant le latin avec une élégance et une facilité rares, possédant parfaitement l'art oratoire et les règles de la poésie, écrivant leur langue avec une pureté aussi remarquable par la hardiesse de leurs idées, que par l'ordre et la clarté avec lesquels elles étoient présentées, en un mot, doués de toutes les qualités qui constituent l'homme de lettres. L'expulsion de ces savans

instituteurs enleva à la jeunesse de Maracaïbo tous les moyens de s'instruire.

Nonobstant la stérilité des ressources que l'instruction trouve à Maracaïbo, on y voit des jeunes gens si favorisés par la nature, que la moindre teinture des principes développe en eux des facultés, qui ne se manifestent en Europe qu'après de longues études et sous les meilleurs maîtres. Ce qui ajoute à la singularité du phénomène, c'est que l'excès de ce génie naturel devient souvent nuisible à la tranquillité des familles de Maracaïbo; car il suffit à beaucoup de ces jeunes gens de savoir conjuguer et de connoître le régime des verbes, pour être en état de faire des écrits dont la subtilité paroît au plaideur de mauvaise foi préférable aux productions d'un avocat qui établit ses raisons sur les principes du droit civil. Tel procès qui n'auroit pas été intenté, ou que les tribunaux auroient jugé promptement, devient interminable et ruineux, par les sophismes dont ces écrivassiers enveloppent dans les ténèbres les causes les plus simples et les plus claires. Cette teigne, très-répandue à Maracaïbo, n'est cependant pas étrangère aux autres parties espagnoles. Les lois pénales que le législateur a été forcé de rendre, pour diminuer le nombre de ces suppôts de la chicane, qu'on

appelle *pendolistas*, prouvent que ce mal est assez général.

En convenant que les habitans de Maracaïbo ont de l'activité, du courage et du génie, il ne reste presque plus rien à dire en leur faveur. On leur reproche d'avoir fort peu de respect pour leur parole, et de ne se croire liés par leur signature qu'après qu'ils ont inutilement essayé de s'en faire relever par les tribunaux. Leur réputation sur cet article est si bien établie, que tous les étrangers que des affaires attirent à Maracaïbo, disent qu'il vaut mieux y former des relations d'intérêt avec les femmes qu'avec les hommes, parce qu'elles y ont exclusivement la bonne foi et la solidité qui, partout ailleurs, sont l'apanage particulier des hommes.

Puisque la série de la description me conduit à parler des femmes de Maracaïbo, je ne dois pas laisser ignorer qu'elles sont, dans leur jeunesse, des exemples de pudeur; dans le mariage, des épouses fidèles et d'excellentes mères de famille. Les égards pour le mari, les soins du ménage, et la bonne éducation des enfans sont les objets qui partagent tous leurs momens et toute leur sollicitude. Elles ne connoissent d'autre amusement, avant et après le mariage, que la musique. Leur instrument le plus favori est la

harpe. Il y a bien peu de maisons d'où le son harmonieux de cet instrument ne se fasse entendre chaque soir et tous les jours de fête.

Le culte catholique n'a à Maracaïbo qu'une église paroissiale, aidée par une succursale qu'on appelle de San-Juan de Dios. Des quatre couvens d'hommes et autant de religieuses qu'Alcedo, auteur du Dictionnaire de l'Amérique, annonce, on n'y voit et l'on n'y a jamais vu que celui des Franciscains, qui est bien garni, bien entretenu, et bien servi; mais on y vénère encore dans l'église paroissiale, avec autant de ferveur que jamais, le même crucifix dont il se fait un pieux devoir de raconter les prodiges.

On vénère aussi à Maracaïbo une Vierge, dont l'apparition, l'inauguration et les miracles réclament de ma piété la publication que je vais leur donner.

Cette Vierge porte le surnom de *Chiquinquira*, parce que c'est dans un village de ce nom, situé dans le royaume de Santa-Fé, qu'elle a fait sa première apparition. Sa manie est de se peindre sur des torchons et au milieu des ordures. A Chiquinquira, on la trouva en 1586, dans un pailler aux trois quarts pourri, peinte sur une vieille et mauvaise toile qu'on auroit presqu'aussitôt jetée si, dans les mains de la bon-

ne femme Ramos qui la prit du bout des doigts, ses couleurs ne se fussent subitement animées, et si leur vivacité n'eût donné à sa figure une expression qui fit crier au miracle, et qui ramollit les cœurs les plus endurcis. On lui dédia un temple : une fontaine se trouvoit sous l'autel où elle fut placée. Elle se hâta de communiquer à ses eaux des vertus miraculeuses, auxquelles elle doit une réputation qui ne finira qu'avec les Espagnols.

Elle s'introduisit à Maracaïbo sous la même forme et de la même manière qu'à Chiquinquira, et c'est ce qui lui en a fait conserver le nom.

Une vieille mulâtresse prenant un jour, par hasard ou par besoin, le seul torchon qu'elle avoit dans sa maison, y aperçut quelques couleurs. Elle l'étendit, et la figure de la Vierge frappa ses yeux sortant de leur orbite. Elle observa que les couleurs se ravivoient, et que le tableau prenoit à vue d'œil un éclat éblouissant. Elle appelle des témoins, et le miracle, prouvé par une foule de vieilles femmes, devint une vérité sacrée, qui concilia à la Vierge les cœurs et le respect de tout le voisinage. La mulâtresse, dépositaire de cette précieuse relique, l'exposa chez elle, à la vénération publique. Un grand concours s'établit, les miracles commencèrent,

et bientôt tout Maracaïbo adressa exclusivement ses prières à Notre-Dame de Chiquinquira. Cette célébrité fut trop forte et trop rapide pour que les autorités civiles et ecclésiastiques ne songeassent pas à donner à cette Vierge une habitation plus décente que celle que ses inclinations lui avoient fait choisir. Le cabildo se rendit chez la mûlatresse pour lui annoncer qu'on alloit placer Notre-Dame de Chiquinquira dans l'église paroissiale. Ni ses représentations, ni ses pleurs ne purent changer cette résolution. Tout le clergé, toutes les autorités locales, tout le peuple furent chercher processionnellement la Vierge pour la placer à l'église de la paroisse. Deux *cavalleros* des plus distingués portoient la toile peinte. Arrivés à un coin de rue, qu'il falloit doubler, le tableau de la Vierge acquit un poids que toute la force humaine ne pouvoit soulever. Après bien des prières inutiles, un des assistans dit que, sans doute, la Vierge répugnoit d'aller à l'église paroissiale, et qu'elle préféreroit peut-être celle de San-Juan de Dios. On suivit cette inspiration, et elle réussit. La Vierge reprit sa légèreté naturelle, et on la plaça dans la succursale de San-Juan de Dios, où elle se déclara aussitôt très-chaude protectrice de tous les marins qui l'invoqueroient. On se

doute bien qu'elle ne manque pas de vœux, et que, dans toutes les circonstances épineuses, on a recours à elle. De son côté, son zèle et son pouvoir se trouvent justifiés par tant de bâtimens qui se sont sauvés, après l'avoir invoquée, qu'il faut avoir perdu l'usage de la raison pour douter de sa puissance.

Maracaïbo est le siége d'un gouverneur, avec la même paie et avec les mêmes fonctions à exercer que celui de Cumana. Quant à la défense de la ville, voyez l'article *Force Armée*, au chapitre V. La description de son port et de son lac se trouve au chapitre II.

Sa latitude est de 10 degrés 30 minutes. Sa longitude ouest du méridien de Paris, de 74 degrés 6 minutes; et sa distance de Caracas, de 140 lieues.

MÉRIDA.

La ville de Mérida, fondée en 1558 par Jean Rodriguez Suarez, sous le nom de Santiago de Los Caballeros, est située dans une vallée de trois lieues de long, sur environ trois quarts de lieue dans sa plus grande largeur. Elle est entourée de trois rivières : la première porte le nom de Mucujun, et prend sa source au nord, dans ce qu'on appelle *los Paramos de los Conejos*, les Landes des Lapins. Elle coule du nord au sud,

et passe dans la partie orientale de la ville ; la seconde, connue sous le nom d'Albarregas, vient du nord-ouest. , et passe à l'ouest de la ville ; la troisième est la Chama ; elle vient de l'est, et dirige son cours par le sud de Mérida au nord, jusqu'à ce qu'elle se jette dans le lac de Maracaïbo. Elle reçoit les deux premières rivières à peu de distance de Mérida, et par les eaux d'une multitude d'autres rivières dont elle se grossit successivement, elle acquiert la consistance d'une rivière du premier ordre. On passe ces trois rivières, à pied et à cheval, sur des ponts de bois assez solidement construits pour tenir, dans tous les temps, les communications libres. Aucune de ces rivières n'est navigable à cause de la rapidité de leur courant, et des obstacles qu'opposent à la navigation des détroits tantôt formés par des rochers, tantôt par des montagnes, qui en rétrécissent le lit, au point de former des cascades, que des bâtimens d'aucune espèce ne pourroient franchir, sans le danger évident de se briser. Une autre puissante raison, pour n'avoir pas cherché à vaincre ces difficultés, est l'excessive insalubrité de la partie du lac de Maracaïbo, où est l'embouchure de la rivière Chama. Il est, en effet, impossible de passer deux heures dans cet en-

droit, sans en sortir avec une fièvre qui, le plus souvent, prend un caractère de malignité qui conduit au tombeau.

Les seules cultures sont donc favorisées par les rivières qui arrosent les environs de Mérida. Je dois dire, à la louange des habitans, que leur activité seconde parfaitement ces avantages de la nature. A quelque distance de la ville, sont des plantations en sucre, en cacao et en café, dont la qualité est supérieure aux mêmes denrées qu'on cultive dans le reste de la province.

Tous les environs de Mérida sont couverts de vivres du pays, de fruits et de légumes, comme maïs, féves et pois de toutes les espèces, pommes de terre, manioc, froment, orge, etc. Tous ces objets se consomment sur les lieux, et sont si abondans, que les gens les plus misérables y ont toujours plus d'alimens qu'il n'en faut pour leur subsistance. Les boucheries de Mérida s'approvisionnent de Varinas et de Pedraza. On y mange de la viande excellente et à un prix très-modéré.

La température de Mérida est très-variable : on y éprouve presque chaque jour les quatre saisons de l'année. Cependant les habitans soutiennent que jamais le froid ni le chaud n'y sont à un degré qui puisse incommoder, et que toute l'année on peut indistinctement y porter des ha-

bits de soie ou de laine ; mais ils ne peuvent pas nier que les variations du temps y sont assez rapides et assez sensibles pour y causer fréquemment des maladies. On y craint surtout le vent d'ouest. Il ne souffle jamais sans laisser des traces de sa malignité. Les pluies y sont abondantes : elles y tombent toute l'année ; mais elles redoublent depuis le mois de mars jusqu'en novembre ; et, dans tous les temps, elles laissent quelqu'intervalle de sec.

La ville de Mérida est le siége d'un évêché et d'un chapitre. Elle possède un collége et un séminaire où se forment les ministres du culte catholique, et où la jeunesse reçoit les principes d'éducation qui conviennent à tous les états de la vie. Il y a des régens pour enseigner à lire, à écrire, à calculer ; des maîtres pour les basses classes, et des professeurs de philosophie, de théologie, de morale pratique, de droit canon et de droit civil. Toutes ces écoles sont sous la direction et surveillance d'un recteur et d'un vice-recteur, et sous l'immédiate autorité de l'évêque.

Le luxe des sciences avoit fait tant de progrès à Mérida, qu'on résolut d'obtenir une université qui dispensât d'aller chercher les bonnets doctoraux dans celles de Santa-Fé ou de Caracas.

On envoya en 1801 le vice-recteur du collége auprès de l'université de Caracas, pour la prier d'approuver la demande que désiroient faire les habitans de Mérida à S. M. C., pour l'établissement d'une université. Cette question fut scrupuleusement examinée, et, malgré les talens et les qualités personnelles du vice-recteur, elle fut décidée contre le vœu de ses commettans. Ce refus, plus propre à irriter le désir qu'à le faire cesser, n'a pas rebuté les partisans de la nouvelle université. Leur demande a été envoyée au roi. Elle ne sera pas à coup sûr facilement accordée, parce que le système actuel du gouvernement n'est pas de multiplier ces sortes d'établissemens. Mais, à la fin, il ne sera pas étonnant que la persévérance et l'importunité forcent le gouvernement à l'accorder malgré lui. Combien de fois ne se trouve-t-il pas réduit à la pénible extrémité de permettre, d'autoriser ou de tolérer ce qui entreroit dans son plan d'empêcher ou de défendre!

Indépendamment de la cathédrale, la religion a obtenu à Mérida des temples, dont le nombre est pour le moins proportionné à celui de ses habitans. Les ordres de Saint-Dominique et de Saint-Augustin y ont chacun un couvent : celui de Sainte-Claire y en a aussi un autre. On

y entretient avec soin l'église d'un couvent de cordeliers supprimé. Celle de l'hôpital est marquante; puis viennent les succursales de Milla, Mucujun del Espejo et de Uano; enfin celle de la Miséricorde, nouvellement construite.

Le nombre des habitans de Mérida s'élève à onze mille cinq cents personnes de toutes les couleurs et de toutes les classes. Celle des esclaves y est moins nombreuse que toutes les autres. Les blancs y ont été long-temps divisés en deux factions : celles des Serradas et Guavirias, des noms des deux principaux fondateurs de la ville, qui s'étoient voués une haine que leurs descendans ont conservée avec tant d'opiniâtreté, qu'on ne peut pas dire qu'elle soit encore parfaitement éteinte, quoique ses explosions, autrefois si fréquentes, ne se soient pas reproduites depuis bien des années. Sans ce fâcheux événement, la population y seroit aujourd'hui plus considérable et la culture plus florissante.

On remarque dans les blancs de Mérida un caractère franc, un esprit juste, et l'amour de la littérature. Aucune classe n'y dédaigne le travail. La culture, l'éducation des animaux, ou l'état ecclésiastique, sont les carrières des blancs. Les personnes de couleur s'y livrent à des occupations utiles, qui prouvent à la fois leur in-

telligence et leur application. On y fait différens ouvrages en coton et en laine, que le bon marché fait préférer à nos toiles d'Europe. Parmi ces ouvrages sont des tapis de laine du pays, d'une aune de long sur plus de demi-aune de large, ornés de fleurs et teints sur les lieux avec des plantes du pays, dont les couleurs rouge, verte, bleue et jaune, sont aussi fraîches et restent aussi vives que celles qu'on donne dans nos plus fameuses fabriques. Il suffit d'avoir parlé de l'industrie locale pour ne pas avoir besoin de dire qu'il règne dans la ville une aisance qui n'y laisse point voir d'êtres malheureux.

La latitude de la ville de Mérida est de 8 degrés 10 minutes; sa longitude de 73 degrés 45 minutes. Sa distance de Maracaïbo est de quatre-vingts lieues au sud; celle de Caracas de cent quarante lieues au sud-ouest, et celle de Varinas de vingt-cinq lieues aussi au sud-ouest.

TRUXILLO.

Il n'est pas de ville dans la province de Venezuela qui, dès son origine, ait fait d'aussi rapides progrès que Truxillo. Dans le premier siècle de sa fondation, elle avoit des édifices qui auroient brillé dans des villes européennes, et cette magnificence, symptôme de l'application

de ses habitans à la culture, y attiroit beaucoup d'Espagnols laborieux, et contribuoit à augmenter sa population. Tout annonçoit que cette ville prendroit un accroissement considérable, lorsqu'en 1678, le flibustier françois Grammont entra dans la province de Venezuela avec une poignée de monde, et traversa toute la province avec autant de sécurité et de confiance que s'il eût eu une armée formidable. La renommée de l'opulence de Truxillo détermina l'intrépide flibustier à y porter ses pas dévastateurs. Ni la distance de quatre-vingts lieues du port où il avoit débarqué, ni les mauvais chemins à passer, ni les chaleurs et les pluies à essuyer, ni les revers que devoit lui faire éprouver dans le voyage la force armée du pays, ne purent altérer sa résolution. Ce qui paroît obstacle aux yeux de l'homme d'une valeur raisonnée, n'étoit pour les flibustiers que motif d'encouragement. Ils dédaignoient toute action où il ne leur falloit pas faire des choses extraordinaires pour échapper à la mort ou pour la donner. On ne peut pas dire qu'ils fussent des héros, parce que le butin, et non la gloire, étoit le mobile de leur courage ; mais en les plaçant au rang des brigands, on ne peut, sans injustice, leur refuser l'épithète d'*illustres*. Grammont se

rendit donc avec les siens à Truxillo, tua ou mit en fuite tous les habitans, pilla, saccagea et réduisit en cendres tous les superbes édifices de la ville. L'existence des ruines donne encore à l'œil l'occasion de s'attrister en contemplant ces témoins de la grandeur passée de la ville, et ces indices de ce qu'elle seroit aujourd'hui.

Les Espagnols qui échappèrent au carnage et aux flammes, s'enfuirent, avec leurs familles, à Mérida, où la crainte que ce désastre ne se renouvelât, les fixa pour toujours. Il ne resta à Truxillo que les infirmes et les vieillards, que la pitié avoit fait épargner, et que le défaut de forces empêcha de fuir. Voilà sans doute une cause plus que justificative de la modicité de la population de Truxillo. Cependant la salubrité de l'air et la fertilité du sol y ont successivement attiré assez d'habitans pour que leur nombre s'élève actuellement à sept mille six cents.

La terre y produit du sucre, du cacao, de l'indigo, du café, et généralement toutes les denrées de la zone torride, et quelques-unes des zones tempérées. Le froment y vient supérieurement, et sa farine diffère peu de celle d'Europe. On en récolte en abondance, et il devient, pour le cultivateur, un objet de commerce qui le dédommage de ses peines. On y

cultive, avec assez d'application, les autres denrées; et l'on peut dire qu'en général les habitans de Truxillo paient à la prospérité publique au moins une partie du tribut que chaque citoyen lui doit.

La culture n'est pas leur unique occupation. Quelques-uns élèvent des brebis, des chèvres, et l'on remarque que les moutons y sont plus grands que dans aucune autre partie de la province, et que leur viande est beaucoup meilleure. Les fromages qu'on y fait sont aussi préférés à ceux des autres endroits. Le soin qu'on y apporte à laver les laines et à les carder, permet d'en faire des ouvrages, dont le débit est toujours assuré, et la vente avantageuse.

Les femmes, plus laborieuses à Truxillo que partout ailleurs, s'y appliquent à faire des confitures qu'on leur commande même souvent à l'avance, pour les revendre dans la province, ou pour en faire des envois au dehors. Cette branche d'industrie, toute foible qu'elle paroît, ne laisse pas que de soulager beaucoup cette classe misérable qui, dans toutes les autres villes, est embarrassée de son existence.

On porte les denrées commerciales de Truxillo à Maracaïbo, par le lac qui est à vingt-cinq lieues à l'ouest; mais ses relations les plus suivies

sont avec Carora, où l'on envoie les peaux de brebis et de chèvres pour y être préparées. Ce trajet n'est cependant pas exempt d'inconvénient, parce qu'il faut traverser les plaines de *Llonay*, si malsaines que le voyageur doit hâter sa marche pour ne pas être atteint de la fièvre maligne, que le moindre séjour y donne.

Nous venons de dire que la ville de Truxillo jouit d'un air salubre ; mais ses eaux, quoique claires et légères, y sont imprégnées de particules métalliques, qui occasionnent des goîtres uniquement incommodes, sans qu'ils altèrent en rien la santé.

L'emplacement qu'occupe la ville est resserré entre deux montagnes, de manière qu'elle a la forme d'une bière. L'église paroissiale est construite avec peu de goût ; mais elle est solide et décente. Elle a sous sa dépendance une succursale, qu'on appelle le *Calvaire.* Il y a un couvent de franciscains et un de dominicains. Il y en a aussi un de religieuses dominicaines, que le roi n'a laissé fonder qu'avec peine. Il avoit d'abord défendu d'en continuer l'édifice, et cette défense ne fut levée, en 1636, que par les instances et les sollicitations de l'évêque de la Mata. La société n'a d'autre reproche à faire aux religieuses de Truxillo, que d'avoir renoncé

aux doux plaisirs de la maternité. Chacune d'elles travaille dans la solitude, et fait, avec la pite, une infinité de petits ouvrages délicats, également curieux et utiles, qu'on admire avec plaisir, et qu'on s'empresse d'acheter.

Truxillo possède aussi un hôpital dédié à Notre-Dame de Chiquinquira, et un cabildo pour la justice et la police.

La latitude de Truxillo est de 8 degrés 40 minutes. Sa distance de Caracas, au nord, est de cent cinq lieues; de Mérida, au sud, de vingt lieues; de Guanare, au sud-est, de trente lieues.

GOUVERNEMENT DE VARINAS.

Varinas.

Ce n'est qu'en 1787 que la ville de Varinas a été détachée du gouvernement de Maracaïbo, pour devenir elle-même le siége d'un gouvernement particulier, qu'on a formé aux dépens de ceux de Venezuela et de Maracaïbo.

Le chef n'a que le titre de commandant politique, quoique ses fonctions, dans le district qui lui a été assigné, soient les mêmes que celles des autres gouverneurs dans les parties civile, militaire et religieuse. Il a aussi, comme eux, 4000 piastres fortes d'appointemens. L'accrois-

sement qu'a pris, depuis quelques années, cette partie de la province, facile à envahir, par les rivières navigables qui se jettent dans l'Orenoque, a déterminé l'établissement de ce gouvernement, et, pour mieux en assurer la défense, on y a formé, en 1803, des milices, et on a donné à la ville de Varinas une garnison d'une compagnie de troupes de ligne de nouvelle formation, composée de soixante-dix-sept hommes.

Depuis long-temps la ville de Varinas est connue dans les marchés de l'Europe par la qualité du tabac que son territoire produit, et que le préjugé, plutôt que la raison, y fait regarder comme supérieure à toute autre, tandis qu'elle est inférieure sous tous les rapports à celle du tabac qu'on cultive ailleurs, principalement à Cumanacoa, dans la province de Cumana. Cependant la prévention est telle que tout ballot de tabac qui arrive à Amsterdam ou à Hambourg, sous une autre dénomination que celle de Varinas, se vend, quelle que soit sa qualité, vingt ou vingt-cinq pour cent de moins.

L'expérience a tellement convaincu les Espagnols que le commerce du nord juge sur l'étiquette et non d'après des principes, que de quelqu'endroit de ces provinces que provienne

le tabac, on ne l'envoie jamais sans ce titre de recommandation, et l'acheteur européen, trompé, n'en éprouve aucune perte. Il est vrai que les plantations de presque tout le tabac qui s'exporte, sont à Varinas, et qu'il n'en sort de celui des autres parties, que lorsque les récoltes excèdent la consommation locale, pour laquelle on réserve tout ce que les provinces produisent de meilleur.

On remarque, depuis quelque temps, que le tabac de Varinas est plus sujet à se gâter que tout autre. A peine a-t-il subi les derniers procédés de la préparation, qui autrefois le conservoient cinq ou six ans, qu'un ver destructeur s'introduit dans le peloton du tabac, en corrode tout l'intérieur, et le convertit en poussière. La surface ne paroît que légèrement offensée. C'est ce qui rend l'avarie plus difficile à reconnoître.

La bonté du territoire et la situation du pays appellent la province de Varinas à jouer un grand rôle dans le commerce. Le sucre, le café, le coton, l'indigo et généralement tous les fruits de la zone torride, y trouvent le sol propre à chacun d'eux, et leur qualité y est par excellence. Les habitans, pendant long-temps occupés à la culture du tabac, croyoient que la nature avoit refusé au sol de Varinas la vertu de pro-

duire autre chose. Ce préjugé s'est entièrement dissipé. Aujourd'hui on y cultive tout, on y entreprend tout. Les denrées se transportent en grande partie par eau à la Guiane. L'embarcadère est sur la Rivière Portugaise, cinq lieues au-dessous de la ville, dans un endroit qu'on appelle *Torunos*. Il y a aussi dans la juridiction de Varinas de très-fortes hates, d'où l'on tire beaucoup de bœufs et de mulets, qu'on exporte par l'Orenoque ou qu'on consomme dans la province.

La ville jouit d'un air assez pur, quoique le thermomètre de Réaumur y soit rarement au-dessous de 24 degrés. On y compte dix mille personnes. Tous les édifices publics se réduisent à une église paroissiale et à un hôpital.

Varinas est à 7 degrés 40 minutes de latitude, et à cent lieues au sud-sud-est de Caracas.

SAN-JAYME.

Il y a très-peu de temps que San-Jayme a la qualification de ville, et qu'elle a conséquemment un cabildo. Elle n'avoit pas même droit, ni par sa population, ni par ses cultures, à une pareille distinction. Son site est plus curieux qu'agréable. Elle se trouve au confluent d'une grande partie des rivières, qui ne forment plus qu'un lit pour se jeter dans la rivière Apure, à

une douzaine de lieues après s'être réunies. La ville de San-Jayme, ainsi entourée de rivières considérables, n'a, pour se défendre de leurs inondations annuelles, qu'un monticule de sable, sur lequel est l'emplacement de la ville. Les habitans se trouvent, pendant trois ou quatre mois de l'année, tellement environnés d'eau, qu'ils ne peuvent se rendre chez eux ni en sortir qu'avec des canots.

La terre, sablonneuse et aride, n'offre au cultivateur aucune perspective séduisante. On se contente d'exiger d'elle des pâturages pour les animaux. Les édifices de la ville, y compris l'église, répondent parfaitement aux foibles ressources que trouvent les habitans sur un sol aussi peu favorisé par la nature.

La ville de San-Jayme est à 7 degrés 50 min. de latitude, et à soixante-quinze lieues au sud de Caracas.

SAN-FERNANDO D'APURE.

Les peuples pasteurs ayant besoin de beaucoup plus de terrain que les peuples agriculteurs, se trouvent très-resserrés dans le même espace où, à nombre égal, les derniers se trouveroient à leur aise. C'est uniquement à cette cause que la ville de San-Fernando doit son existence. Les habitans de Guanare, ayant donné aux

hates la préférence sur les cultures, couvrirent bientôt de leurs troupeaux les savannes, jusqu'à une certaine distance de la ville. A mesure que la population a augmenté, le nombre des hattiers s'est aussi accru. Ceux qui ont trouvé tout le sol réparti et occupé, ont dû chercher au loin des terres convenables à leurs projets. Leurs vues se tournèrent vers le sud, et ne se fixèrent que sur la rive droite de la fameuse rivière Apure, où la bonté des pâturages remplissoit complétement leurs désirs.

Lorsqu'ils se virent en assez grand nombre pour former une peuplade, ils demandèrent de faire une paroisse indépendante de toute autre, et ils l'obtinrent. Leur ambition ne se borna pas là : ils ne tardèrent pas à solliciter, pour leur village, les honneurs de ville, et, par un hasard assez singulier, leur demande fut accueillie.

Les propriétés de presque tous les habitans consistent en hates de bœufs et de mulets. Ils cultivent peu de denrées. La température y est chaude, mais saine; les eaux y sont fort bonnes. La ville, sans être grande, est assez bien bâtie. L'église, l'unique qu'il y ait, n'a ni la grandeur, ni l'architecture d'un bel édifice; elle est cependant propre et bien entretenue. La population y est d'environ six mille âmes.

CHAPITRE XI.

De la Guiane espagnole et du fleuve Orenoque.

Division de la Guiane. — Première expédition sur la Guiane. Seconde expédition. — Fondation de la ville de San-Thomé. — Fleuve Orenoque. Ses sources. Son cours. Communication de l'Orenoque avec le fleuve des Amazones par le Rio-Negro. Suite du cours de l'Orenoque. — Rivière Méta, tributaire de l'Orenoque. Avantages de sa navigation. Détruits par le commerce de Carthagène. Résultats. — Rivière Apure. Bestiaux qu'on élève sur ses bords. Navigation pénible et périlleuse de l'Orenoque. Bouches de l'Orenoque. Navigation de l'embouchure de l'Orenoque à San-Thomé. — Rivière Caroni. Continuation de la navigation de l'Orenoque. Délicieuse variété qu'offrent les rives de l'Orenoque. Importance du fleuve de l'Orenoque. Volume et rapidité de ses eaux. Ses crues annuelles. Marées. — Poissons de l'Orenoque. Amphibies. Cayman. Iguana. Chaguire. Lapa. Chien-d'eau. Liron. Manati. — Importance de la Guiane. Son étendue et sa population. — Basse Guiane. Liaison des Caraïbes avec les Hollandois. Relations politiques entre les Hollandois de Surinam et les Espagnols de la Guiane. — Haute Guiane. Cultures. — San-Thomé. Sa température. Son commerce. Encouragemens que réclame l'industrie. — Plan. Mauvaise situation de la capitale. Nécessité de la placer plus loin de la mer. Où doit-on la

placer. Réduction des Caraïbes de la Basse-Guiane. Nouveaux moyens de cultiver et peupler la Guiane. — El Dorado. Diverses expéditions pour le découvrir. Expédition de Urre. Opinion sur El Dorado. Expédition moderne.

TOUT l'espace qui se trouve entre les fleuves de l'Orenoque au nord, des Amazones au sud, la mer à l'est, et le 70.e degré de longitude du méridien de Paris, est proprement ce que la géographie désigne sous le nom de la *Guiane*.

DIVISION DE LA GUIANE.

La côte, depuis l'embouchure des Amazones jusqu'à celle de l'Orenoque, occupe une étendue de cent vingt lieues possédée par quatre puissances. Les Portugais en ont la partie méridionale. Ils s'étendoient, avant le traité de paix avec la France, du 29 septembre 1801, depuis l'embouchure des Amazones jusqu'au cap Nord, à l'est de l'île de Carpori. Par ce traité, les nouvelles limites de la Guiane portugaise et de la Guiane françoise se déterminent par la rivière Carapana, qui se décharge dans le fleuve des Amazones, à 20 minutes de latitude nord, au-dessus du fort Macapa. Ces limites suivent le cours de la rivière jusqu'à sa source, d'où elles prennent leur direction vers la grande chaîne de

montagnes qui partage le cours des eaux, et elles suivent les sinuosités des montagnes jusqu'au point le plus voisin du Rio-Blanco, entre les 2.e et 3.e degrés de latitude nord.

La Guiane portugaise est donc toute entière sur la rive gauche des Amazones, bornée au nord par les possessions françoises jusqu'au 55.e degré de longitude. Les Portugais confinent plus ouest avec les Espagnols. La ligne équinoxiale doit, selon les traités, servir de limites; mais ils ont tellement empiété sur le territoire espagnol, que leurs établissemens s'étendent à trente-deux lieues au nord de la ligne; car c'est à cette distance que sont l'île Saint-Joseph, et la montagne de la Gloria-del-Cocui, qui passent aujourd'hui pour les limites. Le fort espagnol de San-Carlos, à 1 degré 53 minutes nord, est destiné à empêcher toute nouvelle usurpation, et à recouvrer, s'il est possible, le terrain perdu : ce qui est d'autant plus difficile, que les Portugais ont déjà, sur ce même sol, des établissemens qu'ils n'abandonneroient qu'à regret; et comme ils ont un intérêt direct, à raison de la fertilité de la terre et de la commodité de transporter leurs denrées par les Amazones, à tenir à ces possessions, quoiqu'éloignées de plus de trois cents lieues de la mer, il est plus que probable

qu'ils s'y maintiendroient, parce que les Espagnols, n'ayant ni la même commodité pour le transport des denrées, ni le même goût pour les cultiver, ne mettront jamais autant d'acharnement à les en chasser, que les Portugais en mettront à défendre leurs plantations.

La Guiane françoise est bornée au sud par la rivière Carapana, qui mêle ses eaux avec celles du fleuve des Amazones; au nord par la rivière Maroni; à l'est par la mer; et à l'ouest par les possessions espagnoles.

Surinam, Essequebé et Demerari sont des possessions hollandoises, bornées à l'est par la mer; au sud par la rivière Maroni; au nord par la rivière Essequebé, suivant les traités, mais ils ont furtivement porté ces limites au cap Nassau; à l'ouest par la Guiane espagnole.

Ce qui reste de la Guiane aux Espagnols, est borné à l'est par la mer, depuis le cap Nassau jusqu'à l'embouchure de l'Orenoque, distans l'un de l'autre d'une trentaine de lieues. Le fleuve Orenoque est sa limite septentrionale jusqu'à la distance de cent cinquante lieues de la mer, qu'il devient sa limite occidentale, parce que, depuis ce premier point, il remonte vers le sud l'espace de cent lieues, où il reçoit les eaux du Guaviari; de là l'Orenoque, ayant la direction de

son lit à l'est, ne sert plus de limite à la Guiane espagnole, qui, dans cette partie, est bornée par les possessions portugaises.

La conquête des provinces de Venezuela, de Cumana et de Maracaïbo occupa trop, pendant les quarante premières années de cette entreprise, le peu d'Espagnols à qui elle étoit confiée, pour qu'ils songeassent à porter au loin leurs armes, tandis que le sol du pays où ils se trouvoient, leur étoit si vivement disputé, que leur existence y fut long-tems regardée comme précaire.

Le premier Européen qui paroît avoir tenté d'entrer dans l'Orenoque, est le lieutenant général Jean Cornejo. Il s'aventura, en 1531, à pénétrer par les bouches de ce fleuve. Il surmonta beaucoup d'obstacles; mais il s'en présenta de si grands, que son bâtiment se brisa sur des rochers à fleur d'eau. On sait que la plupart de son équipage se sauva, et que ces malheureux n'évitèrent d'être la pâture des poissons que pour devenir celle des Indiens.

PREMIÈRE EXPÉDITION SUR LA GUIANE.

Cependant les Indiens, réduits et à réduire de la province de Venezuela, rapportoient sans cesse aux conquérans, qu'ils voyoient avides

d'or, qu'il y avoit au sud un pays fort éloigné, prodigieusement abondant en or et en argent. Ces rapports, multipliés et uniformes, avoient établi l'opinion qu'au centre de ce qu'on appelle aujourd'hui Guiane, étoit infailliblement une terre couverte d'or qu'on nomma pour cela *el Dorado*, dont je parlerai plus particulièrement. Une pareille chimère, toute chimère qu'elle étoit, détermina un soldat de Martin Proveda, chef d'une expédition partie en 1566 du Pérou pour faire des conquêtes, à passer furtivement en Espagne, à dessein d'offrir au roi de faire la conquête del Dorado. Il se nommoit D. Pedro Malaver de Silva. Ses propositions, quoiqu'extravagantes, furent accueillies. Le roi lui donna pour deux vies, c'est-à-dire transmissible à son fils, le gouvernement de tout ce qu'il pourroit conquérir sur les Indiens Omegas, Omaguas et Quinacos, qu'on croyoit être les habitans de la contrée d'or massif, et en propriété une étendue de vingt-cinq lieues en carré avec les Indiens qui s'y trouveroient; plus la vara d'alguasil ou major de la chancellerie, si elle venoit à s'y établir. Ses dépêches furent signées le 15 mai 1568.

Silva s'occupa aussitôt à se donner des compagnons audacieux. Six cents Espagnols consentirent à servir son ambition. Il aborda avec eux

à l'île de la Marguerite d'où, au lieu de passer sur le continent et de faire le sud pour aller directement à la Guiane, il se rendit à la Borburata, laissant à la Marguerite les mécontens de sa troupe, qui s'étoient persuadés qu'il suffisoit de respirer l'air de l'Amérique pour s'enrichir. Arrivé à la Borburata, il fut obligé aussi d'y laisser une partie des siens, rebutés par les difficultés de l'entreprise. A Valence, il éprouva une nouvelle défection; elle réduisit son monde à cent quarante hommes, avec lesquels il se mit en route pour la Guiane, c'est-à-dire, se dirigea vers le sud; car le défaut de chemins ne laissoit aux voyageurs d'autre ressource que la boussole. Mais les forêts qu'il falloit pénétrer, les rivières, les marécages, les insectes et les reptiles venimeux, les fruits sauvages dont il falloit se nourrir, détruisirent presque tous ses gens, et firent renoncer Silva à son expédition téméraire. Après cinq mois de lutte continuelle contre toutes les privations et les incommodités d'un pays qui ne paroissoit le domaine que des bêtes féroces, il arriva à Barquisimeto au mois de mars 1570. Tel fut le résultat de cette malheureuse expédition.

Seconde expédition.

Silva, loin d'être rebuté par toutes ces con-

trariétés, repartit pour l'Espagne, y fit un nouveau recrutement de cent soixante-dix hommes, et s'embarqua avec eux à San-Lucar. Il fit sa descente à la Guiane, sur la côte entre les deux fleuves de l'Orenoque et des Amazones. C'étoit précisément le territoire des Caraïbes, les plus forts et les plus belliqueux de tous les Indiens. Il eut à soutenir contre ces antropophages des combats si répétés et si violens ; d'un autre côté, le pays couvert de marécages étoit si malsain, que bientôt il fut, ainsi que ses compagnons, victime de sa témérité. Tous périrent sans exception, et furent, successivement, le mets fondamental des festins de leurs vainqueurs. C'étoit en 1574.

Le mauvais succès de ces expéditions étoit propre à dégoûter d'en faire de semblables ; mais non pas à faire renoncer à la Guiane, aussi recommandable par la majesté du fleuve qui l'arrose, que par les richesses métalliques dont on la croyoit dépositaire.

On en tenta la conquête sur un nouveau plan. On substitua la séduction et la morale à la force qu'on n'avait pas. On y envoya, en 1576, deux jésuites missionnaires, qui y prêchèrent trois ans l'Évangile avec assez de succès ; ils furent obligés d'interrompre leurs travaux apostoliques,

et de se retirer. L'histoire ajoute que les Hollandois, envieux de cette possession, les en chassèrent.

FONDATION DE LA VILLE DE SAN-THOMÉ.

Enfin, en 1586, Antoine Berrio fonda sur la rive droite de l'Orenoque, et à cinquante lieues de son embouchure, une ville sous l'invocation de saint Thomas. Il borna ses désirs à se maintenir dans la ville, laissant au temps et au zèle des missionnaires à adoucir la férocité des mœurs des Indiens, à leur inspirer du goût pour la vie sociale, et à établir avec eux des relations amicales et utiles. Ce ne fut pas en effet de la part des Indiens que la nouvelle ville éprouva beaucoup d'opposition, mais de la part des Anglois, des Hollandois, et même des François. Elle fut tour-à-tour attaquée, pillée, dévastée par chacune de ces trois nations, qui convoitoient ce pays. Les Hollandois, surtout, y avoient déjà établi avec les naturels un commerce d'échange trop lucratif pour ne pas le soutenir. Leurs efforts, par eau et par terre, furent proportionnés à l'intérêt qui les faisoit agir. Avec le temps, les Espagnols songèrent à s'y fortifier; et imaginant que la ville seroit plus à l'abri de toute insulte, si elle étoit plus éloignée de la mer,

on la recula successivement, et en 1764, on la transféra à quatre-vingt-dix lieues de la mer, et sur la rive droite de l'Orenoque.

FLEUVE ORENOQUE.

Mais, avant de m'engager dans la description de la Guiane espagnole, destinée par la fertilité de ses terres et par sa position, à devenir le centre du commerce de toutes les parties avec lesquelles la navigation facilite les relations, il convient de décrire le fameux fleuve Orenoque, comme étant la cause première et immédiate de tous les avantages que promet l'avenir à la Guiane espagnole. Je ne me suis pas dissimulé que cette tâche est d'autant plus digne de toute mon attention, qu'elle doit fournir, sur l'un des plus grands fleuves du monde, des renseignemens qu'aucun auteur n'a donnés qu'imparfaitement. Les inexactitudes que j'ai vérifiées dans les descriptions que le monde littéraire doit aux pères Gumilla, Coleti, et Caulin jésuites, missionnaires sur les bords de l'Orenoque, m'autorisent à assurer qu'elles honorent plus leur zèle que leurs lumières, et leur hardiesse que leur exactitude.

On me permettra de considérer l'Orenoque sous le double rapport de la culture et du com-

merce. Pour remplir le premier objet, je le prendrai à sa source, et descendrai avec lui jusqu'à la capitale de la Guiane; pour le second, je suivrai la méthode ordinaire, c'est-à-dire qu'après avoir conduit de l'intérieur toutes les richesses territoriales à San-Thomé, j'irai prendre aux bouches de l'Orenoque les bâtimens qui vont les y chercher.

Ses sources.

Les sources de l'Orenoque ne sont guère plus connues des Espagnols, que celles du Nil ne l'étoient des Européens, et même des Africains, avant James Bruce. Le père Gumilla, que je viens de citer, n'a pas hésité à les placer, dans la carte qu'il a jointe à son *Orinoco illustrado*, au sud-ouest de Santa-Fé, de Bogota; et à donner à ce fleuve un cours direct du sud-ouest au nord-est. Mais depuis qu'on a remonté l'Orenoque dans ses parties les plus éloignées, l'opinion du *padre* Gumilla a été reconnue fausse, parce qu'on a eu occasion de s'assurer que les premières eaux de l'Orenoque partent des environs du lac Parima, situé au sud de la capitale de la Guiane. Quelques géographes célèbres, au nombre desquels se trouve M. Bonne, les font sortir du même lac; et d'autres les font venir des mon-

tagnes situées au nord-ouest du lac. Cette opinion estla plus accréditée et mérite le plus de l'être. Il est néanmoins assez difficile de recueillir beaucoup de renseignemens positifs sur ce fait. Les Indiens sauvages rendent l'accès des lieux trop dangereux; il faut donc recourir aux probabilités.

Les montagnes au nord-ouest du lac Parima, s'appellent, dans la langue des Indiens, *Ibirinoco;* il est très-naturel qu'ils aient, suivant leur usage, donné à la rivière célèbre qui y prend sa source, le nom de ces montagnes, dont les Espagnols ont fait *Orinoco*, les François *Orenoque*, et les Anglois *Oroonoko*, etc. Il est tout aussi naturel que, si le lac de Parima eût été le réservoir de ce grand fleuve, ils n'auroient pas manqué de lui en donner le nom, qui est aussi indien. Mais, encore un coup, personne n'a pu matériellement vérifier le fait, parce que les sauvages y forment un obstacle insurmontable. M. De Humboldt en a fait l'expérience en 1800, lors de son voyage au Rio-Negro. Arrivé au point où le Casiquiari sort de l'Orenoque, il voulut s'assurer par lui-même des vraies sources de ce fleuve; mais cela lui fut impossible : il dut se contenter des témoignages qu'il recueillit de quelques Indiens.

Plusieurs ruisseaux sortant du revers méridio-

nal des montagnes *Ibirinoco*, réunissent leurs eaux à huit ou dix lieues de leur source, et forment une rivière qui, dans le cours de cinq cents lieues qu'elle a à parcourir jusqu'à la mer, reçoit le tribut d'une infinité de rivières, auxquelles elle doit la dénomination honorable de fleuve, que les géographes, comme les naturels du pays, appellent *Orenoque*.

Cours de l'Orenoque.

On présume que le cours de l'Orenoque, dans les cent premières lieues, est du nord au sud : il laisse dans cet espace, à soixante lieues de sa rive gauche, le lac de Parima. La contribution des rivières qui s'unissent à l'Orenoque, lui donne une si grande consistance et un courant si rapide, qu'avant même les cent lieues de sa source, il a autant d'eau et autant de force que les rivières les plus considérables. Depuis les Esmeraldes jusqu'à San-Fernando de Atabapa, l'Orenoque court de l'est au nord-ouest. C'est dans cet espace qu'est le canal de Casiquiari. Il forme la communication de l'Orenoque avec les Amazones par le Rio-Negro. Comme l'histoire a besoin d'éclaircissemens sur ce point important de géographie, le lecteur doit me permettre une légère digression.

Communication de l'Orenoque avec le fleuve des Amazones par le Rio-Negro.

Les missionnaires espagnols, seuls dépositaires, depuis la découverte du Nouveau-Monde, des particularités historiques et géographiques de l'Orenoque, ont toujours nié la communication de ces deux fleuves; et leur témoignage avoit d'autant plus de poids, qu'ils étoient les seuls Européens auxquels il fût possible de pénétrer dans ces lieux habités par des sauvages. C'est en vain que Samson de Fer, géographe de S. M. C., établit en 1713 cette communication dans sa carte. C'est en vain que La Condamine s'assura, dans son voyage au Pérou, que l'Orenoque et les Amazones se communiquoient; les apôtres de l'Orenoque soutinrent toujours que cette communication n'existoit pas.

Le père Gumilla est celui qui a montré le plus de ténacité à faire dominer la fausse opinion qu'il avoit embrassée. Il soutient, dans son *Orinoco illustrado*, avec le ton de la conviction, ou plutôt de la mauvaise humeur, que personne ne peut connoître mieux que lui tout ce qui est relatif à l'Orenoque, parce qu'ayant voyagé sur ses bords pendant vingt-deux ans, avec l'intention d'en écrire l'histoire, il a acquis le droit de dé-

mentir tout ce qui ne s'accorde pas avec ses observations. « Ni moi, dit-il, ni aucun des mis-
» sionnaires qui ont passé ou qui passent leur vie
» sur les bords de l'Orenoque, n'avons jamais
» vu que le fleuve entrât dans le Rio-Negro ou
» en sortît ; car, s'il existe entr'eux une commu-
» nication, il faut savoir lequel des deux en fait
» les frais, c'est-à-dire, si le Rio-Negro jette
» ses eaux dans l'Orenoque, ou si l'Orenoque
» jette les siennes dans le Rio-Negro. Mais la
» grande et longue chaîne de montagnes qui se
» trouve entre ces deux rivières, rend cette pré-
» tendue communication impossible, et tout
» doute à cet égard, ridicule ». D'après un pareil témoignage, que tout concouroit à rendre respectable, il n'étoit guère possible de croire encore à la communication de l'Orenoque avec le Rio-Negro, et par celui-ci au fleuve des Amazones ; cependant quelques géographes postérieurs ont prouvé qu'ils n'étoient pas dupes du ton d'assurance du père Gumilla, et malgré la prétendue chaîne de montagnes qui sépare, selon lui, les deux fleuves, ils ont continué à les faire communiquer. Il est pourtant possible qu'il existe encore quelque doute ; et, dans la persuasion que tout ce qui tend à le dissiper ne peut pas manquer d'être favorablement

accueilli, je m'empresse de consigner ici la vérité étayée des preuves autour desquelles toutes les opinions doivent se rallier.

M. le baron De Humboldt, auquel les sciences ont déjà tant d'obligations, après avoir parcouru la province de Venezuela en naturaliste, en géographe et en politique, conçut, en 1800, le projet de remonter l'Orenoque, et de vérifier sa communication avec le Rio-Negro. L'exécution suivit de près. Il entra dans l'Orenoque par la rivière Apure, et parvint, après des difficultés incroyables, au fort Saint-Charles, limitrophe des possessions portugaises. « Du fort » Saint-Charles, dit cet illustre savant dans une » de ses lettres au capitaine général de Caracas, » en date du 23 août 1800, nous sommes re- » tournés à la Guiane par le Casiquiari, très- » fort bras de l'Orenoque, *qui fait sa commu-* » *nication avec le Rio-Negro.* La force du cou- » rant, l'immensité de moucherons et de four- » mis, et le défaut de population rendent cette » navigation fatigante et dangereuse. Nous som- » mes entrés dans l'Orenoque par le Casiquiari, » à 3 $\frac{1}{2}$ degrés; nous avons remonté l'Orenoque » jusqu'à l'Esmeralde, dernier établissement » espagnol, etc. » Il n'en faut sans doute pas davantage pour que la communication de l'Ore-

noque passe désormais pour un fait constant, que la démence seule a le droit de contester. Je reprends ma description.

Suite du cours de l'Orenoque.

L'Orenoque, depuis sa source jusqu'aux Atures, parcourt un terrain qu'il fertilise en pure perte. Presqu'entièrement occupé par les Indiens sauvages, dont la réduction tardera probablement des siècles, et situé à une aussi grande distance de la mer, il sera long-temps abandonné à la simple nature.

Avant d'arriver aux Atures, l'Orenoque dirige son cours au nord jusqu'auprès de l'embouchure de la rivière de Méta, d'où il s'incline au nord-est, pour prendre enfin la direction à l'est, et la soutenir jusqu'à la mer.

Ce qu'on appelle *Los Saltos de Atures*, sont des cataractes formées par des rochers qui disputent inutilement le passage à l'Orenoque, dont la force, augmentée par les rivières Guaviari et Vichada qu'il vient de recevoir, est déjà assez grande pour braver tous les obstacles qu'on peut lui opposer. A peine rencontre-t-il la résistance, qu'il s'agite, qu'il s'élève, et que ne pouvant abattre une barrière que la nature a rendue indestructible, il la franchit avec un

bruit effroyable, déposant sur le lieu même du choc une écume extrêmement blanche, pour preuve de son courroux. Aucun bâtiment, grand ni petit, ne peut passer ces cataractes. Le navigateur n'a d'autre ressource, soit qu'il remonte, soit qu'il descende, que de mettre sa pirogue à terre, et de la porter où de la traîner jusqu'au point où le danger n'existe plus.

D'abord après les cataractes d'Atures, l'Orenoque reçoit, du côté de l'est, la rivière Abacuna, et du côté de l'ouest, la rivière Bichao. Les pays incultes qu'elles parcourent, en rendent la description peu intéressante. Il en est de même des rivières Chiricua et Metoya. Celle qui mérite une grande considération, est la rivière Méta ; elle confond ses eaux avec celles de l'Orenoque, à trente lieues au dessous des cataractes d'Atures, et à cent vingt-cinq lieues de San-Thomé, de Guiane.

RIVIERE MÉTA, TRIBUTAIRE DE L'ORENOQUE.

La nature semble avoir destiné la rivière Méta à former des relations immenses de commerce, entre toute la partie orientale du royaume de Santa-Fé et la Guiane espagnole. Elle prend sa source à cent cinquante lieues au sud-ouest de son embouchure à l'Orenoque. Plusieurs ri-

vières du royaume de Santa-Fé grossissent ses eaux. Elle est navigable jusqu'à Macuco, près des plaines du gouvernement particulier de *Santiago de las Atalayas*, à quarante lieues de la capitale du royaume. Ses bords sont encore déserts ou habités par les Indiens Guahivos, qui ont une aversion également décidée pour la vie sociale et pour le travail. Ils sont farouches sans être féroces. Aussi peu propres à attaquer qu'à se défendre, ils ne soutiennent leur indépendance que par la fuite. Le navigateur peut donc traverser leur pays sans aucun risque. Soixante-quinze lieues avant l'entrée de Méta dans l'Orenoque, la rivière Casanare lui donne ses eaux. Elles sont elles-mêmes, en grande partie, le tribut de beaucoup d'autres rivières. Fière de cette acquisition, la rivière Méta va silencieusement et majestueusement porter ses eaux à l'Orenoque. Elle se distingue des autres rivières qui perdent leur nom et leurs eaux dans le fleuve, par le silence avec lequel elle y entre. On peut dire que c'est la seule qui s'introduit dans l'Orenoque; toutes les autres s'y précipitent.

Avantages de sa navigation.

Les rivières Méta et Casanare sont navigables avec des chaloupes dans toutes les saisons. Dans

l'été, c'est-à-dire, dans les temps secs, il y a des brises continuelles et très-fraîches. Dans l'hiver, il y a des calmes et beaucoup de courans. Alors on longe de plus près la terre; on va plus lentement, mais tout aussi sûrement qu'avec les vents les plus favorables. Ces deux rivières ont des bas-fonds, qui souvent font échouer les chaloupes : elles se relèvent sans aucune avarie et presque sans peine, parce que tout est sable.

L'immensité et la richesse du terrain que parcourt la rivière Méta, le grand nombre de rivières qui se joignent à elle, et la facilité de sa navigation, sont autant de moyens que la providence offre aux habitans de la partie orientale de Santa-Fé, de se défaire avantageusement et commodément de leurs denrées; et à la Guiane espagnole, d'augmenter son commerce de toutes les productions transportables par la rivière Méta. Cet ordre de choses est si naturel et si favorable aux deux provinces, que, pendant le peu de temps que ces relations existèrent, on vit les cultures des bords supérieurs des rivières de Méta et de Casanare, prendre un accroissement sensible; et le commerce de la Guiane acquérir une consistance qui faisoit marcher à grands pas cette province vers la prospérité;

mais croira-t-on que l'industrie, dont ces précieuses relations étoient le fruit, au lieu d'avoir été protégée par le gouvernement, a été au contraire paralysée par ses ordres, sur la simple représentation du commerce de Carthagène? Rien n'est cependant plus vrai!

Détruits par le commerce de Carthagène.

Le commerce de Carthagène, dont la cupidité croit avoir un droit exclusif sur toutes les denrées commerciales du royaume de Santa-Fé, ne fut pas plutôt instruit du nouveau débouché que donnoient aux produits de leur activité, les habitans voisins des rivières de Méta et de Casanare, qu'il jeta les plus hauts cris sur la violation de ce qu'il appeloit ses droits. On représenta que la ville de Carthagène étoit perdue, et que les revenus des douanes seroient anéantis, si la loi ne mettoit un frein aux communications que l'intérêt réciproque avoit ouvertes entre les habitans de l'extrémité orientale de Santa-Fé et la Guiane. Le ministre, confondant la déclamation avec la raison, et le croassement de l'intérêt particulier avec la voix de l'intérêt général, ordonna que désormais on ne pourroit apporter du royaume de Santa-Fé par la rivière Méta à la Guiane, d'autres productions territo-

riales, que des farines et quelques grossières toiles de coton fabriquées sur les lieux, et qu'on ne pourroit en rapporter que de l'argent. Cette mesure fut un coup de foudre pour ces deux provinces. Le commerce se réduisit à presque rien, et la misère publique reprit l'empire qu'elle étoit sur le point de perdre.

Résultats.

Si l'on croit que le commerce de Carthagène y gagna quelque chose, l'on se trompe. Le cultivateur, privé des motifs qui l'avoient fait sortir de son inaction, trouva plus simple de se recoucher dans son hamac, et de lutter, comme auparavant, contre les privations, que de se fatiguer pour obtenir des denrées, dont la longueur et les frais du transport à Carthagène absorberoient toute la valeur, et souvent au delà. Ainsi les productions et le commerce qu'elles alimentoient, furent perdus pour tous. Il me semble que je pourrois défier l'homme le plus subtil de prouver que le gain de cause du commerce de Carthagène, n'a pas été également nuisible au fisc, à la culture, à la Guiane, au commerce métropolitain et à la prospérité publique.

Les habitans de la Guiane se proposoient, en 1804, de faire connoître au roi que cette dispo-

sition funeste avoit été surprise à sa religion. S'ils ont l'attention de joindre à leur mémoire la carte du pays, le texte seul de leur demande suffira pour assurer le succès.

Aujourd'hui on ne porte plus à la Guiane, par la rivière Méta, que des hamacs, des mantes, des couvertures et autres grossiers objets de coton, des farines et quelque peu de sucre, sans que la quantité en soit assez forte pour en exporter aucune partie. Les agens de ce triste commerce sont payés en argent, qu'ils n'ont pas même la faculté d'employer en ferremens d'agriculture.

Revenons à l'Orenoque déjà enrichi des eaux de la Méta. Trente lieues plus bas, le Sinaruco se jette dans ce fleuve par la partie occidentale, après avoir parcouru une cinquantaine de lieues sur un sol auquel personne ne demande des productions. Mais encore quinze lieues, et nous allons jouir du spectacle qu'offre l'entrée de l'Apure dans l'Orenoque.

RIVIÈRE APURE.

La rivière Apure prend sa source dans les montagnes voisines de Saint-Christophe, dépendant du royaume de Santa-Fé. Elle a un cours de cent soixante-dix lieues, dont quaran-

te du nord-ouest au sud-est, et le reste de l'ouest à l'est, puis se dirige au sud pour rencontrer l'Orenoque. Elle est elle-même navigable plus de soixante lieues ; et, dans son cours, elle augmente le volume de ses eaux par celles d'une infinité d'autres rivières, dont quelques-unes sont également navigables, et d'autant plus utiles, qu'après avoir arrosé une grande partie de la province de Venezuela, elles servent au transport des denrées qui leur durent l'existence. Ces rivières sont : Tinaco, Saint-Charles, Cojeda, Agoablanca, Acarigoa, Are, Yarno, Hospina, Maria, la Portugaise, Guanare, Tucupido, Bocono, Masparro, la Yuca, Santo-Domingo, Paguey, Tisnados, etc. Elles confondent successivement leurs eaux dans les immenses plaines de Venezuela. Elles sont déjà, presque toutes, réunies au-dessus de San-Jayme, et forment un volume considérable, qui, à douze lieues au-dessous, se jette dans l'Apure, à la distance de vingt lieues au nord de l'Orenoque. Cette quantité d'eau, ne pouvant contenir dans le lit de l'Apure, est forcée de se diviser en plusieurs branches, et d'entrer dans l'Orenoque par plusieurs bouches. Cela n'empêche pas qu'elle n'y entre avec l'orgueil que lui donne son importance. L'Apure a plutôt l'air de venir dis-

puter à l'Orenoque la préséance, que de lui payer son tribut. Il semble répugner de mêler ses eaux avec celles du fleuve, où il se précipite avec une impétuosité effrayante. Le choc est si violent que l'agitation se fait sentir jusqu'au milieu du fleuve, et qu'à cette même distance, les remous, les tourbillons, les gouffres, mettent le navigateur en danger.

Depuis l'embouchure de l'Apure, l'Orenoque est bordé au nord par la province de Venezuela, puis par celle de Cumana jusqu'à la mer.

Bestiaux qu'on élève sur ses bords.

Sur les bords de l'Apure et des autres rivières, auxquelles il ôte les noms en prenant leurs eaux, il existe des hates nombreuses dont les animaux sont fort estimés. Elles se composent de bœufs, de chevaux et de mulets, mais principalement de ces derniers. Leur exportation naturelle est par la Guiane, à raison de l'avantage que le local offre de leur donner le même pâturage jusqu'à l'Orenoque. Toute la partie de Venezuela qui forme aujourd'hui la nouvelle province de Varinas, et toute la partie méridionale de la province de Venezuela même, sont invitées, par la facilité du transport, à envoyer leurs denrées à la Guiane; au lieu de porter à dos de mulets à

Caracas ou à Porto-Cavello, leur café, leur coton et leur indigo; et de faire cent lieues de chemins impraticables et traversés par des rivières souvent débordées. Les relations entre la province de Varinas et celle de la Guiane ne sont cependant pas aussi suivies que la nature des choses sembleroit l'indiquer, parce que la ville de San-Thomé n'ayant presque pas de numéraire, ni presque jamais de bâtimens d'Europe, le cultivateur trouve encore dans le prix de sa denrée dans les ports de Venezuela où est le foyer du commerce métropolitain, le dédommagement des frais et des difficultés inséparables du long et pénible voyage de Caracas et de Porto-Cavello.

De la jonction de la rivière Apure avec l'Orenoque, à San-Thomé, on compte quatre-vingts lieues. Dans tout cet espace, il ne se jette d'autre rivière importante dans l'Orenoque du côté du sud, que celles de Caura et Caucapana : il est vrai que, depuis sa source, il reçoit presque toutes les rivières par sa rive gauche; et depuis l'Apure, il en reçoit d'autres qui assurent pour l'avenir à la Guiane tout le commerce des plaines septentrionales.

La navigation de toute la partie supérieure de l'Orenoque est bien loin d'être aussi facile et aussi sûre que la grandeur du fleuve pourroit le

faire imaginer : parsemé d'îles qui obstruent le canal, et qui jettent son lit tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche ; rempli de rochers de toute grosseur et de toute hauteur, dont les uns sont conséquemment à fleur d'eau, d'autres à une profondeur plus ou moins inquiétante selon la saison ; sujet à des coups de vent terribles ; l'Orenoque ne se laisse parcourir que par de bons pilotes et par des bâtimens d'une certaine construction et d'une certaine capacité. Tout ceci n'a rapport qu'à la navigation qu'on commence au port de la Guiane, pour remonter l'Orenoque, ou à l'embouchure de la Meta pour le descendre jusqu'à la capitale ; car il me semble qu'il entre dans ma tâche de donner plus de détails sur la navigation des bouches de l'Orenoque, jusqu'à San-Thomé, que je n'en ai donnés sur celle de l'intérieur, attendu que celle-ci est moins active et plus familière à ceux qui ont interêt à la faire.

Bouches de l'Orenoque.

L'Orenoque, à peu près à quarante lieues de la mer, forme, comme le Nil, une espèce d'éventail parsemé d'une multitude de petites îles, qui le divisent en plusieurs branches et canaux, et le forcent de se décharger, au travers de ce

labyrinthe, à la mer par une infinité de bouches situées nord et sud, et qui occupent une étendue de plus de soixante lieues. Ces îles se multiplient sur la côte, de manière que les bouches de l'Orenoque sont très-nombreuses, tandis que celles qui sont navigables sont en très-petit nombre. On compte une cinquantaine de bouches, et seulement sept capables de recevoir des bâtimens, pourvu qu'ils ne soient pas d'une grande capacité. Le navigateur téméraire qui entreroit dans l'Orenoque par une bouche non navigable, ou par celle qui n'auroit pas assez d'eau pour son bâtiment, paieroit cher son imprudence : ou il naufrageroit ou il se perdroit dans le grand nombre de canaux que forment dans tous les sens les îles Goaraunos, et périroit de faim, ou tomberoit au pouvoir des Indiens sauvages qui habitent ces mêmes îles, chez lesquels il ne trouveroit qu'une hospitalité bien désagréable, ou peut-être funeste.

Qu'on juge de la prudence et de l'habitude que demande la navigation de l'Orenoque, à son embouchure, par ce qui arrive journellement aux Indiens Goaraunos eux-mêmes. Nés aux bouches de l'Orenoque, ne vivant que de la pêche qui les fait sans cesse naviguer dans les découpures des îles qu'ils possèdent et habitent

exclusivement, ils devroient toujours reconnoître le point où ils se trouvent; cependant ces mêmes hommes, pour ainsi dire, amphibies, se perdent très-souvent, et sont obligés de chercher le courant pour se laisser entraîner à la mer, et rentrer ensuite, après reconnoissance, par la bouche qui leur convient. Je dis chercher le courant; et cela paroîtroit un paradoxe, si je ne prévenois qu'il y a encore une certaine habileté à le trouver, que les seuls Indiens possèdent par excellence. Les canaux formés par cette immensité d'îles sont si nombreux, et ont des directions si variées, que dans la plupart on n'aperçoit aucune espèce de courant; dans d'autres, les remous ou les vents établissent de faux courans et font remonter au lieu de descendre. L'usage de la boussole ne garantit même pas toujours, une fois qu'on s'est perdu, de vaguer plusieurs jours entre les îles Goaraunos, et à force d'en faire le tour, de revenir souvent au même point, tout en croyant remonter ou descendre.

Toutes ces difficultés font au moins connoître la nécessité qu'il y a d'avoir un bon pilote à bord, pour entrer dans l'Orenoque ou pour en sortir.

La première des sept bouches navigables est

à douze lieues au sud de l'embouchure de la rivière de Guarapiche, dans la province de Cumana. C'est une de celles qui jettent leurs eaux dans le golfe Paria. On appelle cette bouche le *Grand Manamo*, pour la distinguer du *Petit Manamo* qui vient avec lui jusque près de la mer, dans un même canal qui est tout navigable, mais seulement pour des chaloupes.

La seconde bouche est à deux lieues au sud-est de la précédente : on l'appelle le *canal de Pedernales*. Il vient de l'est de l'île Guarisipa. Il se jette à la mer à trois lieues sud-ouest de l'île du Soldat, située à l'entrée méridionale du golfe Paria : ce canal n'est navigable que pour des canots, ou tout au plus pour des chaloupes.

La troisième bouche est celle que l'on appelle *Capure*; c'est un bras du canal de Pedernales; Il se détache à sept ou huit lieues de la mer. Son embouchure est, dans la partie la plus méridionale du golfe Paria, huit lieues plus sud que celle du canal de Pedernales. La navigation par la bouche Capure ne peut guère se faire que dans des canots ou des chaloupes.

On appelle la quatrième bouche *Macareo*; elle se jette à la mer six lieues au sud de la bouche Capure. Elle sert aux communications de la Guiane avec la Trinité, et tout concourt à lui

assurer cet avantage exclusif. Elle est navigable pour des goelettes et pour des bricks ; son canal est extrêmement droit et net, et son embouchure est vis-à vis la pointe et la rivière Érin de la Trinité.

La cinquième bouche est peu fréquentée, d'abord parce qu'elle n'offre pas une navigation bien facile, ensuite parce qu'elle a sur ses bords des Indiens sauvages, plus féroces que les Goaraunos, qu'on a plus d'intérêt à éviter qu'à rechercher. Cette nation d'Indiens s'appelle *Mariusas*, et a donné son nom à cette cinquième bouche de l'Orenoque. Elle est à douze lieues et dans la partie méridionale de la quatrième. Entre la bouche Mariusas et la sixième il y a plusieurs issues à la mer, par lesquelles on peut naviguer avec la marée ou dans les débordemens.

A dix-huit lieues au sud de la bouche Mariusas, on trouve une sixième bouche navigable pour des petits bâtimens. C'est un bras du Mariusas, qui sort du grand lit de l'Orenoque. On entre rarement par cette bouche, à moins qu'une pratique de plusieurs années ne donne l'assurance d'en vaincre les difficultés.

Enfin, à huit lieues plus au sud, est ce qu'on appelle la grande bouche de l'Orenoque. Elle est, suivant l'ordre que j'ai observé, la septième ;

elle porte le nom de *Bouche des Vaisseaux*, parce que c'est la seule par où puissent entrer des bâtimens de deux ou trois cents tonneaux. Son embouchure est de six lieues; mais il s'en faut beaucoup qu'elle ait partout une égale profondeur.

Il est temps que nous entrions dans l'Orenoque, et que nous fassions toutes les remarques qui peuvent éclairer la navigation de ce grand fleuve. Nous donnerons la préférence à la Bouche des Vaisseaux, parce que c'est généralement par elle que remontent ou descendent les bâtimens qui commercent avec la Guiane.

Navigation de l'embouchure de l'Orenoque à San-Thomé.

Cette entrée de l'Orenoque est formée par la pointe Barima, au sud-sud-est, située à 8 degrés 45 minutes de latitude nord, et l'île de Cangrejos, au nord-ouest de la pointe. Il y a près de six lieues d'une pointe à l'autre; mais le canal navigable n'a pas tout à fait trois lieues de large. Son fond sur la barre, qui est un peu plus avancée dans la mer que la pointe Barima, a dix-sept pieds à marée basse.

Aussitôt qu'on a passé la barre, on trouve quatre ou cinq brasses d'eau dans la par-

tie de l'île Cangrejos, tandis que dans celle de Barima il n'y en a pas plus d'une et demie. Les bas-fonds de l'île de Cangrejos se prolongent à sept lieues dans la mer. Ceux de la pointe Barima n'avancent pas plus de deux lieues.

A près d'une lieue de la pointe Barima, on trouve une rivière du même nom qui se décharge dans l'Orenoque. On y entre par un canal étroit, d'une brasse et demie de fond; elle fait le nord-est. Sur la même rive sud de l'Orenoque, et à deux lieues au-dessus de la rivière Barima, on voit l'embouchure de la rivière Amaruco, qui traverse une bonne partie du territoire le plus oriental de la Guiane, occupé par les missions des capucins catalans. Des chaloupes peuvent facilement naviguer sur cette rivière, à dix et quinze lieues dans les terres. Elle est au sud de l'île et de la pointe de Cangrejos qui forme, comme nous venons de dire, la côte nord de la Bouche des Vaisseaux.

Trois lieues au-dessus de l'île Cangrejos, on rencontre l'île d'Arenas, petite et d'un fond aréneux. Elle se couvre de douze à quinze pieds d'eau dans les fortes marées. Dans la partie sud, elle a un canal que les sables qui lui servent de fond, rendent très-inconstant. On ne remonte pas une demi-lieue, qu'on se trouve entre deux

pointes, que les Espagnols appellent *Gordas* (Grosses). Celle du côté nord a un bas-fond qui se prolonge un peu, mais pas assez pour déranger la navigation.

En longeant la rive sud de l'Orenoque, on voit à huit lieues au-dessus de Barima, la rivière Arature : elle a sa source sur le revers méridional des mornets d'Itamaca et borne les savanes des missions. Son embouchure est fort étroite; cela n'empêche pas qu'elle ne soit navigable à une dixaine de lieues. Elle communique par différens bras, avec Amacuro à l'est, et avec la rivière Aguirre à l'ouest. On trouve sur ses bords beaucoup de bois de construction et de menuiserie, et vis-à-vis son embouchure des petites îles qui portent son nom. Au côté opposé de l'Orenoque, c'est-à-dire, sur sa rive nord, est le canal qu'on appelle de *Cocuina*. Il se décharge à la mer.

A la distance de onze lieues, au-dessus de Barima est l'île de Pagayos, au milieu de l'Orenoque, mais plus près de sa rive droite, son terrain est une fange blanche, couverte de mangles. Avec les marées, elle se couvre de onze pieds. On remarque qu'elle étoit auparavant beaucoup plus grande, et qu'elle diminue sensiblement.

On n'a pas plutôt passé l'île Pagayos, qu'on

rencontre celle de Juncos. Elle est la plus orientale de la chaîne des îles d'Itamaca, qui occupent, dans l'Orenoque, un espace de dix-huit lieues. Elles divisent le fleuve en deux branches : celle du sud s'appelle d'Itamaca, et celle du nord, Zacoopana. L'une et l'autre sont navigables; mais celle du sud, quoique moins large, a beaucoup plus d'eau. C'est par celle-ci que passent, dans toutes les saisons, les gros bâtimens. L'exactitude de la description exige que nous commencions par remonter le bras d'Itamaca jusqu'à la pointe ouest de la chaîne d'îles, et que nous en fassions ensuite autant pour le bras de Zacoopana.

L'île de Juncos forme avec la pointe Barima-Zanica, qui avance sur la rive droite de l'Orenoque, l'entrée orientale du bras d'Itamaca, dont la largeur est de neuf cents toises. A cette même pointe Barima-Zanica, il se détache un canal, qu'on appelle Carapo. Il avance dans les terres, et s'unit sur les revers des mornes d'Itamaca à la rivière Arature.

En remontant un peu plus, nous trouverons l'embouchure de la rivière Aguirre. Elle a sa source dans l'étendue des missions des capucins catalans, et descend par les mornes d'Itamaca. Ses eaux paroissent noires dans le lit de la rivière-

re ; mais elles sont très-claires dans un verre ou autre vase. Son embouchure est très-large; elle a un fond de trois brasses, à la distance de dix à douze lieues de l'Orenoque. Sa navigation se détériore ; car autrefois il y entroit des bateaux, des goelettes et des bricks : aujourd'hui le bâtiment plus grand qu'une chaloupe a bien de la peine à y pénétrer. De légères réparations suffiroient sans doute pour rendre cette rivière aussi navigable qu'elle peut l'avoir été. Il faudroit seulement que l'intérêt le commandât ; mais comme elle ne traverse aucun pays cultivé, l'utilité de sa navigation est toute entière pour ceux qui vont chercher des bois sur ses bords. Les arbres, au milieu desquels elle passe, sont si élevés, qu'ils rendent l'usage de la voile inutile. On n'y navigue qu'avec la marée.

Continuons notre route, et nous verrons, à deux lieues de l'embouchure de la rivière Aguirre, et au milieu de l'Orenoque, l'îlet du Venado, que nous laissons à notre droite. Il ne fournit matière à aucune particularité. Nous nous tiendrons conséquemment près de la rive sud de l'Orenoque, pour examiner, huit lieues au-dessus de la rivière Aguirre, le canal de Caruzina. Il sort de l'Orenoque, va par les derrières de la montagne; de là il fait le sud-est, de manière

qu'il forme d'une partie de la côte sud du fleuve, une île, dans laquelle les Indiens Goaraunos ont établi un hameau dépendant de la capitainerie de l'Indien Gemericabe. Ce canal a beaucoup d'eau à son entrée; mais la pointe de la chaîne des mornes d'Itamaca le rétrécit et l'obstrue tellement à demi-lieue, qu'il est presque nul pour la navigation. Il se subdivise à l'infini, et, par ce moyen, il pourroit être d'une grande utilité à l'agriculture. Le terrain qu'il parcourt en différens sens, a l'avantage d'être assez élevé pour ne point craindre d'inondation. On y voit une verdure continuelle, symptôme non-équivoque de la fertilité. Les Espagnols peu enthousiastes du règne végétal, ont pour le sol qu'arrosent les ramifications du canal de Caruzina, un sentiment de prédilection qui a fait récemment concevoir le projet d'en chasser les Indiens-Goaraunos, d'y fonder des villages, et d'y placer des batteries pour défendre l'Orenoque.

Ce que nous offre de remarquable la côte sud de l'Orenoque, après le canal de Caruzina, est la rivière d'Itamaca. Rendons-nous y, en nous rappelant que nous longeons toujours les îles d'Itamaca, qui nous restent au nord. L'embouchure de la rivière d'Itamaca est étroite, mais pro-

fonde. Elle a seize à dix-huit pieds d'eau. Vis-à-vis cette embouchure, l'Orenoque a sous l'eau un banc qui se prolonge et traverse même tout le bras d'Itamaca, à l'exception d'un passage très-étroit qui exige du navigateur quelque précaution, surtout à marée basse. La rivière d'Itamaca, à six lieues de son embouchure, se divise en deux bras, dont le premier va à l'ouest et entre dans les vallées que forme la montagne; l'autre va à la savanne, près de la mission de Palomar. Les goelettes et les bateaux peuvent remonter la rivière jusqu'à l'embranchement.

De la rivière d'Itamaca, il ne nous reste plus que deux lieues et demie à faire pour arriver à la pointe ouest des îles d'Itamaca, c'est-à-dire, pour avoir parcouru tout le bras de ce nom. Le bras de Zacoopana ayant le même droit à la description, je redescends le fleuve Orenoque jusqu'au point où les deux bras se réunissent, et je le remonterai en faisant le tour de l'île de Juncos, et la laissant à ma gauche.

De la pointe est de l'île de Juncos, il part un bas-fond qui s'étend au nord, et ne laisse à la navigation qu'un canal fort étroit, mais profond: les bâtimens doivent passer à raser la côte nord.

En dedans de la pointe est de l'île de Juncos, se trouvoit l'île de Pericos, qui, depuis très-peu

de temps, a disparu. Elle formoit deux canaux: celui du sud étoit presque comblé par les sables; celui du nord, quoiqu'étroit, donnoit un passage assez difficile aux bâtimens. S'ils n'échouoient pas, ils touchoient le plus souvent. Cette île, petite et d'un sol sablonneux, se voyoit dans les marées et dans la crue de l'Orenoque. Aucun tremblement de terre, aucune inondation extraordinaire, n'ont donné lieu à sa disparition.

Quatre lieues au dessus du point où étoit l'île Pericos, on voit l'île des Cochons qu'on laisse à droite, parce qu'elle est inclinée au nord. Le canal navigable reste au sud. Elle a pourtant entre elle et la terre, un canal étroit, par où peuvent passer de petits bâtimens.

Une lieue à l'ouest de l'île des Cochons, on voit sur la rive nord de l'Orenoque, le canal de Laurent, de l'embouchure duquel part un basfond, qui occupe la moitié du canal de Zacoopana. Le canal de Laurent a une bouche qui lui donne l'apparence d'un grand fleuve; mais à très-peu de distance, au nord, il forme tant de petits détroits, et de si peu de fond qu'il n'y en a qu'un par où de petits bâtimens puissent sortir à la mer. Ce canal porte le nom d'un capitaine françois, qui, sans assez de connoissances locales, y entra avec un bateau. Bientôt il se trou-

va embarrassé au milieu de tous ces canaux, et finit par ne plus savoir où il étoit. La providence fit pourtant qu'à force de tours et de détours, il regagna le canal de Zacoopana. A l'entrée du canal de Laurent, il y a une petite île du même nom, de laquelle il part un bas-fond, qui court jusqu'à la bouche de Mateo, laquelle traverse le bras d'Itamaca.

L'île des Mosquitos, située près de la côte sud, n'est remarquable que parce qu'elle a, à ses deux pointes est et ouest, deux bas-fonds, qui courent plus d'une lieue. Au milieu du fleuve est le canal, large d'une demi-lieue.

De la bouche du canal Abacuyo, sort un bas-fond qui va jusqu'à l'île des Palomes. A la côte nord et vis-à-vis sont deux canaux qui vont à la mer. Un autre bas-fond part de l'île des Palomes, et ne s'arrête qu'à la pointe ouest des îles d'Itamaca.

Il ne nous reste plus qu'à parler de l'île de Zacoopana, pour avoir donné sur le canal du même nom des notions semblables à celles qui ont été données sur le canal d'Itamaca. A la bouche du canal de l'île de Zacoopana, commence un bas-fond qui s'étend à deux lieues à l'ouest, et occupe souvent la moitié du fleuve. Entre ce bas-fond et un autre qui part de l'île

des Palomes, est le canal par où les bâtimens doivent passer sans s'éloigner du centre, vers l'une ou l'autre rive; car ils courroient risque d'échouer.

Ici l'Orenoque, ou pour mieux dire la partie qui se décharge à la mer par la Bouche des Vaisseaux, ne forme plus qu'un lit à huit lieues à l'ouest. Dans cet espace, on voit sur la rive sud la bouche d'un lac, à peu de distance du fleuve. Il s'étend jusqu'au pied de la montagne de Piacoa. On voit aussi et presqu'en même temps du milieu de l'Orenoque, et dans la partie méridionale, les mornes de Méri.

Nous arrivons à la chaîne d'îlets, qui partagent le canal de Piacoa et le fleuve. Elle s'étend douze lieues de l'est à l'ouest; mais tournons nos regards sur la rive nord, et nous verrons la bouche du petit Paragoan, de laquelle sort un bas-fond, qui va jusqu'à celle du grand Paragoan. Les deux canaux qu'on appelle Paragoans se joignent avant d'arriver à la mer.

Au-dessus du grand Paragoan, se détache le bras connu sous le nom de *Bouche de Pedernales*, que l'Orenoque jette du côté de la Trinité. Il forme les divers canaux par où l'on se rend de l'Orenoque à cette île. Il sort de l'Orenoque à une lieue de la pointe est d'Yaya. Il

se trouve en cet endroit un bas-fond occupant la moitié du fleuve.

A peine remonte-t-on une lieue et demie, qu'on se trouve par le travers des fondrières rouges. C'est le premier endroit où, remontant l'Orenoque, on voie au nord la Terre-Ferme, et des terres garanties des eaux. Le sol est solide et rouge. Vis-à-vis est un bas-fond qui s'étend le long de la côte sud, à peu près demi-lieue de l'est à l'ouest. Le passage des bâtimens est en cet endroit le long des deux rives. Il est meilleur vers la rive nord que dans la partie de la rive sud : car celui-ci n'a que peu d'eau. Au milieu de ces fondrières, il y a un canal très-étroit qu'on appelle *Guaritica*, par lequel on peut, dans les marées ou dans la crue du fleuve, aller dans des chaloupes à un lac qui en est tout proche. On voit, sur les bords de ce lac, des bananiers et des arbres fruitiers, que les Indiens y cultivoient autrefois.

Il ne faut que remonter une lieue pour trouver sur la même rive nord la bouche du canal de Goaroapo. Dans l'été, elle a si peu d'eau, qu'à peine des chaloupes peuvent passer. Il y a quelques années qu'elle en avoit cependant assez pour des bateaux et des goelettes qui alloient y faire la contrebande de mulets, de bœufs, et

d'autres productions sortant des provinces de Cumana et de Venezuela, et donnoient en échange des marchandises sèches. Après avoir passé la bouche, tout le reste du canal a beaucoup de fond. Les grands bâtimens y naviguent facilement; mais à la rame ou à la traine : car la haute montagne, à côté de laquelle il se trouve, empêche de profiter de la faveur des vents. Deux lieues au-dessus de Goaroapo est l'île d'Araya; elle longe la côte nord, et a une moyenne grandeur.

Vers la côte sud, on voit les cascades de Piacoa. Elles sont formées par trois ou quatre rescifs, depuis le milieu du canal de la côte sud; mais il y a assez d'eau à la côte nord pour donner passage à de gros bâtimens. C'est sur cette côte qu'étoit auparavant la mission du Piacoa et des capucins catalans. On y trouve d'excellens pâturages, des terres très-fertiles, de bonnes eaux, des brises réglées, et une situation convenable à une population agricole.

Après avoir aperçu les trois îlets d'Arciba, on voit l'île de l'Iguana. Elle longe la côte nord du fleuve, à plus d'une demi-lieue. Le lit du fleuve reste navigable à la partie du sud. A celle du nord, il y a dans l'été des bancs de sable qui ne laissent qu'un canal de très-peu d'eau. Dans l'hiver, les bateaux et les goelettes y passent fa-

cilement. De la pointe ouest de l'île de l'Iguana, il ne faut que faire une lieue pour se trouver par le travers du mornet de Naparima. Ce n'est qu'un rocher élevé et peu volumineux. Toute cette côte, jusqu'aux îles de l'Iguana et Araya, est pleine de bancs de sable.

Le canal des Limons, qui est à la côte sud, ne mériteroit peut-être pas d'être cité, s'il n'avoit à son embouchure les ruines d'un petit fort qui portoit son nom. De là on voit l'île de D. Vicente; elle a un bas-fond à la pointe de l'est, qui traverse le canal jusqu'un peu plus bas que le fortin; mais, dans la crue du fleuve, il n'incommode pas.

Nous voici rendus au point où étoit l'ancienne capitale de la Guiane, avant qu'elle fût transférée à l'Angostura. Nous avons donc fait cinquante lieues, et il nous en reste à faire quarante pour arriver à San-Thomé. En transférant la capitale quarante lieues au-dessus, les Espagnols crurent devoir laisser, au lieu où étoit l'ancienne ville, les forts destinés à défendre la Guiane. On les voit au pied d'un monticule : l'un s'appelle *Saint-François*, et l'autre *El Padastro*. Il y a à côté deux petits lacs : l'un s'appelle le *Zeibo*, l'autre du *Baratillo*. Demi-lieue plus bas de Saint-François est le petit ruisseau

de Usupamo, qui, près de son embouchure, a un lac. Le port du poste militaire a, sur ses bords, plusieurs pierres visibles en été, et couvertes pendant l'hiver.

A peu près à demi-lieue au-dessus de l'ancienne ville, et au milieu du fleuve est la grosse pierre de Morocoto. Elle est un peu plus près de la côte sud que de la côte nord. Cette pierre est découverte dans l'été, et couverte d'eau en hiver. Non loin de cette pierre, est l'île Mières, à moitié fleuve. A la côte sud, on voit le mornet de son nom, et dans l'enceinte, plus bas, celui de *Hache*. Cette île forme un canal de chaque côté : celui du nord est meilleur et plus large. Trois lieues plus haut, on voit, à la côte sud, la pointe d'Aramaya, qui n'est qu'un rocher saillant, qui fait des brisans dans le temps des eaux. Vis-à-vis cette même pointe, commencent les trois îlets de San-Miguel. Ils sont tous trois de pierre, avec quelques plages de sable en été. Lorsque le fleuve est dans sa crue, ces îlets sont presque couverts : alors on ne voit que les pierres les plus élevées.

De l'autre côté du fleuve, c'est-à-dire, près de sa rive gauche, et vis-à-vis le village de San-Miguel, qui est sur la rive droite, on voit deux îles qu'on appelle *Chacaranday*, du nom des

bois dont elles sont couvertes. Elles ne sont divisées que par un canal étroit, qui n'est qu'un bas-fond.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur l'île Faxardo, située au milieu du fleuve, plus proche cependant de la rive droite que de la rive gauche, et vis-à-vis l'embouchure de la rivière Caroni. Elle a trois mille toises de long sur treize cent quatre-vingt-sept de large. Elle est sujette aux inondations dans sa partie occidentale seulement. On pense à faire à l'est de cette île un poste militaire, soutenu par un fort qui défende le fleuve. Comme ce projet n'est pas de fraîche date, il est difficile de prévoir s'il sera jamais exécuté.

RIVIÈRE CARONI.

La rivière Caroni se jette dans l'Orenoque, vis-à-vis l'île Faxardo. Son cours est directement du sud au nord. Elle prend sa source à plus de cent lieues de son embouchure. Ses eaux paroissent noires, parce qu'elles courent sur un sable noir et fin, excellent pour dessécher l'écriture; mais elles sont limpides et très-bonnes. Sa pente sensible, et son lit parsemé de rochers, lui donnent un cours également rapide et bruyant; mais c'est surtout une lieue avant d'ar-

river à l'Orenoque que, trouvant son passage obstrué par des rochers, elle fait des efforts terribles, mais impuissans, pour détruire cet obstacle qui brave sa fureur, et la force à s'élever pour retomber avec un bruit qui se fait entendre de très-loin. Courroucée de cette résistance qu'elle n'a pu vaincre qu'en cédant, elle entre dans l'Orenoque avec une impétuosité plus facile à concevoir qu'à décrire. Par la force qu'elle acquiert par son volume et sa vélocité, elle fait refouler à une grande distance les eaux de l'Orenoque avec lesquelles elle ne mêle les siennes qu'à plus de demi-lieue au-dessous de son embouchure. Ce phénomène est d'autant plus facile à remarquer, que la limpidité des eaux de la rivière Caroni se distingue au milieu des eaux continuellement troubles de l'Orenoque.

Continuation de la navigation de l'Orenoque.

Sur la rive gauche, et à une lieue au-dessus de l'île Faxardo, est l'île del Torno. Elle n'est séparée de la terre que par un petit canal; elle a, à la pointe ouest, des pierres et un bas-fond qui se prolonge cinq lieues au-dessus.

Le premier objet qui, de ce point, doit fixer les regards du navigateur, est la pointe du Cardinal. Elle est sur la côte sud, trois lieues au-

dessus de l'île Faxardo. A un quart de lieue à peu près de cette pointe, il y a une chaîne de rochers qui court dans le fleuve, à moitié canal jusque vis-à-vis Guarampo. En hiver, on ne découvre qu'un des îlets que ces rochers forment. En été, on en voit trois vis-à-vis Guarampo, et sur la côte sud, il y a un port qu'on appelle *Patacon*, formé par la pointe du Cardinal.

On appelle Guarampo un assemblage de rochers qu'on voit à la côte nord, cinq lieues au-dessus de l'île Faxardo. Ces mêmes rochers forment un port auquel ils donnent leur nom. De ce port il sort un bas-fond presque nord et sud, avec la pointe du Cardinal. Dans quelques endroits, ce bas-fond s'étend au large. A sa pointe de l'ouest, sont trois pierres qui se couvrent dans le temps des eaux, laissant le canal principal entre elles et celles de la côte sud. A demi-lieue de Guarampo, on trouve, sur la rive gauche, l'île de Taguache : elle a une lieue et demie de l'est à l'ouest.

L'île de Zeiba est du côté opposé du fleuve : elle a quatre lieues de long, et plus d'une de large. Le canal qui la sépare de la terre a très-peu d'eau. En été, il est presque sec; dans la crue des eaux, ces deux îles laissent au milieu du fleuve un canal pour de grands bâtimens.

Mais, hors ces époques, il y a beaucoup de bancs de sable et peu de fond : entre la Terre-Ferme du nord et l'île Taguache, il y a un canal navigable dans tous les temps.

Le canal ou la rivière de Cucazana n'occupe ici une place que parce qu'à sa pointe *est* et près de terre, est un bas-fond qui ne se prolonge pas beaucoup à l'ouest, mais qui occupe la moitié du fleuve. L'île de Cucazana est à l'embouchure de la rivière du même nom; elle est comme unie avec l'île Taguache, par un bas-fond qui, en été, laisse plusieurs plages découvertes. De sa pointe ouest, il en part un autre s'inclinant vers le sud : il laisse aussi voir des plages en été.

Le canal de Mamo, à son embouchure, a un bas-fond de peu d'étendue au milieu du fleuve; et à sept lieues au-dessous de la capitale, il y en a un autre nord et sud avec l'île de Mamo. Le canal que ce bas-fond laisse de chaque côté, n'a pas, depuis le mois de janvier jusqu'en avril, plus de huit pieds de profondeur. C'est ce qui oblige les bâtimens à s'alléger. Encore est-il rare que, malgré cette précaution, ils puissent passer sans toucher et sans perdre trois ou quatre jours pour en sortir. La navigation a donc au moins des frais inévitables à supporter, et des

risques plus fâcheux à courir. Dans la crue des eaux, ces difficultés n'existent pas. La même chose a lieu dans un autre canal que forme l'île de Mamo, à la pointe ouest de Zeiba.

Après avoir franchi ces mauvais pas, on ne voit plus que des rochers sur les côtes et dans le fleuve. Les pointes Currucay, à la côte sud et à trois lieues au-dessus du port Sainte-Anne, ne sont que des rochers formant des angles saillans. Au milieu du fleuve, et presque vis-à-vis ces pointes, on voit un grand rocher qu'on appelle *la Pierre du Rosaire:* entre elle et la côte il y en a plusieurs noyés en hiver. Au nord de la Pierre du Rosaire est un canal, mais très-étroit, à cause des rochers couverts d'eau qui se prolongent jusque près de la côte. Les bâtimens ne peuvent passer en été qu'au risque de se briser contre ces rochers. En hiver, le courant y est très-violent, et si, par malheur, les vents calment dans cet endroit, on est menacé de faire nauffrage contre la Pierre du Rosaire, comme on en a vu des exemples.

La côte nord offre ensuite à la vue, à une lieue au-dessus de la Pierre du Rosaire, une pointe de rochers. A quelque distance de là, il y a trois rescifs près les uns des autres, qui vont jusqu'au tiers du fleuve, nord et sud avec la

pointe *est* de l'île Panapana. L'un de ces rescifs est presque nord et sud avec la pointe ouest, et va jusqu'à moitié fleuve : il y en a deux couverts à ses côtés.

L'île de Panapana est à une lieue au-dessus de la pointe des Lapins, vers la côte sud, dont elle est séparée par un canal de moyenne largeur, mais de peu de fond en été. Aux deux pointes est et ouest, elle a un bas-fond de très-peu d'eau. Celui de la pointe ouest remonte plus d'une lieue, s'inclinant toujours au sud. Entre cette île, qui a une lieue et demie de long, et la côte nord se trouve le principal canal de l'Orenoque, un peu étroit et de peu de fond dans la baisse des eaux. Alors la navigation n'y est pas commode; mais dans les crues on ne doit avoir aucune crainte.

Deux lieues plus haut on se trouve à l'endroit le plus étroit de l'Orenoque, que les Espagnols appellent *Angosturita*. Les pointes nord et sud qui forment ce rétrécissement, sont des rochers. Un peu au-dessus et presqu'à moitié fleuve, il y a une grosse pierre qu'on appelle *Lavandera*, ou Blanchisseuse. Elle paroît en été; mais les eaux la couvrent dans les crues. Entre elle et la côte sud, il y a un îlet de pierres, qui rase la terre, vis-à-vis duquel se décharge la rivière Maruanta,

La pointe Tineo au nord, est aussi formée de rochers, qui ne paroissent que dans la baisse des eaux. La pointe Nicasio au sud, est dans le même cas, excepté que les pierres ne se couvrent pas entièrement.

Nous arrivons enfin à San-Thomé, ville capitale de la Guiane espagnole, située au pied d'un monticule sur la rive droite du fleuve. On a bâti, pour la défendre, un fort situé vis-à-vis la ville et sur la rive gauche; il est entouré de plusieurs maisons dépendantes, comme le fort, de la province de Guiane. On appelle cet endroit le port Raphaël : c'est là qu'est le passage de communication entre la Guiane et les provinces de Venezuela et de Cumana. Entre le port Saint-Raphael et la ville, on voit une île qu'on appelle *del Medio*, du Milieu, parce qu'elle est au milieu du fleuve. C'est un rocher qui, dans sa partie septentrionale, se découvre en été, et se trouve sous les eaux dans les crues. Le canal principal est entre la ville et cette île; il a, dans les eaux basses, deux cents pieds d'eau, et dans ses crues, cinquante à soixante pieds de plus.

Voilà, ce me semble, autant de renseignemens qu'il en faut pour que le lecteur puisse juger de la difficulté de la navigation de l'Oreno-

que. J'ai préféré ces détails, qui portent avec eux le caractère de l'exactitude, à l'image générale des dangers que doit braver le navigateur de l'Orenoque. L'expérience littéraire apprend, en effet, que la plume livrée à la tiédeur ou au feu de l'imagination, est bien loin de se contenir dans le cercle de la vérité, comme lorsqu'elle n'a que des faits matériels à consigner.

Délicieuse variété qu'offrent les rives de l'Orenoque.

Rien au monde n'est si propre à captiver l'admiration du naturaliste que la navigation de l'Orenoque. Tantôt ses rives sont bordées par des forêts d'arbres majestueux, enrichies de bois exquis, et remplies d'oiseaux, dont les espèces paroissent privilégiées, tant par la beauté de leur plumage que par la mélodie de leur chant. Des singes de l'espèce des sagouins, comme le tamarin, le ouistiti, le saki, le marikina, le pinche, le mico embellissent ce tableau enchanteur par leurs cris, par leurs sauts, par leurs grimaces, par leurs tours d'adresse. Le sauvage habitant de ces mêmes bois, et qui se contente d'en partager la possession avec la bête féroce, se nourrit des mêmes fruits que les oiseaux et les quadrupèdes, sans recevoir et sans inspirer de

crainte. Tantôt des plaines immenses, couvertes de pâturages excellens, procurent à l'observateur le plaisir de promener sa vue, fatiguée d'être bornée par les forêts, sur une verdure qui fait horizon l'espace de vingt et trente lieues. Tout concourt à faire admirer l'ordre, la sagesse et l'harmonie de la nature, et l'homme s'élève malgré lui, par la pensée, au-dessus de lui-même.

Sans les insectes, sans l'obligation de coucher constamment sur la dure, à la pluie ou au serein, et parmi les bêtes féroces, sans le danger de manquer de vivres, sans les écueils, sans le caprice des vents, la navigation de l'Orenoque seroit une source inépuisable de jouissances pour l'homme ami de la nature et admirateur de ses merveilles.

Après avoir fait connoître l'Orenoque sous le rapport de la navigation, il nous reste à présenter au lecteur le tableau des particularités constitutives de ce grand fleuve.

Importance du fleuve Orenoque.

L'Orenoque est si peu connu qu'on le place presque le dernier dans la liste des fleuves, lorsqu'il est douteux qu'aucun lui enlève la suprématie. J'étaye cette opinion de remarques soi-

gneusement faites par M. de Humboldt, en 1800.

Il est bien constant que tous les géographes accordent au fleuve des Amazones les honneurs du plus grand fleuve du monde. Il suffit donc que l'Orenoque puisse lui disputer cet avantage, pour que sa supériorité sur tous les autres fleuves devienne un fait historique. Or M. de Humboldt dit dans sa lettre, écrite en 1800, au capitaine général de Caracas, au retour de son voyage au Rio-Negro : « J'ai comparé mes mesures prises dans l'Orenoque, avec celles que prit l'illustre La Condamine dans le fleuve des Amazones. Il en résulte que l'embouchure des Amazones est beaucoup plus étendue que celle de l'Orenoque; mais ce dernier mérite la même considération quant au volume d'eau qu'il a dans l'intérieur du continent : car à deux cents lieues de la mer, l'Orenoque a un lit de deux mille cinq cents à trois mille toises sans aucune île. »

Volume et rapidité de ses eaux.

La largeur de l'Orenoque devant la capitale de la Guiane est de trois mille cinquante toises. Sa profondeur, mesurée au même endroit par ordre du roi en 1734, fut reconnue de soixante-cinq brasses dans le mois de mars, époque où ses eaux sont le plus basses. Il se décharge dans

la mer avec tant de vélocité et de force, que ses eaux se conservent douces à plus de trente lieues de son embouchure, et qu'à plus de quarante lieues leur couleur se distingue de celle des eaux de la mer.

Ses crues annuelles.

L'Orenoque éprouve, comme le Nil et d'autres fleuves, une crue annuelle et périodique. Elle commence très-régulièrement avec le mois d'avril, et finit avec le mois d'août. L'Orenoque reste tout le mois de septembre avec toute la quantité d'eau qu'il a acquise dans les cinq mois précédens. C'est alors qu'il présente un spectacle vraiment digne d'admiration. Avec cet accroissement de puissance, il franchit ses limites naturelles, et fait des excursions à vingt et trente lieues dans la partie septentrionale qu'il occupe de l'est à l'ouest plus de deux cents lieues, comme si toute cette étendue étoit réunie à son domaine : les tourbillons et les cascades résultant des inégalités du terrain sur lequel passe le torrent, et la nouvelle mer qui couvre la surface des plaines, sont autant d'objets capables d'exercer l'imagination la plus stupide.

La crue ordinaire de l'Orenoque est de treize brasses devant San-Thomé. Elle est plus forte, à

proportion qu'il se rapproche de la mer, et elle est sensible à trois cent cinquante lieues de son embouchure. Elle n'est pas égale tous les ans; mais la différence n'est jamais de plus d'une brasse. On prétend, dans le pays, que tous les vingt-cinq ans il y a une autre crue extraordinaire d'une autre brasse.

Dans les premiers jours d'octobre l'Orenoque commence à baisser. Ses eaux abandonnent insensiblement les plaines et rentrent dans leur lit. Une multitude de rochers et d'îles se découvre dans son sein, et à la fin de février il se trouve dans sa plus grande baisse, qu'il conserve jusqu'aux premiers jours d'avril. C'est dans cet intervalle que les tortues sortent de l'Orenoque, et vont déposer leurs œufs sur les plages récemment découvertes, auxquelles le séjour des eaux a fait contracter un degré d'humidité, qui, aidé par l'ardeur du soleil, développe puissamment les principes de la fécondation. Nous avons vu au chapitre IV que de toutes parts les Indiens se rendent avec leurs familles sur les rives de l'Orenoque, pour faire de ces tortues une nourriture durable en les desséchant, et extraire de leurs œufs une huile qu'ils consomment ou qu'ils vendent.

Les eaux de l'Orenoque sont potables : on leur

trouve même des vertus médicinales dont la principale est de fondre les loupes.

MARÉES.

La marée, très-forte aux bouches de l'Orenoque, éprouve tant de sous-divisions dans le grand nombre de canaux où elle entre, qu'elle est presqu'insensible devant San-Thomé. Elle n'y parvient que dans l'été et lorsque la brise vient de la mer. Elle fixe peu l'attention du navigateur.

L'Orenoque est extrêmement poissonneux. Les espèces de poissons y sont variées à l'infini; et, par leur abondance, elles dédommagent amplement tous ceux qui font de la pêche leur occupation principale.

Les poissons n'y ont point une identité parfaite avec ceux d'Europe, quoiqu'on donne à quelques-uns les noms que nos poissons portent. Cela vient plutôt de leur ressemblance avec ces mêmes poissons, que de ce qu'on les croit absolument de la même espèce.

Je me dispense de donner la liste de tous les poissons qu'on trouve dans l'Orenoque, parce qu'ils demanderoient une description qui tient moins à la partie historique qu'à l'histoire naturelle. Je ne fais exception que pour ceux que les Espagnols appellent *curbinata* et *caraïbe*.

Le premier est un poisson dont le plus grand ne pèse jamais plus de deux livres. Il abonde dans le fleuve Orenoque, et a très-bon goût. Mais c'est moins pour sa vertu nutritive qu'on l'apprécie que pour deux pierres logées dans sa tête à la place que devroit occuper le cerveau. Elles ont chacune la forme d'une amande sans coque et la brillante couleur de la perle nacrée. On achète ces pierres au poids de l'or, à cause de la vertu spécifique qu'on leur reconnoît contre la retention d'urine. Il suffit de prendre trois grains de cette poudre pulvérisée dans une cueillerée d'eau ou de vin pour faire uriner à l'instant : l'excès de la dose relâche les muscles, et cause une incontinence d'urine.

Le second, plus petit que le curbinata, attaque avec férocité tout animal, mort on vif, qui tombe à sa portée. Il en veut surtout aux jambes des cavaliers qui traversent quelque bras de l'Orenoque. Ses morsures sont violentes. Si sa force correspondoit à sa rage, il causeroit souvent des malheurs. Mais on se prémunit contre ses attaques, et l'on parvient toujours à arrêter les progrès de sa morsure. Le nom de caraïbe lui a été donné à cause de ses habitudes carnassières.

Je ne passerai pas aussi légèrement sur l'article des amphibies qu'on voit dans l'Orenoque. Les

particularités qui m'ont paru les distinguer de ceux d'Europe, m'obligent d'en donner un aperçu.

Cayman.

Le cayman, que beaucoup de naturalistes confondent avec l'alligator et le crocodile, est cependant bien différent de ces deux espèces, comme l'a judicieusement démontré dans l'Encyclopédie Méthodique l'abbé Bonaterre. Plus gros que le crocodile et même que l'alligator, le cayman est aussi plus lourd. Il ne lui manque, pour être plus dangereux que le crocodile, que de savoir mieux faire usage de ses forces.

Le cayman de l'Orenoque a, comme tous ceux de son espèce, la figure d'un lézard de quinze à dix-huit pieds. Sa bouche, extrêmement fendue, est garnie d'un rang de crocs et de dents, un peu séparées les unes des autres et toutes pointues. Ses yeux saillans, qu'il tient à la surface de l'eau, lui donnent les moyens de tout voir sans être vu. Sa peau est couverte de fortes écailles et de pointes contre lesquelles la balle ne peut rien. Il est le dévastateur des poissons et l'effroi des hommes. Les Indiens mangent sa chair, qui est blanche mais d'un goût fade. Ils prennent les caymans avec des tolets et de gros

hameçons. Les crocs servent à la parure des Indiennes : elles les placent au cou et aux bras.

La tradition commune des Indiens de la Terre-Ferme et de l'Orenoque est que le cayman et le tigre se livrent des combats. Le tigre sort de l'épaisseur des bois, et se promène le long des rivières où les caymans ont coutume de jouir du soleil. Il observe les mouvemens du cayman qu'il aperçoit. Aussitôt qu'il voit jour à le surprendre, ou qu'il dort, il se jette précipitamment sur lui. Il s'accroche avec ses griffes, monte sur son écaille dure et inflexible. Si le cayman est jeune, il est perdu ; si c'est un fort cayman, il se jette à l'eau sur-le-champ, et y fait noyer le tigre. Il le prend ensuite avec ses crocs, et va le manger sur les bords de la rivière. Le cayman ne mange qu'à terre, parce que n'ayant ni langue, ni ouies, il ne peut avaler dans l'eau. Il y fait seulement sa prise, et dès qu'il voit qu'elle est sans mouvement, il la traîne à terre, pour la manger.

Les dents du cayman passent chez les Indiens de l'Orenoque pour un contrepoison et pour alexipharmaque ; mais il est plus généralement reconnu que les crocs et le membre de cayman, pulvérisés et administrés à la dose de douze grains de l'un ou de l'autre, ou de six grains de

chacun, sont un excellent antispasmodique : on répète le remède selon le besoin. On dit qu'une goutte de son fiel distillée dans le point lachrymal détruit par sa vertu antiophtalmique les cataractes et les nuages. D'abord elle cause de l'ardeur, mais bientôt elle cesse.

La graisse de cayman, mise tiède dans les oreilles, a la vertu de désobstruer les canaux auditifs. Elle produit le même effet dans les veines mésentériques. C'est pourquoi on la donne à ceux qui mangent de la terre : la dose est une cueillerée dans de l'eau mucilagineuse.

Iguana.

L'iguana est fort commun à l'Orenoque. C'est un lézard de deux pieds et demi de long, de couleur verdâtre ; il a sur le dos une file de pointes comme celles du cayman, qui lui donnent un aspect horrible. Il est souvent à terre et sur les arbres. La peur le fait toujours fuir dans l'eau. Sa viande est aussi bonne, pour les Indiens et pour les Espagnols, que celle du poulet. La femelle de l'iguana fait à la fois vingt-cinq à trente œufs de la grandeur d'une noix. Ils sont jaunes, couverts d'une pellicule ou membrane qui leur sert de coque. On les cuit comme les œufs de poule, et on les mange avec plus de

friandise. On trouve dans quelques iguanas une pierre de la grosseur d'un œuf de poule d'Inde. Elle est blanche, tendre et enveloppée dans des pellicules semblables à celles de l'oignon. Les poudres qui en proviennent, sont puissammen diurétiques et lithontriptiques.

Chiquire.

Dans l'Orenoque et dans les autres rivières de la Terre-Ferme, il existe un animal amphibie, que les Caraïbes appellent *capigua;* les Indiens Palenques et Cumanagotos, *chiquire ;* et les Espagnols, *quardatinajas.* Il a le museau d'un mouton, le poil roux, et la queue si courte qu'à peine elle paroît. On en mange les jours d'abstinence, parce qu'il vit autant dans l'eau que sur terre. Ces animaux nagent par troupes, et de temps en temps ils s'élèvent pour respirer. Ils se nourrissent d'herbes qui croissent sur les b rds des rivières et des lacs. C'est là que les Indiens les attendent avec leurs flèches; car ils aiment passionnément leur viande.

Lapa.

On appelle *lapa* à la Guiane et à la Terre-Ferme un animal amphibie, que les Indiens appellent *Tamenu.* Il est de la grandeur d'un chien

basset. Son poil est roux, semé de taches blanches. Il a le grognement du paca de M. Brisson. Sa chair est tendre et semblable à celle d'un cochon de lait. La lape joue en effet dans tous les festins de l'Amérique méridionale, au nord de la ligne, un rôle aussi distingué que le cochon de lait dans nos repas. La lape vit ordinairement sur le bord des rivières, où elle se nourrit d'herbes et de fruits. Elle est si farouche qu'au moindre bruit elle se jette à l'eau.

Chien-d'eau.

L'animal du genre des phoques, que les Espagnols appellent *chien-d'eau*, ressemble beaucoup au castor. Sa tête est comme celle d'un chien moyen; ses oreilles exactement comme celles du castor; sa queue est longue; les pieds de devant sont comme ceux du renard; mais plus gros, les pieds de derrière plats et membraneux; le poil doux et de couleur blanchâtre. Il vit dans des cavités qu'il fait sur les bords de l'eau. Il se promène souvent dans la campagne. Il se nourrit d'herbes, de fruits, et même de poissons qu'il prend avec une dextérité incroyable.

Liron.

Le petit animal qui, dans l'Amérique méri-

dionale, porte le nom de liron, a presque tous les caractères du sarigue, excepté qu'il est amphibie C'est pour cela qu'on l'appelle aussi petit chien d'eau. C'est un petit animal très-joli, qui vit dans les rivières et dans les mares. Sa peau est couverte d'un petit poil fort doux, et d'une beauté rare. Sa couleur est blanche et noire dans un tel ordre, qu'en commençant par la tête elle forme un ruban de poil noir, qui s'ouvre en fronde d'un demi-cercle, et se forme à la distance de deux doigts. Le ruban, comme d'un pouce de largeur, continue jusqu'à ce qu'il forme une seconde, troisième et quatrième fronde. Comme ces raies sont noires sur un fond blanc, elles contribuent beaucoup à la beauté de l'animal. Sa petite tête est comme celle du loir avec les moustaches de chat. Ses pieds sont membraneux; sa queue prenante, et absolument sans poil depuis le milieu jusqu'à l'extrémité.

Cet animal a le ventre tout déchiré, et divisé en deux langes de peau qu'il ouvre et ferme si hermétiquement, qu'à peine peut-on reconnoître la scissure. Ces langes sont fourrées d'un poil doux et ras : c'est avec elles que la femelle couvre jusqu'à six petits qu'elle porte sous sa pellicule subtile.

Manati.

Les Indiens et les Espagnols de la Terre-Ferme appellent *manati* ce que nous appelons lamentin. C'est une espèce de vache marine plus aquatique que terrestre; mais son habitude d'aller à terre, de ramper et de se nourrir d'herbes, le fait placer au nombre des amphibies.

Le manati de l'Orenoque a la figure affreuse et sans aucune proportion. Sa corpulence est à peu près celle d'un bœuf, auquel il ressemble un peu par la bouche et par son habitude de ruminer aussi les herbes. Ses yeux sont très-petits; ses ouies presqu'imperceptibles; il n'a point de nageoires : c'est ce qui l'oblige de sortir fréquemment de l'eau pour respirer. Son cuir est beaucoup plus épais que celui du bœuf: on en fait des longes pour attacher des bœufs, pour des fouets de cheval, et pour des badines très-flexibles et très-jolies. Sa queue forme un cercle depuis l'extrémité droite du corps jusqu'à la gauche : c'est ce qui lui donne à peu près trois pieds de diamètre. Il a sur la poitrine deux petits bras irréguliers, sans division de doigts ni d'ongles, dont il se sert pour aller paître. Dans ces momens les tigres en ont bon marché. La femelle porte sous ses bras ses deux petits, le plus sou-

vent mâle et femelle. Elle les serre contre son estomac, et les nourrit d'un lait grossier jusqu'à ce qu'ils puissent accompagner leur mère, marcher et paître.

La viande du manati est grasse, bonne et tendre : la plus grande partie se convertit en graisse très-bonne à brûler. L'usage de cette viande détruit tout vice vénérien. La pierre qui lui vient à la nuque a la consistance de l'os ou de l'ivoire. Sa poudre est excellente pour arrêter le flux de sang.

La pêche du manati se fait par les Indiens, de la même manière que la pêche de la baleine, au Spitsberg, avec la différence qu'un Indien avec sa femme, dans le canot, parvient à pêcher le manati.

IMPORTANCE DE LA GUIANE.

Il est difficile qu'il y ait dans tous les domaines espagnols une possession aussi favorisée par la nature, et aussi peu appréciée que la Guiane. Son étendue, qu'on estime de mille lieues de circonférence, lui donne l'importance d'un empire. Son sol, qui péche par une végétation trop active, donneroit plus de denrées que toutes les autres possessions espagnoles n'en produisent actuellement. Les rivières que l'Orenoque re-

çoit dans son cours de cinq cents lieues, et dont le nombre passe trois cents, sont autant de canaux qui porteroient à la Guiane toutes les richesses qu'elles-mêmes auroient contribué à obtenir de la terre. L'Orenoque, qui la traververse, et qui est lui-même la porte par où l'ennemi peut pénétrer dans les provinces de Venezuela, de Varinas et du royaume de Santa-Fé, ne peut être défendu que par la Guiane, qui devient par conséquent le boulevard des provinces qu'elle seule garantit.

Comment un pays, que l'industrie devroit préférer à tout autre, se trouve-t-il désert? Comment une position militaire, aussi avantageuse, n'obtient-elle pas plus de considération de la part du gouvernement?

A la première de ces deux questions, on peut répondre d'abord que la population espagnole, en Amérique, possédant des terres au centuple de ce qu'elle peut en cultiver, n'a aucun motif pour en aller chercher au loin : ensuite l'Espagnol, non dévoré par l'ambition qu'on ne peut satisfaire qu'à la sueur de son front, et qui jette de promptes racines dans l'endroit, bon ou mauvais, où le sort le place, ne peut se résoudre à abandonner le lieu où il s'est procuré le repos, et fait des habitudes, pour courir après une ai-

sance dont il sait se passer, et s'exposer à des fatigues dont l'idée l'épouvante.

La seconde question ne peut guère se résoudre que par les dépenses considérables qu'exigeroient les fortifications et les garnisons de la Guiane, à moins que le gouvernement, se reposant sur la difficulté et les dangers de la navigation de l'Orenoque, ne croie qu'aucune nation ne voudra entreprendre la conquête d'un pays inculte, que sa misère actuelle défend mieux que ne feroient les armes. Malheur à la Guiane, si l'insouciance du gouvernement a pour cause un pareil système, qui la condamne pour toujours à la plus affligeante nullité! Mais la sage politique, depuis long-temps la base de toutes les opérations du ministère espagnol, assure qu'on ne peut avec justice lui supposer des idées aussi opposées à la prospérité publique. C'est dans cette persuasion que je vais ajouter aux éclaircissemens déjà donnés sur la Guiane, tous ceux que peuvent raisonnablement désirer la politique, la culture et le commerce.

Étendue et population de la Guiane.

La Guiane espagnole, depuis les bouches de l'Orenoque jusqu'aux limites portugaises, occupe un espace de plus de quatre cents lieues.

Sa largeur, dans les quatre-vingts premières lieues à l'orient, n'est pas de plus de trente lieues vers le sud, où elle est bornée par les possessions hollandoises, mais ensuite sa largeur augmente jusqu'à plus de cent cinquante lieues.

Sur cette immense surface, elle n'a que trente-quatre mille habitans de toute condition et de toute couleur, dont dix-neuf mille quatre cent vingt-cinq Indiens sous la conduite des missionnaires, six mille cinq cent soixante-quinze dans la capitale, et les huit mille restant dans les autres villages. La plus forte population est depuis cinquante lieues de la mer jusqu'à cent trente lieues en remontant l'Orenoque.

BASSE GUIANE.

La Guiane se divise en haut et bas Orenoque, et la capitale est adoptée pour point de division. Mais cet honneur appartiendroit plus justement à la rivière Caroni, parce qu'elle borne, dans toute la partie occidentale, un terrain qu'on pourroit proprement appeler île ; car il a l'Orenoque au nord, la mer à l'est, la rivière Essequebé au sud, et Caroni à l'ouest. Il forme presqu'un carré qui a soixante-dix lieues de l'est à l'ouest, et trente lieues dans sa moindre largeur

nord et sud. L'Amérique a peu de terres plus fertiles que celles de cette enceinte. Arrosées par beaucoup de rivières qui augmentent depuis des siècles la couche du terreau, elles reprochent à l'homme son indolence et sa paresse.

Les missionnaires, chargés d'amener les Indiens à la vie sociale par la voie du christianisme, commencèrent leurs travaux par cette partie de la Guiane. Vingt-sept villages fondés à l'est de la rivière Caroni, attestent les succès des pères capucins catalans. Cependant ils n'ont pas approché de la côte à plus de trente lieues, parce qu'elle est habitée par des Caraïbes, les plus féroces et les plus courageux des Indiens, qui ont dans tous les temps fait martyrs les apôtres qui ont tenté de les faire chrétiens. Il est vrai que la férocité des Caraïbes auroit indubitablement cédé à la morale des missionnaires, s'ils eussent été abandonnés à la seule impulsion de leur cœur; mais les Hollandois de Surinam, intéressés à étendre leur commerce dans la Guiane espagnole, se sont faits un point de politique de protéger l'existence vagabonde des Caraïbes, qui interdisent aux Espagnols l'approche des côtes. Il est en effet constant que la Guiane espagnole qui, sur les cartes, paroît occuper tren-

te lieues de côtes de l'embouchure de l'Orenoque au cap Nassau, n'en occupe pas un pouce; car les naturels ont défendu leur indépendance, de manière que n'ayant jamais été convertis, réduits ni vaincus, ils sont, dans le droit et dans le fait, aussi libres qu'ils l'étoient avant la découverte du Nouveau Monde. Il est fâcheux que le barbare usage qu'ils font de leur liberté, oblige le philosophe à faire plutôt des vœux pour qu'ils la perdent que pour qu'ils la conservent.

Liaisons des Caraïbes avec les Hollandois.

Les Hollandois recherchent avec beaucoup d'intérêt l'amitié et l'alliance des Caraïbes. Ils y parviennent d'autant plus facilement, qu'ils ne leur prêchent pas la morale incommode des Espagnols, et qu'ils font au contraire l'apologie de leurs mœurs et de leurs habitudes. On assure qu'ils ne manquent pas dans tous ces rapports politiques d'alimenter la haîne des Caraïbes contre les Espagnols, et de se les attacher par les liens de l'intérêt; et rien ne prouve mieux leur succès que la faculté que les Caraïbes leur ont donnée d'établir sur leur territoire, au bord de la mer, un corps de garde où ils tiennent six soldats et un sergent hollandois. Ce poste est

destiné à protéger la contrebande que les Hollandois versent sur ces côtes. Les Caraïbes, loin d'y porter obstacle, achètent et consomment ce que les Hollandois apportent, ou vont le revendre aux Indiens des missions, ou escortent les pacotilleurs bataves qui veulent augmenter les bénéfices en détaillant eux-mêmes. Les relations de commerce entre les Hollandois et les Caraïbes, sont très-suivies, et plus intéressantes qu'elles ne sembleroient devoir l'être avec des sauvages pour lesquels la culture n'a aucun attrait. Mais les Hollandois leur indiquent les baumes, les huiles, les gommes, les résines, les plantes médicinales, les fruits, les bois qui peuvent entrer dans le commerce, et c'est avec ces objets que se font presque tous les échanges. S'il reste une solde en faveur des Hollandois, les Caraïbes la paient avec des Indiens qu'on appelle *Poytos*, qu'ils font prisonniers dans leurs guerres, et que les Hollandois achètent pour en faire des esclaves.

Relations politiques entre les Hollandois de Surinam et les Espagnols de la Guiane.

On aperçoit beaucoup plus de vigilance et d'inquiétude dans les Hollandois pour protéger leurs possessions, que les Espagnols n'en

montrent pour les leurs. Car ces derniers n'ont aucun poste avancé sur les limites hollandoises, tandis que les Hollandois ont d'abord sur la côte, le corps-de-garde dont il vient d'être parlé; ensuite ils occupent un fort appelé le Vieux-Château, à la jonction de la rivière Mazurini avec Essequebé, et tiennent une garde avancée de vingt à vingt-cinq hommes sur la rivière Cuyuni. Au moyen de ces précautions, ils sont non-seulement respectés sur leur territoire, mais encore ils parcourent avec sûreté toutes les possessions espagnoles qui les avoisinent. Ils reculent même leurs limites chaque fois que les convenances agricoles les y invitent, et soutiennent leur usurpation par la force.

Il s'en faut tout que les Espagnols et les Hollandois vivent à la Guiane comme de bons voisins qui ont pour métropoles respectives des nations amies. Ils se reprochent mutuellement des torts, dont quelques-uns sont assez graves.

Les Espagnols prétendent que les Hollandois constamment occupés d'empiéter sur le territoire espagnol, ne respectent aucune limite; qu'ils détruisent le commerce espagnol à la Guiane, par la contrebande qu'ils y introduisent, qu'ils excitent continuellement les Caraïbes contr'eux, et qu'ils empêchent leur réduction par

les conseils qu'ils leur donnent, et les armes qu'ils leur fournissent.

Les Hollandois, à leur tour, imputent aux Espagnols la désertion des esclaves de leurs possessions de Surinam, qui trouvent à la Guiane l'accueil de l'hospitalité, la liberté, la protection du gouvernement. Il est vrai que pendant long-temps les Espagnols ont favorisé, plus par vengeance contre les Hollandois que par des principes d'humanité, tous les esclaves de Surinam qui sont venus leur demander asile. Ils ont même peuplé, avec ces fugitifs, deux villages assez considérables sur les bords de la rivière Caura, où l'on reçoit aussi les Indiens que les Caraïbes forcent à fuir pour ne pas devenir esclaves des Hollandois. De ce mélange d'hommes sans mœurs, il est difficile qu'à une époque plus ou moins éloignée, il ne résulte des inconvéniens pour la tranquillité publique.

Depuis sept à huit ans ces deux gouvernemens se sont rapprochés, et ont promis par des traités, d'agir avec la décence et les égards dont ils n'auroient jamais dû se départir. L'une des promesses du gouvernement espagnol est de rendre au gouvernement hollandois tous les esclaves qui se retireront dans les domaines espagnols, ou d'en payer la valeur. Si cette condi-

tion est toujours aussi loyalement exécutée qu'elle l'est dans ces premiers momens de la convention, elle pourra rétablir, entre les deux pays, une harmonie dont presque tous les avantages me paroissent devoir être pour les Espagnols. Car l'amitié convient toujours à celui qui manque de force pour se faire craindre.

HAUTE GUIANE.

Tout ce qui est à l'est de la rivière Caroni, à commencer une lieue au-dessus de San-Thomé, dépend de la mission des Franciscains. Si l'on juge de leur zèle par le résultat de leurs travaux, on n'aura pas lieu d'en être émerveillé. Mais si l'on rapproche leurs œuvres des obstacles qu'il a fallu surmonter, des difficultés qu'il leur a fallu vaincre, et de l'éloignement, ou plutôt de la répugnance décidée de ces Indiens à recevoir les lumières de la foi, on verra qu'il n'étoit guère possible à des hommes de faire plus que ce que les franciscains ont fait sur les rives supérieures de l'Orenoque. Mais ces missionnaires, ainsi que les capucins, croient avoir rempli leur ministère en retenant machinalement l'Indien dans l'apparence de la vie civile, et en obtenant de lui des signes extérieurs et insignifians de christianisme. Le missionnaire néglige d'inspirer à l'In-

dien l'amour du travail, en même temps que l'amour de Dieu. Pourvu qu'il marmote des prières à de certaines heures, il est dispensé de tout autre ouvrage. L'ivrognerie, la lubricité, le sommeil remplissent tous ses loisirs, c'est-à-dire tout son temps. S'il cultive quelques vivres aux environs de sa case, il passe pour très-laborieux.

Culture.

Sur la terre la plus productive du monde, on ne voit que quelques habitations mal travaillées, situées à trente lieues au sud de la capitale de la Guiane, où les propriétaires font quelque peu de coton, de sucre, et des vivres du pays. La terre y excelle surtout pour le tabac. On peut en juger par la bonté de celui qu'on cultive pour le compte du roi, aux environs de San-Antonio d'Uspata, à l'est de la rivière Caroni. La nature y donne d'elle-même de l'huile de *palma christi*, un baume appelé dans le pays *manteca de carapa*, le vrai simarouba, si efficace contre les dyssenteries, le quinquina, des résines, des huiles, des baumes, et une infinité de plantes médicinales.

SAN-THOMÉ.

La ville de San-Thomé, située sur la rive droi-

te de l'Orenoque, est le siége d'un gouverneur particulier avec trois mille piastres fortes d'appointemens. Il jouit de tous les droits et exerce toutes les fonctions que les lois attribuent aux gouverneurs; mais il dépend, pour la partie politique et militaire, du capitaine général de Caracas. Il est aussi délégué de l'intendance; il a, en cette qualité, l'administration des finances de sa province, et ordonne toutes les dépenses ordinaires, mais il doit ses comptes à l'intendant général de Caracas, et doit exécuter ses ordres dans tout ce qui regarde les finances ou le commerce.

L'évêque de la Guiane fait aussi sa résidence dans la capitale. Nous avons parlé au chapitre VI de l'époque de l'érection de cet évêché, des revenus de l'évêque, et du chapitre de cette cathédrale, laquelle n'existe pas même encore en projet. La religion n'a, à proprement parler, aucun temple digne d'elle à la Guiane. Les offices divins s'y célèbrent dans une masure dont le moindre village ne voudroit pas pour son église paroissiale. Ce n'est cependant pas que l'évêque ne fasse de fréquentes et de vives représentations au gouvernement sur l'indispensabilité d'un édifice auquel on puisse sérieusement donner le nom de cathédrale; et, avec la modicité de ses

rentes, il ne peut faire que des vœux pour la construction d'un édifice religieux dont la décence réponde à la grandeur de l'objet.

La police de la capitale de la Guiane se fait par un cabildo, le seul qu'il y ait dans la province, composé de deux alcades, d'un alguazil major, d'un alferez réal et d'un notaire. La haute police est du ressort exclusif du gouverneur.

Dans toute la province de Guiane il n'y a que trois cures : San-Thomé, Sainte Rose de Maruante à l'est, et Caycara, cent lieues à l'ouest.

Sa température.

On respire à San-Thomé un air assez sain. Les brises y sont très-réglées depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mai. Dans le reste de l'année, elles sont interrompues par des calmes plus ou moins fréquens, plus ou moins longs. Les habitans y sont assez bien logés. Les rues y sont tirées au cordeau et pavées. Les maisons y sont la plupart bâties, comme à Caracas, à chaux et à sable, avec des terrasses au-dessus, où l'on dort dans le temps des plus grandes chaleurs, sans que le serein porte aucune atteinte à la santé ni à la vue. Les orages y sont fréquens dans les mois d'août, septembre et octobre. On n'y éprouve point de tremblemens de terre;

mais un vent de peu de durée, avec la violence de l'ouragan; il se termine par la pluie.

Son commerce.

Pour donner une juste idée des richesses ou de la pauvreté de la Guiane, j'aurai recours à ce que la dîme produit.

La dîme de toute la Guiane étoit affermée, en 1803, 4,000 piastres fortes par an. Supposons que le fermier gagnât cinquante pour cent, et portons-la à 6,000 : cela donnera un revenu annuel de 60,000 piastres fortes pour tout ce qui généralement se consomme à la Guiane, ou s'exporte. Il ne faut pas être bien pénétrant pour évaluer ce qui peut rester au commerce.

Il est vrai qu'en calculant par la dîme, les produits des troupeaux des missionnaires capucins n'entrent pas en compte, parce qu'ils en sont exempts. On évalue les seules bêtes à cornes qu'ils possèdent à cent cinquante mille, qui naturellement font partie des richesses de la Guiane.

Il s'est cependant exporté par le port de la Guiane, de 1791 à 1794, en objets provenant tant de la province même que de celle de Varinas, dix mille trois cent quatre-vingt-un bœufs et trois mille cent quarante mulets, et on y in-

troduisit en retour deux cents noirs et 349,448 piastres fortes en espèces.

De 1791 à 1795, on y exporta pour l'Europe en argent. . . . . 25,203 Pias. f.

En denrées. 363,397

TOTAL. . . . . 388,600 Pias. f.

Aujourd'hui ce commerce est réduit à moins de moitié.

A la fin de 1803, il y avoit à la Guiane trente-quatre petits bâtimens employés au cabotage des colonies, et le commerce y étoit entre les mains de quelques Catalans, qui y ont porté cet esprit d'industrie qu'on ne retrouve dans aucune partie de l'Espagne, comme en Catalogne. La pauvreté de la Guiane met bien des bornes très-étroites à leurs bénéfices; mais elle n'en met pas à leurs idées, à leurs projets. Ils sentent, avec tous les autres blancs de la Guiane, que cette province a reçu de la nature des faveurs qui la rendent digne d'un meilleur sort.

Encouragemens que réclame l'industrie.

Le développement de l'industrie rencontre à la Guiane un obstacle insurmontable dans la difficulté des communications, tant à cause des ri-

vières nombreuses dont la province est traversée dans tous les sens, que par le défaut de chemins et le mauvais entretien de ceux qui existent. On demande des ponts ou des bacs sur les rivières qu'on est obligé de passer le plus fréquemment, afin que le cultivateur ait, en tout temps, la certitude de se défaire de ses denrées. On demande aussi un chemin depuis la capitale jusqu'à Caycara. Cette communication est dans ce moment très-longue, très-difficile et souvent impraticable. Un second chemin de San-Thomé à Barcelonnette, éloignée de quatre jours de marche. Enfin, un troisième chemin pour le village de San-Antonio, à quarante lieues de la capitale.

Les habitans de Barcelonnette représentent aussi, par la voie de leur fondé de pouvoirs, que le port de la ville de San-Thomé éprouve continuellement des dégradations dont il est indispensable d'arrêter les progrès. Après de grandes et longues pluies qui détrempent la terre, il se fait par la rapidité des eaux de l'Orenoque, des éboulemens considérables, qui exposent les maisons à être inondées, depuis le mois de juillet jusqu'en septembre. Il est impossible de prévenir ces excavations, et de conserver le port, que par le moyen d'un quai so-

lide dans toute la partie qu'on appelle *la Alemeda.*

Un ouvrage encore très-utile que la Guiane demande, est de faire sauter des grosses pierres qui empêchent les bâtimens de mouiller dans l'endroit le plus commode et le plus sûr. Cela peut se faire facilement aux approches du mois de février, où les eaux de l'Orenoque, baissées de treize brasses, laissent ces pierres à découvert. Cette opération devroit se faire à l'endroit qu'on appelle *la Cucuyera*, parce que c'est la partie du port la plus abritée, et celle où les bâtimens perdent maintenant le plus d'ancres.

On demande surtout avec instance que la passe de Mamo, à sept lieues au-dessous de la capitale, soit rendue plus navigable. Depuis le mois de janvier jusqu'en avril, aucun bâtiment ne peut y passer avec sa cargaison. Il faut que le bâtiment décharge pour ne reprendre son chargement qu'après cette passe : car alors il n'y a que sept à huit pieds d'eau. Il faudroit creuser le lit, dont la profondeur diminue journellement, tant par le dépôt du sable que par le lest que plusieurs bâtimens y jettent pour s'alléger et pouvoir passer.

De tous ces travaux il ne m'est pas permis, d'après mon opinion sur la Guiane, de regarder

comme indispensables que ceux qu'exige la facilité des communications par terre. Le plan que je vais développer rend les autres moins pressans, excepté néanmoins ceux de la passe de Mamo, qu'il est dans tous les cas important de nétoyer.

PLAN.

Mauvaise situation de la capitale.

Le gouvernement espagnol a cru qu'il convenoit à la meilleure défense de la Guiane de placer la capitale à l'énorme distance de quatre-vingt-dix lieues de la mer, et de ne laisser, dans cet espace, aucune ville exposée aux incursions de l'ennemi. Il ne m'appartient pas de combattre cette opinion, que je crois hors de mon sujet. La raison a beau me présenter des armes, je renonce à en faire usage. Je suppose au contraire qu'il soit effectivement possible qu'une ville, sur les bords d'un fleuve, défende mieux l'entrée d'un pays, en laissant entr'elle et la mer la partie la plus importante de la possession, que si elle étoit voisine de la mer, et que l'ennemi ne pût pénétrer dans les terres qu'après l'avoir prise.

Je n'entreprends d'examiner la situation de San-Thomé que sous le rapport de la culture, de la navigation et du commerce, et je soutiens

que sous ces points de vue, elle ne pouvoit jamais être située plus mal qu'elle n'est.

De tous les temps la raison a conseillé de donner la préférence, pour la culture des denrées coloniales, aux terres les plus voisines de la mer, ou au moins des rivières navigables, parce que l'économie qui résulte des frais de transport, en diminuant les frais d'exploitation, devient un puissant encouragement pour le cultivateur, et contribue ainsi à l'accroissement de la culture et à l'augmentation du commerce.

D'après ce principe, les terres de la Guiane entre la rivière Caroni et la mer, sont celles qui auroient dû être cultivées les premières. Excellentes, comme il a été dit, divisées en plaines immenses, en montagnes, en côteaux et en vallées, chaque denrée peut y trouver le sol et la température qui lui conviennent, et les différentes rivières dont cette partie est enrichie, assurent, dans les cas de sécheresse, des irrigations pour suppléer aux pluies, et le transport à l'Orenoque prompt et à peu de frais.

Nécessité de la placer plus près de la mer.

Mais il est impossible de se livrer à aucune idée de succès, tant que l'unique ville de la Guiane sera à la grande distance de la mer où

elle se trouve ; car si pour vendre leurs denrées et se procurer tout ce qui leur seroit nécessaire, les habitans de la partie orientale de Caroni étoient obligés de remonter à San-Thomé, et de s'exposer à des frais, à des lenteurs, à des dangers incalculables pour tout ce qu'ils enverroient ou auroient demandé à la capitale, ils renonceroient bien vite et avec raison, à une profession qui ne paieroit ni les avances, ni les sueurs qu'elle demande.

S'il répugne à la culture que San-Thomé soit placé à l'Angostura, la navigation et le commerce ne demandent pas moins qu'on la rapproche de la mer, ou qu'on lui substitue une autre ville. On a déjà vu dans la description de l'Orenoque les grandes difficultés que les bâtimens de quelque capacité ont à vaincre pour remonter jusqu'à San-Thomé, que la politique espagnole a placé au point du fleuve tellement hérissé de rochers et d'écueils qu'il semble que la nature en ait voulu écarter l'homme, pour s'y montrer elle-même sous l'aspect le plus hideux.

Le voyage de la Bouche des Vaisseaux à San-Thomé est de quinze, vingt et trente jours ; et si l'on ajoute à ce temps que l'on perd, les risques que l'on court, on verra qu'il y a peu de navi-

gateurs qui ne préfèrent de conduire leurs bâtimens en Europe, aux peines, aux soucis et aux dangers attachés à la navigation de l'Orenoque.

La navigation extérieure mérite pourtant d'autant plus d'égards, que ce qu'il lui en coûte pour surmonter les obstacles qu'on lui oppose, est toujours payé par le cultivateur; car les frais et les dangers de la navigation sont infailliblement portés en compte dans les spéculations commerciales, et causent nécessairement dans les denrées un rabais funeste à la prospérité locale. La navigation intérieure se faisant avec des chaloupes et des canots qu'aucun bas-fond ne peut retarder, il est bien plus convenable qu'elle se charge de transporter les denrées dans la partie de l'Orenoque où toutes sortes de bâtimens de long cours peuvent se rendre facilement, que d'obliger ceux-ci à remonter le fleuve, et à faire un voyage plus long, plus dispendieux et plus dangereux.

Il est donc contre tous les principes de l'économie agricole et commerciale, que le seul port qui existe à la Guiane, soit aussi enfoncé et aussi peu accessible à la navigation. La ville de San-Thomé peut bien rester où elle est; mais il faut renoncer à tirer aucun parti de cette province, tant qu'il n'y aura pas dans la partie inférieure de

l'Orenoque, et non loin de son embouchure, un port qui reçoive les denrées de l'intérieur, et qui facilite aux bâtimens de long cours les moyens de faire leurs échanges avec plus de célérité et moins de frais.

Où doit-on la placer ?

Une fois d'accord sur ce point, il reste à savoir quel sera le lieu auquel on donnera la préférence. Pour ne pas trop braver l'opinion dominante, je placerai la nouvelle ville à l'embouchure de la rivière Aguirre, éloignée d'une douzaine de lieues de la Bouche des Vaisseaux, et sur la rive gauche de la même rivière, afin que dans les temps des débordemens, la communication avec la terre reste libre. Mais il se présente un grand inconvénient, c'est que cet emplacement fait partie du terrain occupé par les Caraïbes, qu'il est avant tout indispensable de réduire.

Rien n'est plus facile que la réduction des Caraïbes, pourvu qu'on ne l'entreprenne qu'après qu'on les aura privés de la protection et du secours des Hollandois de Surinam. Cela doit se faire en Europe par un bon et loyal traité entre les gouvernemens batave et espagnol, par lequel les Hollandois reconnoîtront pour limites

immuables des possessions espagnoles et hollandoises, à la Guiane, le cap Nassau sur la côte, et la rivière Essequebé dans l'intérieur des terres. Ils s'obligeront à abandonner tous les postes, et à retirer toutes les troupes, qu'au mépris du traité primordial ils maintiennent au delà de ces limites, sur les côtes ou dans la partie septentrionale d'Essequebé, et à refuser aux Caraïbes de la Guiane inférieure, toute protection qui pourroît retarder ou empêcher leur réduction.

De leur côté les Espagnols promettront de remettre *gratis* tout esclave fugitif de Surinam, et même tout homme libre réfugié de Surinam à la Guiane, que le gouvernement réclamera, et de vivre en paix et en bonne intelligence avec les Hollandois. Comme les conditions de ce traité sont plus avantageuses aux Espagnols qu'aux Hollandois, les premiers doivent les balancer en permettant aux Hollandois d'exporter en tout temps de la Guiane, soit par terre ou par mer, et en payant les droits, tous les animaux nécessaires aux approvisionnemens de leurs boucheries ou aux travaux domestiques.

Pour la parfaite exécution de ce traité, les gouvernemens nommeront réciproquement des commissaires de leur nation, pour résider auprès du gouvernement voisin, et toute difficulté

majeure sera toujours soumise à la décision des métropoles.

Expulsion des Caraïbes.

Dès que l'amitié et la bonne foi seront ainsi solennellement rétablies entre les gouvernemens de Surinam et de la Guiane espagnole, la force pourra être employée avec la certitude du succès. Les Caraïbes, féroces et valeureux lorsqu'ils étoient appuyés par les Hollandois, ne seront plus que des Indiens moins pusillanimes que ceux des autres nations; mais n'ayant jamais eu l'occasion d'exercer leur courage que sur des malheureux isolés et désarmés, l'aspect, nouveau pour eux, d'une troupe réglée, les épouvantera au point que l'idée de la résistance ne leur viendra même pas. La fuite dans les forêts, ou la résignation à la vie sociale, seront la seule alternative qui se présentera à eux.

Trois mille hommes de troupes de ligne nettoieront, dans moins de deux mois, toute l'enceinte bornée au nord par l'Orenoque, au sud par la rivière Essequebé, à l'est par la mer, et à l'ouest par les missions des capucins catalans. Après cette conquête, qui ne coûtera que des promenades militaires, il faudra nécessairement établir et conserver, pendant les trois premières

années, une dixaine de postes de quinze à vingt hommes chacun, répartis sur le terrain nouvellement conquis, afin que les mesures économiques n'éprouvent, dans leur principe, aucun obstacle.

Nouveaux moyens de cultiver et de peupler la Guiane.

La souveraineté espagnole ne sera pas plutôt reconnue et respectée qu'il faudra s'occuper d'employer, d'une manière plus utile au commerce, les forces des Indiens qui croupissent dans le vice et dans la nullité, sous la férule des missionnaires. Il est temps que les prétendus exercices de piété, dont on occupe tous leurs momens, soient en grande partie remplacés par le travail; il est temps que ces êtres misérables, abandonnés à un genre de vie plus propre à dégrader qu'à former l'espèce humaine, commencent à pratiquer les vertus sociales; il est temps qu'ils cessent d'être des automates, et qu'ils commencent à devenir des hommes; enfin, il est temps que l'image de la misère des Indiens réduits, qui ne peut qu'éloigner de la vie sociale les Indiens sauvages, fasse place à celle de l'aisance. Ce grand but peut facilement se remplir: il ne faut que le vouloir. Les Indiens sont crapuleux, mais sou-

mis; fainéans, mais craintifs. La douceur et la menace, employées à propos, peuvent tout sur de semblables caractères. Qu'on en fasse l'épreuve de bonne foi, et l'on verra que les succès passeront l'espérance.

Ce n'est pourtant pas sur cette population seule qu'il faut compter pour la prospérité de la Guiane. Les îles Canaries, dont les habitans, soit par inconstance, soit par besoin, ont contracté l'habitude de s'émigrer par pelotons dans les différentes parties de l'Amérique espagnole; les îles Canaries, peuvent beaucoup contribuer à peupler promptement la Guiane, et à métamorphoser ce pays, actuellement désert et inculte, en un pays délicieux et riche. C'est au gouvernement à faire des réglemens où ces hommes trouvent des avantages qui leur fassent préférer la Guiane à toute autre possession espagnole, et surtout la culture au trafic.

Il y a un autre moyen plus infaillible encore d'assurer à jamais la prospérité et le bonheur de la Guiane, c'est de faire pour elle ce que le roi d'Espagne fit le 24 octobre 1783 pour la Trinité.

L'impossibilité de désirer rien de plus avantageux à la Guiane, me feroit terminer ce chapitre par l'expression des vœux bien sincères que

je forme pour elle, si je ne m'étais engagé, en commençant sa description, de la finir par les renseignemens vrais ou faux, exacts ou fabuleux, que l'histoire et la tradition locale m'ont donnés sur el Dorado.

EL DORADO.

Les premiers conquérans qui entreprirent de réunir aux domaines de la couronne espagnole, la province de Venezuela, reçurent de différentes nations indiennes qu'ils pilloient, outrageoient et massacroient, des avis positifs et unanimes, qu'en marchant long-temps vers le sud, on trouvoit une région sur le bord d'un grand lac habitée par des Indiens d'une nature particulière, connus sous le nom d'*Omegas*, vivant sous des lois mûrement faites par une partie d'eux-mêmes, principalement réunis dans une grande ville, dont les édifices étoient couverts d'argent; que les chefs du gouvernement et de la religion avoient, dans leurs fonctions, des habits massifs d'or; que ces deux métaux y étoient si communs, que tous leurs instrumens, leurs ustensiles, leurs meubles étoient en or, ou tout au moins en argent; mais que cette nation, également nombreuse et belliqueuse, mettoit sur pied des armées si formidables, qu'aucune autre ne pouvoit lui résister, et que le principal

usage qu'elle faisoit de sa puissance, étoit d'écarter de son territoire tout individu qui n'y avoit pas reçu le jour.

Dans tous les points de Venezuela et de Cumana, où les détachemens d'Européens portoient leurs pas, ils recevoient les mêmes renseignemens, et par des Indiens trop séparés par la distance des lieux, pour avoir pu concerter ce mensonge. Il ne paroissoit pas même que la superstition eût accrédité cette tradition, car on n'attribuoit aux Omegas aucune vertu, aucun pouvoir surnaturels.

Au Pérou, Pizarre et les siens eurent les mêmes avis de l'existence des Omegas sur les bords d'un lac situé au nord-est respectivement au Pérou; ces avis s'accordoient aussi avec ceux de Venezuela sur la richesse de cette nation, sur sa force, sur sa police.

A peine Quesada, envoyé du Pérou, fut-il arrivé avec ses gens à Santa-Fé de Bogota, que les Indiens, les voyant affamés d'or, leur apprirent qu'il y avoit à l'est un pays fort éloigné, habité par les Omegas, où l'or et l'argent étoient les seuls métaux qu'on employoit à tous les usages. Les Espagnols furent si enthousiasmés de cette nouvelle, qu'ils nommèrent ce pays si riche *el Dorado;* et, de puiscette époque, il par-

tit des expéditions de tous les côtés, pour aller chercher el Dorado.

Pedro de Ordaz forma presqu'en même temps à Quito une expédition pour le même objet, dont il n'eut pas plus à se louer que Pizarre de la sienne.

Antonio Berrio, contemporain des précédens, partit du royaume de Santa-Fé à la découverte d'el Dorado, il se trouva fort heureux de pouvoir se retirer avec la dixième partie de son monde, après huit mois de tentatives inutiles.

Francisco Orellana, homme entreprènant et infatigable, fut envoyé avec cinq cents hommes par le vice-roi du Pérou, pour découvrir el Dorado. Il descendit le fleuve des Amazones, où ses propres gens se révoltèrent, le tuèrent, se choisirent un autre chef, et coururent d'autres aventures qui causèrent leur destruction.

Mais c'est à Venezuela que se faisoient le plus d'expéditions pour el Dorado. Toute armée, tout détachement dirigeoit toujours sa marche vers le sud, espérant que la découverte de ce pays si renommé seroit le terme de ses maux. Les revers des premiers ne faisoient qu'irriter les désirs des seconds. Tous aspiroient à l'honneur attaché au succès, et tous trouvoient dans les fatigues d'un voyage, à peine commencé

des maladies incurables, la cécité et la mort.

Parmi ces hommes audacieux se trouve Philippe de Urre dont l'expédition mérite d'autant plus d'être connue, que c'est la seule à laquelle on doit les notions qui ont le plus alimenté l'illusion sur el Dorado.

Expédition de Urre.

Le fidèle historien Oviedo nous apprend que Philippe de Urre étoit un de ceux qui formoient la première expédition des Welsers à Venezuela; moins féroce que ses compagnons, il ne leur cédoit ni en ambition ni en intrépidité. Depuis son débarquement à Coro jusqu'à sa mort, ce qui comprend un intervalle de quinze ans, il ne jouit pas d'un seul instant de repos. Toujours en marche, combattant les Indiens, vivant de fruits sauvages, exposé à toutes les incommodités qui se multiplioient dans un pays où l'homme ne fit rien pour en corriger l'insalubrité, ni pour en faciliter les communications, sa vie fut un tissu de privations, de dangers et de malheurs.

Dans le cours de ses expéditions, le hasard le fit parvenir dans un endroit où il apprit que Quesada, un des conquérans de Santa-Fé, venoit de passer avec deux cent cinquante hommes et

beaucoup de cavalerie, pour aller découvrir el Dorado, et s'en emparer. Cette nouvelle étoit vraie : Quesada marcha long-temps, souffrit beaucoup, et ne découvrit rien. Il se replia sur Popayan, où il ne parvint que long-temps après, et qu'avec une perte considérable des siens.

Philippe de Urre, ne connoissant que le projet de Quesada, et non le résultat, présuma au contraire qu'une expédition aussi forte n'auroit jamais été faite sans des indices infaillibles sur la Terre d'Or, vers laquelle tous les Espagnols dirigeoient leurs désirs, et tournoient leurs vues. Il se détermina donc à suivre les traces de Quesada, afin d'avoir du moins part aux richesses d'el Dorado, s'il arrivoit trop tard pour en avoir à sa conquête.

Après plusieurs jours de peines et de fatigues incroyables, il arriva dans la province de Papamène, il y trouva un Indien également distingué par son rang et par son bon sens. Urre lui communique son projet; l'Indien lui répond, avec toutes les apparences de la bonne foi, que la direction de sa marche ne le conduit qu'à des pays inhabités, qu'à des déserts où il éprouvera la faim et toutes les horreurs dont elle est accompagnée; que, s'il veut, continue l'Indien, il le conduira dans un pays où l'or et l'argent sont

très-abondans; qu'il suffit pour cela de marcher à l'orient jusqu'à la rivière Guayuave (aujourd'hui Guaviari, située non loin du lac Parima). L'Indien lui montra même des pommes et des des nefles d'or, que son frère en avoit récemment apportées.

Philippe de Urre crut que la prudence lui commandoit de n'ajouter aucune foi à cette relation, mais de suivre toujours les traces de Quesada. Il pria seulement l'Indien de le guider par le même chemin qu'avoit suivi Quesada; mais, après huit jours, voyant que les endroits les plus affreux, que les passages les plus difficiles, qu'en un mot, aucun obstacle ne faisoit changer la résolution de Urre, l'Indien profita d'une nuit obscure pour se sauver, et se retirer parmi les siens.

Cette fuite et les mauvais chemins commencèrent à faire murmurer l'armée contre Philippe de Urre, dont les projets et les idées étoient constamment les mêmes. Tous les soldats se plaignoient de ce qu'il n'avoit pas suivi les conseils de l'Indien. Lui seul étoit inaltérable. Quelques jours après, ils découvrirent une montagne semblable à celle au pied de laquelle on assuroit qu'étoit bâtie la ville d'el Dorado. On fut la reconnoître, et l'on fut détrompé.

On appelle cette montagne la pointe de *los*

Pardaos. Philippe de Urre fut obligé d'y passer la saison des pluies, et d'y souffrir tout ce que la faim a de plus cruel. Les fourmis, les reptiles furent la nourriture de ce fragment d'armée. Plusieurs enflèrent et moururent de douleurs aiguës, d'autres perdirent les cheveux, le poil, les sourcils, les ongles, etc. Dès que le beau temps revint, Philippe de Urre prit le chemin de Coro, alors capitale de Venezuela. Il s'arrêta, pour laisser passer les pluies, à un village appelé Notre-Dame de la Fragoa.

Tandis que son monde se reposoit, etne pensoit qu'au plaisir d'arriver à Coro, Philippe de Urre, irrité de ses revers, ne songeoit qu'à faire de nouvelles tentatives, pour se rendre la fortune propice. A force de prendre des renseignemens des Indiens du pays, il sut qu'il y avoit une terre habitée par les Omegas, plus riche qu'aucune de celles qui avoient été découvertes; mais la mieux peuplée de gens belliqueux et féroces. D'autres Indiens appeloient ce peuple Itaguas, mais tous s'accordoient sur la situation topographique.

Il n'en falloit certainement pas autant pour rallumer tous les désirs de Philippe de Urre. Aussitôt que les plaines ne furent plus sous les eaux, il dirigea ses pas vers la terre devenue l'a-

nique objet de ses vœux. Son armée étoit réduite à quarante hommes. Des Indiens s'offrirent de le bien conduire jusqu'aux bords de la rivière Guayuave, et ils tinrent parole. Il y arriva par des chemins assez commodes ; il prit de nouvelles informations. Les naturels lui dirent que la ville de Macatoa, par où il falloit qu'il passât, étoit de l'autre côté de la rivière, qu'il ne pouvoit traverser sans canot. Un de ces Indiens lui parut de si bonne foi, qu'il lui donna la commission d'aller prévenir les habitans de cette ville qu'il étoit là avec quarante hommes, pour se rendre dans des provinces plus éloignées; qu'il demandoit le passage et l'amitié des naturels, auxquels il offroit la sienne.

L'Indien envoyé par Urre étoit d'une vallée voisine de Macatoa. Il remplit si bien la commission, que le lendemain au matin arriva, dans un canot, le fils du cacique, envoyé par son père pour offrir, à son tour, son amitié et l'hospitalité à Urre, qui accepta l'une et l'autre avec plaisir. Il se rendit, avec son monde, auprès du cacique de Macatoa, avec lequel il forma des liaisons très-amicales. Ce cacique, informé du motif du voyage des Espagnols, leur dit qu'en effet le pays des Omegas étoit rempli d'or et d'argent; mais que la population en étoit si

grande et si aguerrie, que leur tentative avec si peu de monde, étoit téméraire, imprudente, impraticable. Philippe de Urre, dont la tenacité prenoit les obstacles pour des motifs d'encouragement, persista toujours dans son dessein. Le cacique lui donna des guides jusqu'au premier village qui étoit à neuf journées, et des recommandations pour le cacique, son ami. Le voyage se fit assez commodément, parce que les chemins étoient bien ouverts et assez bons.

Ce nouveau cacique reçut les Espagnols avec toutes les marques de l'affabilité et du contentement. Il fit à Philippe de Urre, comme avoit fait son collègue de Macatoa, toutes les observations possibles sur l'extravagance de son entreprise. Il lui assura que tout ce qu'on lui avoit dit des Omegas étoit vrai; mais que peut-être on lui avoit laissé ignorer la force et les lumières de cette nation, qu'aucune autre n'avoit jamais attaquée avec succès; qu'il étoit par conséquent ridicule et contre le sens commun de croire possible, avec quarante hommes, fussent-ils des lions, la conquête d'un pays défendu par des hommes formidables tant par leur nombre que par leurs connoissances dans l'art de la guerre. La force et la justesse de ce raisonnement ne firent pas sur Philippe de Urre plus d'impres-

sion que tout ce qu'il avoit entendu jusqu'alors sur le même sujet. Le cacique voyant son opiniâtreté, ajouta que le pays que la fatalité lui faisoit chercher, étoit à cinq journées de là; qu'il lui promettoit de le conduire lui-même, et de ne le laisser qu'après le lui avoir fait voir; qu'il partageroit même ses dangers ultérieurs, s'il ne compromettoit, en faisant la guerre aux Omegas, la sûreté et l'existence de sa nation; qu'il lui demandoit surtout et à ses compagnons d'infortune de se rappeler, si quelqu'un en échappoit, des instances qu'il leur avoit faites pour les détourner d'une entreprise dans laquelle ils n'avoient autre chose à attendre que la mort. Tout cela est écouté avec froideur et indifférence : on ne parle plus que de partir, et le bon cacique est accepté pour guide.

Après cinq jours de marche, on arrive sur le revers d'une montagne, d'où on aperçoit quatre ou cinq cases, environnées de champs bien cultivés; et plus loin, dans une vallée délicieuse, une ville si grande, que l'œil ne pouvoit en embrasser toute l'étendue. Les rues paroissoient alignées, et les maisons bien bâties et rapprochées. Alors le cacique dit à Philippe de Urre : « J'ai promis de vous faire voir la ville capitale » des Omegas; ma promesse est remplie. Voilà

» ce pays fameux dont les Espagnols convoitent » avec tant d'ardeur les richesses. Cet édifice, » qui domine au centre de la ville, est la demeu- » re du gouverneur et le temple de beaucoup de » dieux. La population de la ville est immense, » et l'ordre qui y règne, admirable. Ces mai- » sons, que vous voyez éparses sur les côteaux » à l'entour de la ville, servent de logement aux » Indiens Omegas, que le chef destine à culti- » ver des vivres pour les habitans de la ville, » tandis que les autres s'exercent uniquement au » métier de la guerre. Maintenant que vous » voyez vous-même l'importance du pays, c'est » à vous à faire de nouvelles réflexions sur la té- » mérité de votre projet. Si vous persistez dans » votre dessein, je suis forcé de me retirer et de » faire, malgré leur inutilité, des vœux pour » que les dieux protégent vos jours ». On prit congé du cacique, et l'on marcha sur la ville.

Aux approches des quatre ou cinq maisons qu'on avoit aperçues du haut de la montagne, sur le chemin, on rencontra les Indiens cultivateurs. Frappés à la vue des Espagnols blancs, barbus, et sous un costume étrange pour eux, ils prirent la fuite. On les poursuivit inutilement. Il n'y eut que Philippe de Urre qui, pour son malheur, en atteignit un. L'Indien ne se vit pas

plutôt saisi qu'il se débarrassa de son adversaire par un coup de lance, dont Philippe de Urre se trouva grièvement blessé entre les côtes. Il ne se passa pas une heure qu'on entendit dans la ville un grand bruit de tambours, et d'autres instrumens de guerre, et des cris épouvantables. La nuit survint assez à propos pour faciliter la retraite des Espagnols. On emporta Philippe de Urre dans un hamac, et l'on passa le reste de la nuit au sommet de la montagne.

Le lendemain, à la pointe du jour, une armée de quinze mille Omegas se mit à la poursuite des Espagnols qui, quoique réduits à trente-neuf par la blessure de Philippe de Urre, se disposèrent à combattre sous le commandement du mestre de camp Limpias. Jamais peut-être combat ne fut plus inégal, ni aussi peu funeste au petit nombre. Les Espagnols déployèrent une valeur au-dessus de l'imagination. Aucun d'eux ne fut tué. Ils repoussèrent les Omegas, et couvrirent le champ de bataille de leurs cadavres.

On convint cependant, malgré ce succès inespéré, que la conquête des Omegas ne pouvoit se faire qu'avec des forces beaucoup plus considérables. On se replia chez le cacique, qui avoit servi de guide. On y prit quelque repos. Phi-

lippe de Urre y guérit de sa blessure; et, après avoir pris du même cacique tous les renseignemens pour qu'un second voyage se fît plus promptement et plus commodément, il partit pour Coro, dans l'intention de former une nouvelle expédition plus assortie aux forces des Omegas; mais, avant que d'arriver à Coro, il fut assassiné avec ses compagnons les plus affidés, par les ordres du faux gouverneur Carvajal, pour des motifs consignés dans le chapitre Ier.

Opinion sur el Dorado.

De toutes les tentatives faites pour découvrir el Dorado, aucune, antérieure ni postérieure, ne fournit à l'histoire des matériaux moins équivoques que celle de Philippe de Urre. Il s'en faut pourtant beaucoup que je les regarde comme la preuve des richesses et de la magnificence de l'empire des Omegas ou d'el Dorado. Ce seroit déjà assez de croire à l'existence d'une nation belliqueuse, plus policée que le reste des Indiens, qui auroit bâti, sur les bords du lac Parima, une grande ville, belle, et bien ordonnée comparativement aux misérables masures dont se composoient les dégoûtans hameaux des autres Indiens, mais dans le fait inférieure au moindre village de France.

Quelqu'opinion que l'on adopte, on ne peut l'appuyer d'aucune preuve physique ; car aucun Européen n'a encore parcouru le pays où toutes les relations placent el Dorado. Le lac Parima, sur le bord occidental duquel on suppose qu'existe la ville capitale, est vers le 3.e degré de latitude nord, et à 63 degrés de longitude du méridien de Paris. Il fait partie de la Guiane espagnole, à son extrémité méridionale, et non loin des limites portugaises, françoises et hollandoises. Sa grande distance de la mer a préservé ses environs du fer des conquérans, et la valeur, ou, si l'on veut, la férocité de ses habitans, empêche tout voyageur d'en approcher. Il pourroit donc y avoir quelques établissemens de peu d'importance, que l'imagination, naturellement exaltée des premiers conquérans, aura représenté comme des états opulens ; et c'est, encore un coup, tout ce qu'on peut admettre ; car les établissemens européens en sont depuis longtemps trop proche, pour qu'une nation aussi policée, aussi guerrière, aussi riche, n'eût pas été aperçue.

Expédition moderne.

Cependant la chimère de l'exagération trouve encore aujourd'hui, et sur les lieux mêmes,

des alimens propres à la perpétuer. En 1780, il se présenta au gouverneur de la Guiane espagnole un Indien sauvage, se disant des bords du lac Parima. Aussitôt qu'on sut ou que l'on crut savoir sa patrie, il fut assailli de questions auxquelles il répondit avec autant de clarté et de précision que l'on peut raisonnablement en exiger d'un sauvage, dont le langage le plus intelligible consiste dans les signes. Il parvint pourtant à faire bien comprendre qu'il existe sur les bords du lac Parima, une ville dont les habitans sont aguerris et civilisés. Il vanta beaucoup la beauté des édifices, la propreté des rues, la régularité des places, la richesse du peuple. Selon lui, les toits des principales maisons étoient d'or et d'argent. Le grand prêtre, au lieu d'habits pontificaux, se frottoit tout le corps de graisse de tortue, ensuite on souffloit dessus de la poudre d'or, de manière à en couvrir tout le corps. C'est dans ce costume qu'il faisoit ses cérémonies religieuses. L'Indien dessina sur une table, avec un charbon, la ville dont il donnoit la description. Son ingénuité séduisit le gouverneur; il lui demanda de servir de guide à quelques Espagnols qu'il vouloit envoyer à cette découverte. L'Indien y consentit de la meilleure grâce.

Dix Espagnols s'offrirent pour faire ce voyage,

entr'autres D. Antonio Santos. On se mit en route; on fit à peu près cinq cents lieues au sud, par des chemins affreux. La faim, les marais, les bois, les précipices, la chaleur, les pluies détruisirent presque tous les Espagnols. Lorsque ceux qui survécurent à toutes ces incommodités, se croyoient à quatre ou cinq journées de la grande ville, et espéroient toucher à la fin de leurs peines et au but si désiré, l'Indien qui lesguidoit, disparut dans la nuit. Cet événement consterna les Espagnols; ils ne savoient où ils étoient; ils errèrent pendant quelque temps. Insensiblement ils périrent tous, excepté D. Antonio Santos, auquel il vint dans l'idée de se déguiser en Indien. Il jeta en effet ses habits, oignit tout son corps de rocou, et s'introduisit parmi les Indiens, à la faveur de la connoissance qu'il avoit de plusieurs de leurs langues. Il fut long-temps parmi eux, jusqu'à ce qu'enfin il tomba au pouvoir des Portugais établis sur les bords du Rio-Negro. On l'embarqua sur la rivière des Amazones, et, après une détention fort longue, on le rendit à son pays. Il mourut à la Guiane, en 1796. Les relations de cet homme auroient néanmoins été intéressantes, si son intelligence eût été de pair avec sa constance dans les peines. Mais, naturellement borné, ses voyages et ses

fatigues ont été en pure perte pour l'histoire.

M. le baron de Humboldt, à sa rentrée en 1800 du Rio-Negro dans l'Orenoque, voulut pénétrer jusqu'au lac Parima; mais il en fut empêché, comme je l'ai déjà dit, par les Indiens Guaycas, dont la hauteur ne passe pas quatre pieds deux à quatre pouces. C'est d'eux qu'il apprit que le lac *Dorado* ou Parima, est d'une petite étendue et de très-peu de profondeur, et que ses bords, comme quelques îlets situés dans le lac, sont de pierre de talc. L'erreur perpétuée sur les grandes richesses de ce pays, ne seroit-elle pas due à l'éclat de l'or et de l'argent que les rayons du soleil donnent au talc, et dont l'effet est encore bien plus frappant, et prête bien plus à l'illusion de l'observateur qui plonge sa vue sur un grand espace couvert de cette pierre trompeuse? Elle est probablement, pour ne pas dire infailliblement, la source de tous les contes qu'on a débités.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
DANS LE TROISIÈME VOLUME.

CHAPITRE IX.

DE L'ADMINISTRATION DES FINANCES ET DES CONTRIBUTIONS.

PAGES.

PRÉCIS *sur les finances des provinces de Caracas*..... 2
Etablissement d'une intendance à Caracas. 3
Les gouverneurs particuliers sont ses délégués..... Id.
Fonctions et prérogatives de l'intendant. 4
Officiers supérieurs des Douanes. 6
Tribunal des comptes..... 8
Assemblée supérieure des finances. 9
Impôts. 10
Droit d'alcavala. 11
Almoxarifazgo..... 15

PAGES.

Armada et armadilla. 16
Droit de consulat et d'avarie. 17
Aprovechamientos. ..... Id.
Tafias. 18
Aduanas de la laguna. ..... Id.
Pulperias. 19
Composition des terres. ..... Id.
Confirmation des terres. 20
Fermage des terres. ..... Id.
Canot de passage de la rivière Apure. .... Id.
Lances. ..... Id.
Demi-annates des emplois. 21
Neuvièmes royaux. 22
Tribut des Indiens. 25
Charges vénales. ..... Id.
Papier timbré. 27
Épaves. 29
Quint des mines. ..... Id.
Hospitalités. 30
Salines. ..... Id.
Restitutions. ..... Id.
Confiscations. 31
Dîmes au compte du roi. ..... Id.
Corso. 32
Guarapos et coqs. ..... Id.
Penas de camara. 33

Pages.

Successions vacantes. ..... Id.
Mesadas ecclesiasticas. ..... Id.
Demi-annates ecclésiastiques. 34
Vacantes mayores y menores. ..... Id.
Bulles. ..... Id.
Bulle commune des vivans. 36
Bulle de laitage. 38
Bulle des morts. ..... Id.
Bulle de composition. 40
Vente exclusive du tabac. 46
Résultat. 58

CHAPITRE X.

DESCRIPTION DES VILLES.

Gouvernement de Venezuela. 63
Caracas. ..... Id.
Ses prérogatives. ..... Id.
Sa température. ..... Id.
Sa météorologie. 64
Sa situation. 66
Ses eaux. 67
Ses rues. 68
Ses places publiques. 69
Ses maisons. 71
Ses édifices publics. 74

Pages.

Archevêché. 75
Cathédrale. 79
Églises et couvens. 81
Pratiques religieuses. 84
Costumes religieux des femmes. 85
Costumes de pénitence. 87
Fêtes. 88
Notre-Dame de Copa Cobana. 90
Notre-Dame de la Soledad. 92
Comédie. 93
Jeux de paume. 97
Habitans. 99
Blancs européens. 101
Femmes. 103
Esclaves domestiques. 105
Affranchis. 106
Université. 109
Police. 112
Communications avec l'intérieur. 119
Avec l'Espagne. 122
Négocians. 123
La Goayre. 124
Porto-Cavello. 128
Valence. 142
Maracay. 147
Tulmero. La Victoria. 150

PAGES.

Coro. 153
Carora. 158
Barquisimeto. 161
Tocuyo. 163
Guanare. 165
Araure. 171
Calaboso. 173
Saint-Louis de Cura. 177
Saint-Sébastien de los Reyes. 180
Saint-Philippe. 181
Nirgua. 183
San-Carlos. 185
Gouvernement de Cumana. 186
Cumana. 196
Cumanacoa. 204
Cariaco. Nouvelle Barcelonne. 205
Conception del Pao. 209
Gouvernement de l'île de la Marguerite. 210
Gouvernement de Maracaïbo. 215
Maracaïbo. 216
Mérida. 229
Truxillo. 235
Gouvernement de Varinas. 240
Varinas. ..... Id.
San-Jayme. 243
San-Fernando d'Apure. 244

Pages.

CHAPITRE XI.

DE LA GUIANE ESPAGNOLE ET DU FLEUVE ORENOQUE.

Division de la Guiane..... 247
Première expédition sur la Guiane..... 250
Seconde expédition..... 252
Fondation de la ville de San-Thomé..... 254
Fleuve Orenoque..... 255
Ses sources..... 256
Cours de l'Orenoque..... 258
Communication de l'Orenoque avec le fleuve des Amazones par le Rio-Negro.. 259
Suite du cours de l'Orenoque..... 262
Rivière Méta tributaire de l'Orenoque... 263
Avantages de sa navigation..... 264
Détruits par le commerce de Carthagène. 266
Résultats..... 267
Rivière Apure..... 268
Bestiaux qu'on élève sur ses bords..... 270
Bouches de l'Orenoque..... 272
Navigation de l'embouchure de l'Orenoque à San-Thomé..... 277
Rivière Caroni..... 291
Continuation de la navigation de l'Orenoque..... 292

PAGES.

Délicieuse variété qu'offrent les rives de l'Orenoque. 298
Importance du fleuve Orenoque. 299
Volume et rapidité de ses eaux. 300
Ses crues annuelles. 301
Marées. 305
Cayman. 305
Iguana. 307
Chiquire. 308
Lapa. ..... Id.
Chien-d'eau. 309
Liron ..... Id.
Manati. 311
Importance de la Guiane. 312
Étendue et population de la Guiane. 314
Basse Guiane. 315
Liaisons des Caraïbes avec les Hollandois. 317
Relations politiques entre les Hollandois de Surinam et les Espagnols de la Guiane. 318
Haute Guiane. 321
Culture. 322
San-Thomé. ..... Id.
Sa température. 324
Son commerce. 325
Encouragemens que réclame l'industrie. 326
Plan. Mauvaise situation de la capitale. 329

B07-47

PAGES.

Nécessité de la placer plus près de la mer... 330
Où doit-on la placer? 333
Expulsion des Caraïbes..... 335
Nouveaux moyens de cultiver et de peupler la Guiane..... 336
El Dorado..... 338
Expédition de Urre..... 341
Opinion sur el Dorado..... 350
Expédition moderne..... 351

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

E806
P798V
v.3